

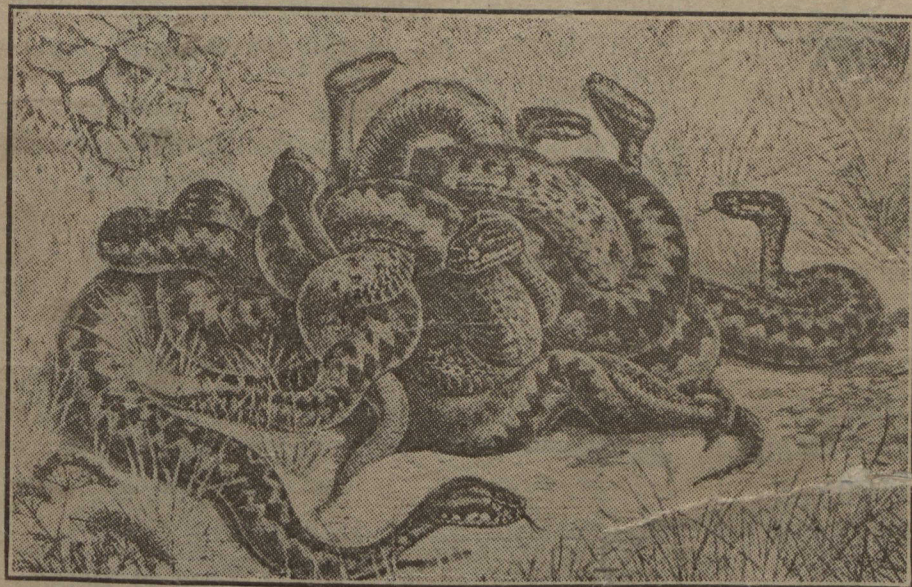
La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

10ème Année, No 11

Novembre 1917

PRIX : 10 CENTS



Les serpents se réunissent durant l'hiver. (Voir intérieur.)

N'Attendez pas les Prix d'Hiver

**APPORTEZ-
NOUS
MAINTENANT
VOS
FOURRURES
QUI
ONT BESOIN
DE RE-
PARATIONS**



Adressez-vous
sans retard à la
vieille maison
de confiance à
**CELLE QUI
N'A JAMAIS
TROMPÉ
SES CLIENTS**

¶ Comme par le passé, nous nous chargeons de la confection, du remodelage et de la réparation des fourrures qui nous sont confiées.

¶ Nos prix sont toujours les plus bas, et notre travail est toujours garanti.

¶ Le personnel de nos ateliers est composé d'ouvriers et d'ouvrières connaissant à fond leur métier et possédant une expérience de plusieurs années.

¶ Une vieille fourrure réparée par nous paraît toujours aussi bien qu'une neuve et dans bien des cas dure aussi longtemps. Nous transformons et remodelons à peu de frais les fourrures démodées ou défraîchies.

¶ Apportez-nous avec confiance, et le plus tôt possible, les fourrures que vous désirez faire réparer ou refaire, et soyez assurés que par nous le travail sera fait avec soin, promptitude et à votre entière satisfaction.

Chas Desjardins & Co
Limitée

130 Rue Saint-Denis, Montréal
Tel. Est 1537 et 3007. Gros et Détail.



La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDEE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. **ENCADREMENT.**

LIVRES RELIGIEUX. Musique et Chant grégorien. **RELIURE.**

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. **MUSEES.**

ARTICLES DE CLASSE: Français, anglais latins, grecs. **SAYNETTES ET DRAMES.**

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

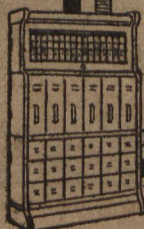
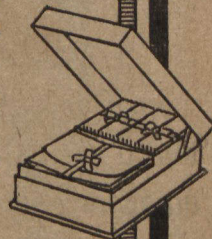
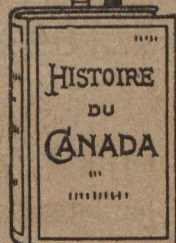
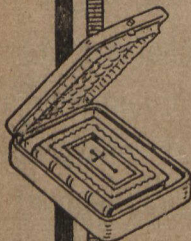
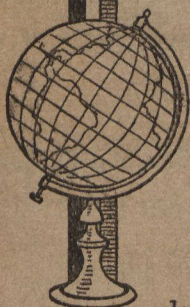
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAUX. Meubles. Livres Perpétuels. **IMPRESSIONS.**

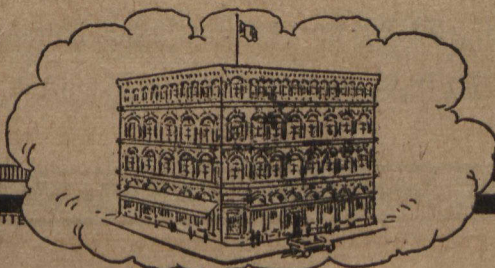
TAPISSERIES. Papiers peints reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

Librairie Granger Freres, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.
MONTREAL.



ED. J. MASSICOTTE



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

**La Jambe
Artificielle
de CONRAD** **MARTIN**

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

*Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc., Etc.,*
DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☞

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal



SOMMAIRE DU No DE NOVEMBRE 1917

	Pages		Pages
A nos lecteurs	7	Echos du Concert-Européen :	
Chronique féminine	8	Les yeux qui s'ouvrent	126
Pages Canadiennes: Décès et naissances	9	La destruction de la chouette	126
Industries fruitières	10	Le sous-marin français	127
Superficie du sol	11	Une invention de L. de Vinci	128
Industrie laitière	11	Marine hollandaise	128
Le St-Laurent et les lacs	12	Verdun et Guillaume II	128
Les entrepôt frigorifiques	12	Ouvriers allemands en Russie	129
La colonisation canadienne-française	13	La ration des soldats	129
Le français à Toronto	13	Une expérience	129
L'alphabet boche. L'alphabet des alliés	14	Les sous-marins	129
Travaux d'amateurs: Fabrication d'une table.	15	Une machine infernale	130
En causant. La Crête	17	Pour couler les torpilles	130
L'ancêtre des billets de banque	18	Les dents vernies	130
L'eau calorifère	18	Chiens défenseurs de la patrie	131
Le vol des oiseaux	19	La force du Brésil	131
Le premier parapluie	20	Mariages en noir	131
Les files couvertes de trésors	20	La famille Joffre	132
Noms de villes et de rues	20	Le drapeau le plus haut	132
Magie en Famille: La pièce au bas	21	Mosaïque: Lalocomotive géante	133
Le café improvisé	21	Animaux qui ne boivent pas	133
Pie X français	22	Les moineaux en Amérique	133
Un arbre utile	23	Un record mexicain	134
Le recrutement au Mexique	23	Un arbre mystérieux	134
Mauvaises créances	23	A propos de jouets	134
Comment rajeunir les batteries épuisées	24	Rapidité du vol d'un oiseau	134
Des maladies inédites	25	Une ville avicole	135
Les chinois rusés	26	L'alphabet japonais	135
La terre engraisée	26	Un extravagant	135
Des fleurs rares	27	La plus petite secte religieuse	136
La science géographique	27	Les écoliers de Chine	136
La richesse de Rockefeller	27	Le moins libre des Yankees	136
Les Vieilles Chansons: Isabeau s'y promène.	28	Un savant sous l'eau	136
Métal d'une valeur extraordinaire	30	Musique chinoise	137
Les oasis	30	Risum teneatis	139
Les animaux devant le feu	30	Plantes vénéneuses par contact	140
La plus grande clôture du monde	30	Une file peu confortable	142
La prédiction de la guerre présente	31	Un pupitre style Louis XVI	143
Les atrocités allemandes	32	Navires qui ne craignent pas la foudre	143
Epreuvez vos diamants	32	Les enterrés vivants	144
Le culte des morts	33	Gaspillage de minerais	144
Des annonces étranges	34	La quinine détronée	145
Graveur sur le grain	34	Un nouveau moyen de voyager	145
ROMAN: La Petite Parisienne,		Nouveau système de chauffage	145
par Paul de Garros	35	Les souverains anglais collectionneurs	146
Les gues électro-magnétiques	102	L'origine des illustrations	146
Superstition des Esquimaux	104	Indication des bouées colorées	148
La force des animaux	105	Le trésor de Bani-Bakaoli	148
Les peuples les plus gloutons de la terre	106	De quoi est mort Napoléon Ier	150
Le ver rongeur des plantes	107	Si Metz avait tenu un jour de plus	150
L'habitation de l'homme	108	Une boîte précieuse	151
La main-d'oeuvre au Japon	111	Une amazone moderne	152
Le tonnerre en boule	112	Une femme-bourreau	152
Asphyxies	113	Le papier électrique	154
Une curieuse expertise	114	Une dédicace savoureuse	154
Batteries sèches qui ne le sont pas	115	Un moyen de ne pas être volé	156
Millionnaire pendant 24 heures	116	L'endroit le plus profond de la mer	156
Un chien qui a du flair	116	Modernisez votre lampe à pétrole	158
Cours Populaires: La grande famille des serpents	117	La fortune du prince de Galles	158
Le langage des Fleurs: Mois de Novembre	123	Etudiants garçons de café	160
Les Géants	125	Un véhicule nouveau modèle	160
Pays et villes enclavés	125	Une collection d'ornithologie	161
		Deux records	162
		L'île aimant	162

La Revue Populaire

Vol. 10, No 11

Montréal, Novembre 1917

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE et CIE,
Editeurs-Propriétaires,
181, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

: = : A NOS LECTEURS : = :

DE temps à autre, mais trop rarement, nous recevons quelques suggestions ou appréciations relatives à la "Revue Populaire".

Chaque lettre est lue avec attention et, quand la chose est possible, l'idée qui nous est suggérée est utilisée; nous serions même très heureux de voir ce genre de correspondance s'intensifier un peu, car nous sommes persuadés que la généralité des lecteurs en retirerait le plus grand profit.

La "Revue Populaire" est écrite pour eux et dans le but de les récréer par une grande variété d'articles intéressants. Comme ils ont pu le constater, de sensibles améliorations ont été apportées à diverses reprises à leur magazine favori, mais il y a certainement possibilité de faire davantage encore.

Pour atteindre rapidement ce but, qu'ils nous fixent sur leurs goûts, qu'ils nous indiquent leurs préférences ou leurs desiderata; qu'ils nous spécifient, par exemple, le genre d'articles qui leur plaît le mieux ainsi que les romans qu'ils préfèrent et nous en tiendrons compte.

Egalement, que ceux qui se sentent ou se croient quelque disposition pour écrire nous envoient un échantillon de leur savoir-faire; nous publierons si la chose en vaut la peine ou nous ferons la critique littéraire de l'envoi si on nous le demande.

Il ne manque certainement pas de choses intéressantes à observer autour de soi; que chacun les communique, en joignant même, s'il est possible, une photo ou un dessin de la chose. Il s'établira ainsi entre les lecteurs une sorte de cours mutuel d'instruction ou de renseignement profitable à tous et qui tendra à donner de plus en plus à la revue l'allure essentiellement canadienne qu'elle doit avoir.

Que chacun donc se mette à l'oeuvre et nous envoie ses réflexions ou ses observations.... même en vers.

Il existe, à n'en pas douter, bien des jeunes talents qui ne demandent qu'à se faire connaître et peut-être autant d'autres qui s'ignorent; peut-être pourrions-nous contribuer ainsi à les mettre en relief.

Il va de soi que tout envoi ne doit comporter que des sujets de la plus stricte morale et que les sujets politiques sont soigneusement exclus.

Qui va commencer ?

ROGER FRANCOEUR.

CHRONIQUE FEMININE

Sur la rue Sherbrooke, un peu plus haut que le collège Victoria, trois jeunes filles se promènent bras dessus, bras dessous. Elles marchent lentement, sans se parler beaucoup; à peine échangent-elles quelques remarques: Chacune semble suivre le cours de ses idées.

Que peuvent-elles bien avoir de si sérieux à réfléchir?...

Ne faudrait-il pas mieux se pénétrer du mystère de ce clair après-midi d'octobre, regarder mourir les fleurs suivre le vol effaré des oiseaux, ou la course folle des autos qui se suivent, qui se poursuivent sur la blanche asphalte de la rue Sherbrooke, comme sur une voie de rêve. Comment ne voient-elles pas non plus, s'élançant des terrasses, les somptueuses résidences dont les riches chapiteaux et les tourelles hardies se dressent au travers des arbres dénudés, comme un défi au malheur.

Mais nos trois amies pensent en ce moment à toute autre chose. L'air songeuse, en marchant, elles retroussent du bout de leurs fines bottines les feuilles mortes qui encombrant le trottoir.

—Si nous allions jusqu'au grand Séminaire, propose Yvonne. Cela me ferait du bien de marcher; je me sens triste aujourd'hui.

—Et moi aussi... Et moi aussi... firent Gertrude et Marguerite.

Ne dirait-on pas qu'elles se font presque gloire de connaître, de goûter déjà la mélancolie? Et si elles sont venues se promener loin du quartier où elles vivent habituellement; si elles sont venues là, dans l'ouest, où l'on ne saurait les entendre... si elles y sont venues ensemble, ne serait-ce pas pour se confier quelque rêve délicieusement triste et probablement irréalisable.

En effet, ce ne sont pas de leurs succès, des compliments qu'on leur fait qu'elles s'entretiennent, comme elles le font quelquefois avec des indifférentes, ou des amies d'occasion, entre elles, elles s'en moquent. Et le monde serait peut-être un peu étonné d'entendre ce qu'elles se disent dans l'intimité de leur amitié.

Gertrude, la coquette et fière Gertrude parle de Léon, de Léon qui ne l'aime pas, qui ne l'a vraisemblablement jamais remarquée, et qu'une espèce de fatalité semble vouloir cloigner d'elle.

Marguerite avoue qu'elle ne pourra jamais oublier son cousin, malgré, et peut-être à cause même des obstacles.

Yvonne, la petite Yvonne, s'est fait un peu prier pour dire son secret; ah! c'est trop fou... disait-elle, moi, c'est à mon professeur que je pense toujours.

Et ses amies n'ont pas ri, oh! non, mais pas du tout. Mieux que bien des psychologues, elles savent toute l'attrance de l'âme humaine pour les chimères impossibles

.....
Elles sont arrivées maintenant au grand Séminaire; elles entrent dans le parterre pour regarder de plus près cet édifice étrange, grand et sévère, puis elles s'en retournent chez elles contentes, presque heureuses.....

.....
Dites-moi, mes petites amies, ne sont-ce pas là les heures que nous avons rêvées, que nous vivons tous les jours. Nous, les femmes, nous avons un défaut qui n'en n'est peut-être pas un, c'est l'inaccessible qui nous attire toujours.

LIANE.



PAGES CANADIENNES



La Province de Québec

Décès et Naissances

L'annuaire statistique qui a publié sous les auspices du Secrétariat de la province renferme des tableaux compartifs d'un haut intérêt sur la population de nos villes et villages, entre les années 1911 et 1915.

On compte 15 cités dans la province de Québec. Leur population s'élevait à 699,600 âmes en 1911; elle s'élève en 1915 à 957,129 âmes.

Les villes sont au nombre de 76 dans notre province, soit 15 de plus qu'en 1911.

D'autre part, les municipalités de village, sont au nombre de 200 en 115 contre 157 en 1911.

Un tableau particulièrement intéressant, c'est celui qui se rapporte à l'accroissement de la population des villes, de 1911 à 1915. Nous n'en citerons que quelques-unes:

	1911	1915
Fraserville	6,775	6,909
Hull	18,222	20,257
Montréal	470,480	650,000
Maisonneuve	18,687	34,856
Québec	78,190	100,000
Saint-Hyacinthe	9,797	11,886
Sherbrooke	16,405	19,317
Trois-Rivières	13,691	20,000
Verdun	11,629	23,000

Westmount	14,379	18,500
Chicoutimi	5,880	7,000
Joliette	6,346	8,103
Longueuil	3,972	6,000
Jonquière	2,354	4,800
Grand'Mère	4,783	8,000
Chutes Shaw'nigan	4,265	7,177

L'annuaire statistique étudie aussi le taux de la natalité dans les différentes provinces.

De 1902 à 1914, c'est encore la province de Québec qui offre le coefficient le plus élevé.

Depuis dix ans, fait observer le chef du bureau des statistiques, le coefficient de la natalité a varié de 35 à 41 par 1000 de population, dans la province entière. Dans les comtés ruraux, ce coefficient a été de 41.52 en 1914. C'est encore une jolie proportion si on fait la comparaison avec certains pays d'Europe où le taux de la natalité par mille personnes ne dépasse pas 28 ou 30.

Il est cependant un autre tableau-statistique moins rassurant: c'est celui des mortalités. Nous l'avons déjà déclaré, l'enfant ici est décimé dans des proportions inquiétantes, et il ne semble pas que l'on cherche à réagir suffisamment contre cette espèce de calamité.

En 1913, le taux de la mortalité infan-

tile était de 168 par mille naissances, et de 161 en 1914. C'est beaucoup trop. Il n'est presque pas de pays d'Europe qui offrent, à cet égard, de chiffres aussi élevés.

Nous nous rattrapons, il est vrai, par le surplus des naissances sur les décès. Ce qui frappe particulièrement, c'est que ce surplus augmente régulièrement d'une période quinquennale à l'autre.

Ainsi, de 1900 à 1904, l'accroissement naturel de la population était au taux de 16.7 par mille, de 17.3 de 1905 à 1909, et puis de 20.1 par mille de 1910 à 1914.

Si le coefficient de cet accroissement naturel de la population se maintient, avant la moitié du vingtième siècle, la population de la province de Québec dépassera 4,000,000 d'âmes, c'est-à-dire qu'elle se sera doublée dans l'espace de 36 ans.

L'Industrie Fruitière

On a déjà dit que l'industrie fruitière au Canada avait pris un grand développement. Cela est amplement démontré par de récentes statistiques.

Voici d'abord pour la province d'Ontario.

D'après une statistique fournie par M. Bunting, qui est lui-même un producteur de fruits à Sainte-Catherine, 200,000 acres de terres sont affectées dans la province d'Ontario à la production des fruits tendres et des légumes, et quarante millions de capitaux sont engagés dans cette industrie qui requiert les services de 50 à 60,000 employés.

Dans le voisinage de Toronto, près des limites de la cité, il se trouve environ 800 jardiniers qui s'occupent de culture maraîchère. On estime qu'ils cultivent huit acres chacun en moyenne, que leurs terres valent \$400 l'acre et que leur installation

à coûté environ \$2,000. Cela capitalisé représente plus de \$4,000,000. La moyenne du rendement, d'après un expert, est de \$200 l'acre.

Pour ce qui concerne l'industrie fruitière de la province de Québec, nous avons l'opinion de M. John McElvoy, de Montréal, représentant de l'Association des maraîchers de Québec.

M. McElvoy nous donne tout d'abord une idée de la somme de capital et de travail engagée dans cette industrie autour de Montréal, la grande métropole commerciale.

Il prend les huit municipalités annexées à la ville de Montréal, et il trouve dans ce district restreint 250 jardiniers employant chacun dix hommes, aux gages moyens de \$10.00 par semaine, soit \$1,300,000 par an.

Ces 250 jardiniers cultivent une moyenne de 30 acres chacun, soit ensemble 7,500 acres, qui rapportent chaque année \$200 à l'acre, soit un total de \$1,500,000.

Ces 7,500 acres de terre, évaluées à \$500 l'acre, forment un total de \$3,750,000.

Le matériel nécessaire au jardinage, y compris chevaux, wagons, charrues, harnais, voitures et outils divers estimés à \$2,000 pour chaque jardinier, représente une somme totale de \$500,000.

Il y a dans la province de Québec 3,000 jardiniers de plus, qui opèrent sur une plus petite échelle et qui possèdent ensemble 15,000 acres de terre, ils emploient une moyenne de deux hommes chacun, soit un total de 6,000 journaliers.

L'évaluation de ces 15,000 acres de terre est de \$100 environ par acre, soit un total de \$1,500,000.

Le matériel de ces 3,000 jardiniers pour la culture de ces 15,000 acres de terre est estimée à \$300,000.

Les Tourbières.

La tourbe est, comme l'on sait, une substance combustible produite dans certaines conditions par la décomposition de matières végétales.

Il s'en trouve beaucoup au Canada. On donne même certains chiffres à ce sujet; 500 milles carrés dans la province de Québec, 11,000 dans la province d'Ontario et 25,000 milles carrés dans l'Alberta et la Saskatchewan. Ce ne sont là, bien entendu, que des chiffres approximatifs.

Il faut reconnaître, par la même occasion, que nous n'avons guère utilisé jusqu'à ce jour cette immense source de richesse. Et cependant il existe de bonnes raisons pour que l'on songe à l'utilisation de nos tourbières: la rareté croissante du bois de chauffage, le prix du charbon qui va lui-même augmentant et les besoins de l'industrie qui réclame une quantité de plus en plus forte de combustible.

Dans plusieurs pays d'Europe on fabrique depuis longtemps la tourbe, à brûler et d'autres produits de la tourbe sur une base industrielle. Mentionnons particulièrement la Suède, la Norvège, le Danemark, la Finlande, la Russie, l'Autriche, l'Allemagne, la Hollande et l'Irlande. Dans la plupart de ces pays, on a aussi établi de grandes industries de fabrication de litière de mousse et des poussières de tourbe et la consommation de ces articles pour la literie et l'emballage croît rapidement.

Il est admis d'ailleurs que la tourbe, comme combustible, est parfaitement comparable et même supérieure, au bois de chauffage.

Seulement, les nombreux essais faits au Canada pour fabriquer la tourbe à brûler, n'ont pas réussi. Les experts prétendent

que ces échecs sont dus un peu à notre défaut de connaissance des propriétés particulières de la tourbe et en outre à ce que nos essais n'ont jamais guère dépassé la période des expériences.

Il y a peut-être du vrai dans les raisons alléguées mais cela ne veut pas dire que nous ne devons plus tenter aucun effort pour utiliser nos riches tourbières. Ce qui a été fait et ce qui a réussi ailleurs peut également se reproduire ici. C'est ce que le gouvernement canadien semble avoir compris puisqu'il a délégué l'un de ses fonctionnaires en Europe pour étudier les procédés et les machines que l'on emploie pour la fabrication de la tourbe combustible.

— o —

LA SUPERFICIE DU SOL

Il y a au Canada, 1,401,316,413 acres de terre, dont 109,948,988 occupée, représentant 7.84 pour cent. Trente-un pour cent pourrait être cultivée, soit 440,951,000 acres. La Province de Québec compte 442,153,287 acres, dont 15,613,267 ou 3.53% dont 44,215,000 acre sont cultivables, soit 10%. L'Ontario compte 234,163,030 dont 22,171,785 ou 9.47% dont 58,541,000 pourraient être cultivées, soit 25%.

— o —

L'INDUSTRIE LAITIÈRE AU CANADA

L'INDUSTRIE laitière, qui est une des principales richesses du Canada, a donné une valeur de \$30,423,585. en 1910. Québec a vendu pour \$41,794 de fromage; Ontario \$35,956.; Manitoba \$33,364. Québec a produit \$4,352,299. de beurre; Ontario 13,743,254. et Manitoba \$2,571,053.

— o —

LE SAINT-LAURENT ET LES LACS

LE fleuve Saint-Laurent, avec le réseau de canaux établis sur son cours en amont de Montréal, et les lacs Ontario, Erié, Saint-Clair, Huron et Supérieur, ainsi que les canaux qui les relie, forment un service de navigation qui s'étend du Détroit de Belle-Isle à Port-Arthur ou Fort-William sur la côte occidentale du lac Supérieur, soit une distance de 2,217 milles terrestres. La distance jusqu'à Duluth est de 2,339 milles. La distance jusqu'à Chicago est de 2,243. Du Détroit de Belle-Isle à l'embouchure du Saint-Laurent, à Montréal, la distance est de 1,003 milles. De Québec à Montréal, la distance est de 160 milles.

Le ministère de la Marine et des Pêcheries a maintenant le contrôle du chenal et des améliorations qui doivent s'y faire; ses rapports annuels renferment de complets renseignements sur ces sujets. L'on a pratiquement terminé un chenal de 30 pieds de profondeur, de Montréal à la Pointe-au-Père — sa largeur est de 450 pieds quand il suit la ligne droite et de 600 à 750 pieds dans les courbes entre Montréal et Québec, et de 1,000 pieds partout en aval de Québec. En 1909, on a commencé le creusage d'un chenal de 35 pieds.

Grâce à ces travaux, Montréal a été mis à la tête de la navigation océanique, et c'est là que commence le réseau des canaux du Saint-Laurent, qui font éviter les divers rapides obstruant le chenal en amont et qui donnent accès, par les canaux du St-Laurent, le canal Welland, les Grands lacs et le canal du Sault Sainte-Marie, à la tête du lac Supérieur.

L'ACTE D'UNION

L'ACTE d'Union en 1841, fut opposé par 25 députés représentant alors 572,783 habitants du Canada et voté par 50 voix représentant 161,898 habitants. La minorité pour une fois a donc imposé sa volonté à la majorité.

LES ENTREPOTS FRIGORIFIQUES DU PAYS

LE plus grand entrepot frigorifique au Canada, est celui de la *Canadian Fish and Cold Storage Co.*, en Colombie Britannique. Il a une superficie de 781,000 pieds subes. On cite aussi ceux de St-Jean, Nouveau-Brunswick, qui a 744,000 pieds cubes; de Port Hawkesbury 338,550; de Québec 225,000; Flavelle de Lindsay 131,510.

L'EDUCATION AU CANADA

IL s'est dépensé pour l'instruction publique dans chaque province, en 1914, les sommes suivantes: Ile du Prince-Edouard \$217,992.; Nouvelle-Ecosse, \$1,510,079.; Nouveau-Brunswick, \$986,663.; Québec, \$7,623,856.; Ontario, \$12,325,907.; Manitoba, \$6,079,720.; Saskatchewan, \$8,327,178.; Alberta, \$7,834,891.; Colombie Britannique, \$4,634,877.

Les recettes portées au compte du fond consolidé en 1914, étaient au Canada de \$163,174,394.56 tandis que les dépenses s'élevaient à \$127,384,472.99. Quel est le montant actuel de notre dette, pas loin de deux milliards.

LA COLONISATION CANADIENNE-FRANÇAISE DE L'ONTARIO

DANS la discussion qui s'est faite au parlement canadien, sur les écoles bilingues, en mai 1916, l'un des orateurs, l'hon. M. Marcil, a tracé le tableau suivant des premiers établissements fondés dans la province d'Ontario :

“Les Canadiens-français sont arrivés ici, dit-il, comme les fils des premiers pionniers de ce pays, la plupart comme bûcherons, dans quelques cas, comme navigateurs. Ils se sont avancés à travers les régions désertes, en suivant l'Ottawa jusqu'aux grands Lacs et même plus loin, jusqu'à la tête du lac Supérieur: La Vèrendrye, vers les Rocheuses, d'autres jusqu'à la Nouvelle Orléans.

“Ceux qui se sont fixés dans l'Ontario étaient les descendants de pauvres gens qui avaient pris la direction de l'Ontario à travers la solitude. Ils ne se sont pas rendus là dans un wagon Pullman, avec tous les avantages d'un chemin de fer moderne. Ils ne sont pas allés dans l'Ontario s'établir sur des terres où ils pourraient, dans l'espace d'un an ou deux, faire croître le blé sur des centaines d'âres. Ils sont venus dans cette province avec leurs femmes et leurs jeunes enfants, sachant qu'ils étaient toujours sur le sol britannique. Ils ont ouvert le nord d'Ontario en longeant les cours d'eau dans leurs voyages. On les vit se fixer d'abord sur les rives de la rivière Détroit, puis peu après coloniser la partie est d'Ontario, et aujourd'hui ce sont des sujets dévoués et des citoyens d'Ontario respectueux des lois.”

La population canadienne-française de la Province d'Ontario est aujourd'hui de 275,000 âmes, et probablement sera-t-elle près de 300,000 au prochain recensement.

— : o : —

LES PRODUCTEURS D'OR

LE continent africain est aujourd'hui le principal fournisseur d'or du monde, grâce à l'extraordinaire production du Transvaal. Dans la production totale, il compte pour 45.1%.

Le continent Nord-Américain occupe la seconde place avec 27.4%.

Le Canada, dans l'ensemble des producteurs d'or, occupe le septième rang, ce qui représente à peu près 2.5% du total.

L'or fut découvert au Canada vers 1858, et depuis cette date jusqu'à 1913, il a été fourni par le Canada 15,010,509 onces d'or évaluées à \$310,294,859.

— o —

LE FRANÇAIS A TORONTO

M. PAUL BALBAUD, professeur à l'Université de Toronto, écrivait dernièrement, que l'influence française s'est régulièrement développée depuis trente ans dans la ville de Toronto.

Deux professeurs, M. Fraser, directeur des sections italienne et espagnole à cette même université et M. Squair ont entrepris, il y a trente ans, d'écrire une grammaire française complète, qui fut en même temps une méthode de conversation. Grâce à cet ouvrage, dont la dernière édition remonte à 1913, les jeunes Américains de l'Atlantique au Pacifique ont pu se familiariser avec notre langue.

Partout maintenant l'étude du français a une place prépondérante. Deux langues, dit M. Balbaud, se disputent les préférences des étudiants des écoles, des universités, des pouvoirs libres, etc., le français et l'allemand. Le français tient la corde et compte beaucoup plus d'adeptes que la langue des Germains.

L'ALPHABET BOCHE

Autocratie.
Bombes empoisonnées.
Confiscations.
Déportations.
Espionnage.
Férocity.
Gaz asphyxiant.
Hideur.
Injustice.
Jalousie.
Krupp.
Lâcheté.
Mensonge.
Noirceur.
Orgie.
Pan-germanisme.
Querelles.
Rapines.
Sacrilèges.
Trahison.
Utopie.
Violations.
Wilhem-le-Maudit.
Xilolatrie.
Y-va-t-on à Paris... Pas capable!
Zeppelins valeur zéro.

L'ALPHABET DES ALLIES

Ardeur.
Bienveillance.
Courage.
Détermination.
Equité.
Force.
Générosité.
Honneur.
Idéal.
Justice.
Kaki.
Liberté.
Munitions.
Navires.
Ordre.
Pouvoir.
Quantité.
Richesse.
Sauvegarde.
Triomphe.
Union.
Valeur.
Wilson le juste
Xénophilie.
Yeux ouverts.
Zèle.



COMMENT FABRIQUER UNE TABLE

L'ILLUSTRATION ci-contre nous indique, une table à extension, genre mission, de nos jours si recherchée, par les gens, amateurs de beaux meubles.

Cette partie du mobilier d'ordinaire assez dispendieux est facile à fabriquer par toute personne, qui à son bon jugement peut joindre l'adresse à manier les outils.

Elle devra être faite de chêne, que vous ferez préparer à la manufacture, en morceaux, passés au papier sablé, et de dimensions suivantes.

2 pièces de dessus.....	1	x 23	x 46	pouces
2 battants extras	1	x 12	x 46	pouces
2 traverses	$\frac{3}{4}$	x 3	x 44	pouces
4 traverses	$\frac{3}{4}$	x 3	x 22	pouces
2 pour poteaux	$\frac{3}{4}$	x 8	x 24	pouces
2 " "	$\frac{3}{4}$	x 6	x 24	pouces
4 pour pieds	3	x 3	x 14	pouces
4 " "	3	x 3	x 5	pouces
4 " "	1	x 4	x 4	pouces
4 moulures	1	x 1	x 10	pouces
1 morceau	1	x 12	x 27	pouces
2 corbeaux	$\frac{3}{4}$	x 3	x 32	pouces
2 glissants	$1\frac{3}{4}$	x 3	x 36	pouces
4 "	1	x 3	x 36	pouces
12 "	$\frac{3}{4}$	x $1\frac{1}{2}$	x 36	pouces

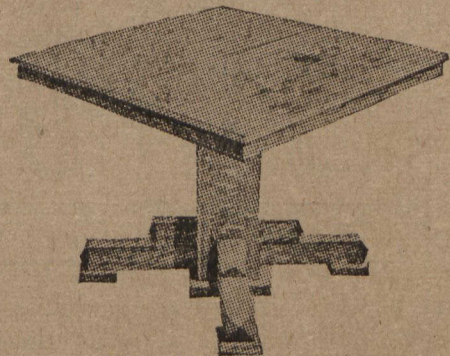
Les morceaux servant à faire le pied doivent être d'abord taillés à angle droit à un bout, tandis qu'à l'autre extrémité ils doivent être biaisés tel qu'indiqué sur l'illustration.

Les morceaux courts doivent être atta-

chés aux plus longs au moyen de colle et de vis convenables.

Les quatre pièces, formant le pied, seront alors fortement clouées aux bouts extérieurs, tout en ayant soin de pratiquer des trous, à l'endroit convenable pour y installer des roulettes.

Lorsque le pied sera ainsi terminé, préparez vos morceaux devant servir à faire



La table à construire.

votre poteau, et clouez ce dernier à votre pied, en ayant bien soin que votre table soit bien de niveau lorsqu'elle sera terminée.

Clouez, après les avoir collés, les morceaux qui serviront à compléter la partie supérieure de votre table, et attachez votre moulure, aux bords de votre table, la-

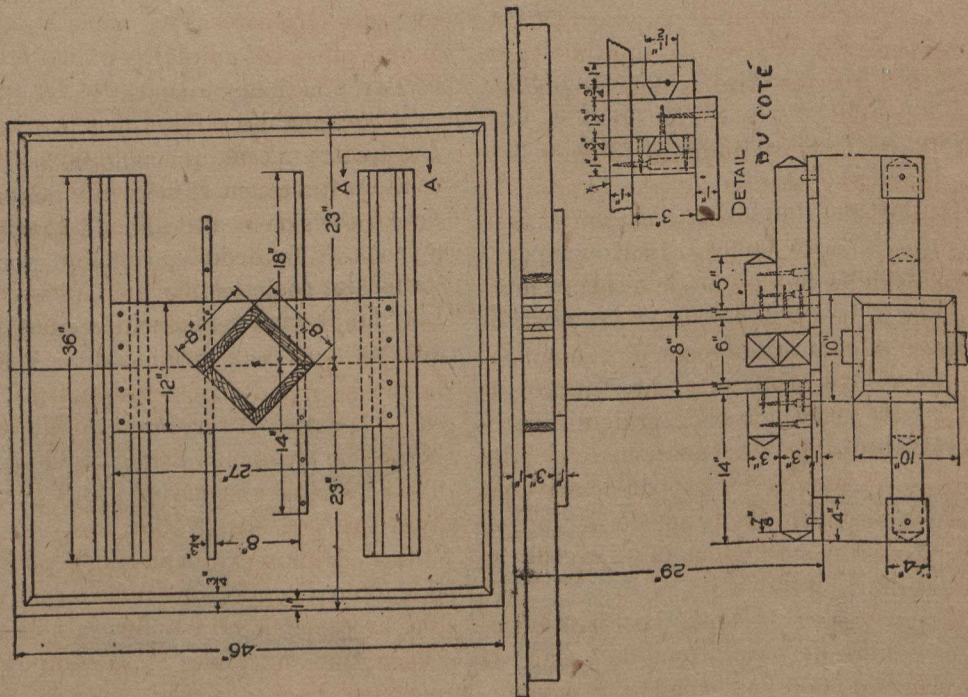
quelle moulure devra être taillée de manière à s'adapter avec justesse à chaque coin.

Au moyen de longues vis, attachez alors le dessus de votre table, à la partie supérieure de votre poteau, et afin de rendre la liaison plus durable et solide employez de la colle.

Le "glissant", qui constitue la partie difficile et minutieuse de la construction de cette table, demande beaucoup d'atten-

tion, placées de la manière indiquée sur la vignette ci-contre.

Taillez alors chaque coin de vos glissants en onglettes et collez-les à la partie supérieure. Vous pourrez aussi ajouter des blocs de bois, afin de rendre la construction plus forte. Vissez ensuite les deux corbeaux (brackets) à la partie supérieure, tel qu'indiqué, ce qui aura pour effet d'aider à supporter la table lorsqu'elle sera en extension.



Détails de fabrication.

tion et de jugement.

Les différents morceaux qui le composent, sont attachés ensemble au moyen de vis, tel qu'indiqué sur le dessin détaillé de cette table.

La partie centrale devra être solidement liée au poteau d'appui de la table par de longues vis. Celles-ci devront être, cepen-

tant, quand votre table sera ainsi complétée, passez-la au papier sablé, afin de faire disparaître les taches de colle et d'enlever les endroits raboteux.

Appliquez alors une couche de vernis de la couleur désirée. Et vous aurez de cette manière une table de teinte mission, de votre choix.

— 0 —

EN CAUSANT

LA CRÈTE

PARLONS un peu de l'Orient comme tout le monde, non pas pour nous escrimer à ce casse-tête qu'est la question gréco-turque, mais afin d'explorer rapidement cette fameuse île de Crète, île de lait et de miel, disaient les Arabes qui y placèrent leur paradis.

L'île de Candie, pour lui donner son nom moderne, est une des plus grandes et des plus belles de toutes les corbeilles fleuries semées sur l'Archipel bleu.

De grandes montagnes tracent à l'horizon une ligne pâle; des bois de myrtes, de lentisques, de lauriers-roses, d'orangers, de citronniers et d'oliviers, des futaies de chênes, de hêtres, de châtaigniers échevelées sur les pentes dessinent sur le ciel des courbes harmonieuses, et par-dessus tout cela les sommets de neige de la longue chaîne de l'Aspro-Vama ont l'air de se perdre dans l'infini.

Le paysage est féérique. La terre féconde se couvre de plantations de raisin de Smyrne, de maïs haut comme un homme. A travers cette riche campagne, s'éparpillent des maisonnettes blanches à toit rouge, basses, presque sans fenêtres, dans lesquelles, lorsque la poudre ne parle pas, on vit heureux et paisible en mangeant du caviar, des olives saumâtres et en buvant du vin raisiné, c'est-à-dire préparé à l'aide d'une raisine qui lui communique un goût exécrable.

Les villes candiotes portent l'empreinte de la domination vénitienne; les maisons

et les églises transformées en mosquées s'ajoutent de sculptures italiennes du XVI^e siècle.

Les montagnes centrales sont habitées par une tribu à peu près indépendante, celle des Sfakiotes, race superbe et belliqueuse qui a toujours pris plaisir à braver le Turc: "Ici on lui parle le fez sur l'oreille," disent-ils. Sfakia, leur capitale, est d'ailleurs un repaire inaccessible où couve toujours le feu de la révolte, et les zapitiés (gendarmes turcs) se garderaient bien de s'y hasarder.

Ce qui nous semble bien plus intéressant que toutes les considérations politiques, ce sont les coutumes de ce peuple à la fois si près de nous et si loin. La Grèce et les îles sont la terre de la lumière et de la poésie, du symbolisme et de l'idéal. Tous les rites antiques s'y sont perpétués avec leur grâce ineffable.

Les cérémonies du mariage, pour n'en pas citer d'autres, ont un charme adorable. Le repas de noce a lieu la veille de la bénédiction nuptiale; il se compose simplement d'agneaux rôtis entiers, mangés avec des oignons crus, d'oeufs durs et de fromage de brebis; une dame-Jeanne de vin raisiné circule à la ronde.

Les rites proprement dits ont commencé trois jours plus tôt.

Le premier jour, trois jeunes filles en habits de fête vont en silence—ce doit être dur—à la fontaine la plus voisine, remplir d'eau leurs amphores et jeter dans l'onde claire trois piécettes d'argent en l'honneur des fées de l'hymen.

C'est avec cette eau que l'on pétrit les klomas, petits gâteaux distribués en signe de bienvenue, pendant que les parents et les parentes chantent des choeurs de circonstance.

Le second jour, trois jeunes gens vont, au bruit de la musique et des chansons, ramasser du bois qu'ils lient de cordes de chanvre neuves et sans noeuds.

Le troisième jour, on amène dans la cour les agneaux gras, dont les cornes dorées s'enguirlandent de fleurs, d'ache et de romarin. Puis on les tue pendant que les lyres et les tympanums, les mandolines et les violons mènent les danses autour du sacrificeur et des victimes.

Durant toutes ces cérémonies, la mariée demeure enfermée, voilée et assise sur une chaise basse. Lorsque, après la bénédiction du pappas, elle revient à son logis, elle doit partager avec l'époux trois coupes de miel, de beurre et de grain déposées à la porte, puis elle est enlevée dans les bras de son mari, car il lui faut passer le seuil, sans le toucher, afin d'éviter d'effroyables malheurs.

Et la fête des vendanges! Quelle poésie en découle! Les réjouissances s'accompagnent des tambours et des violons. On danse aux torches, le choreas, procession interminable, immense farandole où danseurs et danseuses couronnée de pampres agitent des thyrses dans leurs mains.

En 1820, la Crète se souleva parce que les Turcs exigèrent des otages de la tribu des Sfakiotes. Durant neuf années, elle soutint la cause de l'indépendance et fut, de toutes les provinces grecques, la seule qui demeura au pouvoir des Turcs.

Aujourd'hui le sang coule dans les ruisseaux babillards qui coulent entre les larges nénuphars et les grands lis blancs.

— o —

L'ANCETRE DES BILLETS DE BANQUE

ON sait que bien des inventions modernes ne sont en réalité que des réinventions, car leur principe et parfois leur application furent connus dès la plus haute antiquité.

C'est ainsi qu'on conserve au Musée asiatique de Petrograde, un billet de banque qui circula librement en Chine il y a 4,500 ans. Ce billet ne diffère guère de nos billets modernes, puisqu'on y peut lire le nom de la banque, la date d'émission, un numéro d'ordre, la signature du gérant de la banque qui en avait fait l'émission et la valeur indiquée en gros caractères. En outre, sur la marge de ce vénérable billet, on peut lire cette sentence fort sage: "*Produits autant que tu peux, dépense avec économie*".

Comme les billets de la banque de France, ce billet était imprimé à l'encre bleue sur un papier assez luxueux, pour lequel on avait employé les fibres du mûrier.

— o —

L'EAU CALORIFERE

L'EAU possède une très grande capacité calorique; aussi les lacs sont-ils de puissants modérateurs du climat. C'est ainsi qu'un savant a calculé que la quantité de chaleur accumulée pendant l'été dans le lac de Genève est égale à celle que donnerait la combustion de trente millions de tonnes de charbon. On sait qu'une tonne égale 2,000 livres.

— o —

D'après ce que disent les savants il y a 48 sortes de maladies de l'oeil. C'est le seul organe du corps humain qui soit sujet à tant de maladies.

LE VOL DES OISEAUX

ON a rapporté, d'un séjour en Floride, des documents forts instructifs sur le vol des oiseaux et sur sa durée parfois fort remarquable.

On déclare, notamment, avoir vu des oiseaux de mer, nommés "frégates", voler, nuit et jour, sans jamais se reposer, pendant sept jours consécutifs. On a remarqué, d'ailleurs, que ces grands voiliers se fatiguent peu, car ils se maintiennent longtemps dans l'atmosphère, sans presque agiter leurs ailes, qui, déployés, ont la belle envergure de 11 à 12 pieds. Elles leur permettent, par contre, dans les cas pressants, pour aller chercher la proie ou pour fuir la tempête, de réaliser la vitesse véritablement vertigineuse de 107 milles à l'heure.

La frégate, il n'est pas inutile de le rappeler, est l'oiseau de proie, le vautour de la mer. Elle fait une chasse acharnée aux oiseaux plus faibles, et on prétend même qu'elle oblige certains de ceux-ci à pêcher pour son compte, leur saisissant au vol la proie qu'ils s'apprêtent à dévorer après capture.

D'un plumage entièrement noir, la frégate est considérée par les marins comme un oiseau de mauvais augure, annonçant l'approche de la tempête.

L'albatros, un des plus gros parmi les oiseaux, en en exceptant l'autruche, bien entendu, a été également observé. Plus grand que la frégate, et aussi beaucoup plus familier, il atteint l'envergure de 15 pieds. Il a l'habitude d'accompagner les navires et de se ravitailler de ce qui est à

sa convenance et parmi les détritiques que l'on jette par-dessus bord.

L'albatros n'a pas, néanmoins, l'endurance de la frégate: tous les quatre ou cinq jours environ, il est obligé de se percher dans la mâture du navire qu'il a adopté, le mauvais goût de sa chair huileuse le mettant à l'abri des tentatives de chasse des matelots de l'équipage. On a prétendu que l'albatros se reposait en se laissant flotter sur les vagues par temps calme. C'est peu probable, car il ne manquerait pas d'amateurs sous-marins pour happer par les pattes une si belle proie.

Il y a dans la puissance musculaire déployée pour ces tours de force des grands oiseaux de mer des enseignements certains à recueillir, mais enveloppés encore d'un véritable mystère.

Un seul fait reste indéniable, c'est que leur appétit est en proportion avec leur dépense énorme d'énergie. Chacun de ces oiseaux engloutit chaque jour au moins l'équivalent de son propre poids de nourriture, et quand leur bonne fortune les met sur la trace d'un banc de harengs ou d'un passage de poissons volants, ils font dans les rangs de ces malheureux animaux des hécatombes terribles.

Si nous considérons la vitesse de vol des oiseaux, les "records" appartiennent à ceux de taille moyenne ou petite. C'est ainsi que notre martinet, qui vole à raison de 281 pieds à la seconde, fait du 211 milles à l'heure. L'hirondelle des fenêtres, avec 225 pieds à la seconde, le suit immédiatement avec du 190 milles à l'heure. Le

pigeon voyageur fait du 65 milles à l'heure environ, tandis que la caille fait du 42 milles.

Mais, en règle générale, les autres oiseaux terrestres n'atteignent pas les 25 milles.

— o —

LE PREMIER PARAPLUIE

UN blanchisseur du nom de Tanner reçut d'un ami établi à Paris, un cadeau merveilleux. C'était une grotesque machine munie d'un mécanisme qui le remplissait d'étonnement, car jamais on n'avait vu à Hérisau un appareil aussi ingénieux.

Quand, le dimanche, il faisait "vilain temps", un domestique de Tanner, en habits de fête, était chargé de sortir avec le parapluie; tout d'abord, c'était le landammann Schiers (*landammann* ou président du pays) qu'on allait chercher chez lui pour le conduire solennellement à l'église, en présence d'une foule émerveillée.

Le domestique allait ensuite chercher le pasteur qui devait officier; puis c'était le tour du propriétaire de la machine.

Soit, et nous en croyons l'anecdote pour ce qui est du premier parapluie suisse; mais l'ombrelle ou ombrelle large, dont Henri III de France s'abritait de la pluie dès 1576 et qu'il avait importée de Venise dans son royaume, est un fait au moins aussi certain.

Cette ombrelle n'était pas du tout, d'ailleurs, le même instrument que l'*ombellino* qui servait au coquet monarque à préserver son teint des rayons du soleil.

Rappelons que ce fut Henri III encore qui perfectionna le manchon, au point qu'il mérite en être regardé comme le second inventeur.

— o —

LES ILES COUVERTES DE TRESORS

ON considère qu'un grand nombre d'îles dispersées un peu partout, cachent des trésors inépuisables. Aussi les peuples les recherchent-ils, avec une patience vraiment admirable.

En effet, plusieurs tentatives ont été faites, pour trouver un prétendu trésor qui aurait été enterré dans l'île de Coco.

Près de \$200,000. ont été dépensées pour trouver le trésor caché par des pirates, tout de l'embouchure d'un volcan de l'île de Pagan, dans le groupe d'îles des Mariannes.

Si ce genre de recherches a été parfois, sans résultat, il a obtenu quelquefois des succès épatants. Il n'y a pas de doute, par exemple, qu'un marin de Liverpool, nommé John Adams, a trouvé une fortune, évaluée de \$600,000. à \$800,000, dans l'île Auckland, il y a quelques années.

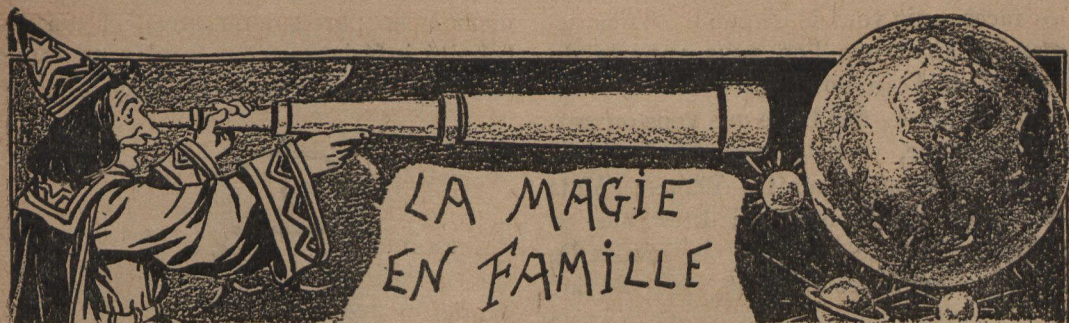
En 1868, William Watson, un berger, a trouvé une tonne d'or dans les îles de la Reine Charlotte. Deux navigateurs, ont aussi trouvé un trésor caché, dans l'île d'Oak, sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse.

— o —

NOMS DE VILLES ET DE RUES

LA plupart des villes de France conservent encore des noms de rues bizarres et pittoresques; par exemple: Fontenay (Vendée), les rues du *Petit-Pot* et du *Mouton-du-Paradis*; Le mans, celles du *Pied-Sec* et des *Sables-d'Or*; Orléans, celles de la *Chèvre-qui-danse*, du *Pavé-d'Andouilles* et du *Chasse-Coquin*; Poitiers, les rues *Queue-de-Vache* et des *Trois-Cheminées*; Lille, la rue des *Chats-Bossus*.

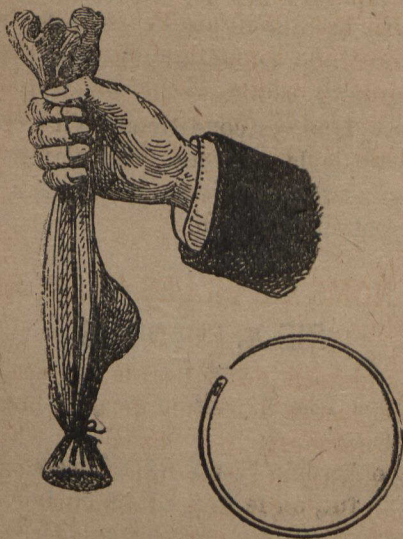
— o —



LA PIÈCE AU BAS

METTEZ ostensiblement une pièce de cinquante sous dans un bas ordinaire dont vous liez fortement l'embouchure.

Faites-les examiner par une personne de la compagnie et après avoir attaché le pied du bas avec une ficelle en-dessous de l'écu pour en faire saillir la rondeur en



ayant soin de bien faire voir que le bas n'est pas troué, couvrez le tout d'un chapeau, puis montrez que la pièce est sortie dans votre main.

Explication du tour

Pour réussir ce tour, vous avez mis d'abord la pièce dans le bas, puis vous l'en retirez, comme une mégarde; mais en feignant de l'y remettre, vous l'escamotez et glissez à sa place, dans le bas, une longue aiguille ployée en rond qui lui donne la forme de la pièce.

Pendant qu'on tient le bas sous le chapeau, on retire habilement l'aiguille à travers les mailles de l'étoffe et on l'escamote, tout en faisant tomber la pièce dissimulée entre deux doigts de la main.

LE CAFE IMPROVISE

CETTE expérience trouve naturellement sa place à la fin d'un dîner offert à des intimes.

Au moment de prendre le café, vous dites à vos invités, qu'étant amateur de très bon café, vous avez pris l'habitude de le faire vous-même à table. Pour cela, vous priez le maître d'hôtel de vous apporter un filtre.

On vous apporte un filtre en ferblanc

très ordinaire; vous le regardez sur toutes les faces, puis vous le démontez. Vous demandez alors que l'on vous apporte du café et de l'eau bouillante. On vous apporte un sac ou une boîte que vous ouvrez. A l'intérieur, vous trouvez des haricots. Vous adressant au maître d'hôtel: "Mais vous vous êtes trompé, lui dites-vous, ce n'est pas du café que vous me donnez là, ce sont des haricots. Enfin, cela ne fait rien, je vais quand même m'en servir pour faire du café."

Vous prenez alors une poignée de haricots que vous placez dans la partie supérieure du filtre, puis vous versez lentement l'eau bouillante dessus comme si vous faisiez du café ordinaire; vous laissez filtrer doucement, et, à la grande stupéfaction de vos invités vous leur versez un excellent café.

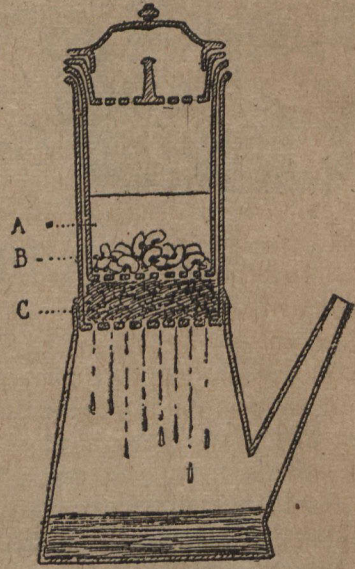
Explication et Préparation du tour

Vous achetez un filtre ordinaire de cuisine et dans sa partie supérieure vous fai-



tes, avec une feuille de ferblanc, un gros tube qui sera moins long de 3 pouces que

l'intérieur du filtre et s'adapter exactement à ses parois intérieures. A son extrémité inférieure, vous soudez un tamis semblable à celui existant dans le filtre.



Vous mettez le café en poudre sur le tamis du filtre et vous introduisez le tube. Etant ainsi préparé, le café se trouvera pris entre les deux tamis.

C'est dans ces conditions qu'il vous est apporté de la cuisine; vous n'avez donc qu'à placer les haricots et à verser l'eau pour obtenir du café.

— o —

PIE X, FRANÇAIS

Le pape Pie X a été Français pendant une heure.

En effet, Pie X est né à Riese. Or la Vénétie fut, on le sait, cédée, en 1866, par François-Joseph à Napoléon III et rétrocédée par celui-ci à l'Italie.

Entre les deux traits diplomatiques, Giuseppe Sarto et ses compatriotes furent donc Français *ipso facto*.

UN ARBRE UTILE

Le palmier de Carnauba, qui pousse au Brésil, peut être favorablement comparé au bambou, au plantain et autres plantes universellement connus.

Son sommet, quand le palmier est jeune, est un genre d'aliment nutritif. De lui, on tire une espèce de sucre, vin et vinaigre aussi bien qu'une substance ressemblant beaucoup au sago.

On utilise son bois pour la fabrication des instruments de musique, tuyaux d'époux, et de tubes pour les pompes.

De sa moëlle on fait du liège, tandis que ses racines sont employées comme médecines, ayant des propriétés semblables à celles de la salsepareille.

La pulpe de ses fruits est une nourriture agréable et de sa noix on extrait une huile où un café succulent.

On peut aussi en obtenir une certaine fleur et un liquide semblable à celui que l'on tire du cocotier.

De son tronc, on obtient un fibre fort, qui, bien sec, peut servir à faire des matras, chapeaux, paniers et des balais. Une grande quantité en est portée en Europe pour la fabrication des chapeaux de première qualité.

De ses feuilles, on en tire de la cire qu'on emploie dans la confection des chandelles.

— o —

LE RECRUTEMENT AU MEXIQUE

UN Irlandais assez bien connu de notre politique canadienne disait un jour: "L'Irlandais aime la chicane; quand il ne peut se battre avec d'autres, il se bat avec son compatriote."

Il en est ainsi du Mexique, où on est

toujours en guerre. Cependant l'armée mexicaine est composée en grande partie de détenus de prison. Très souvent même, l'homme qui a commis un délit est enrôlé sans le savoir.

Tous les rebelles capturés, qu'ils le veulent ou non, sont envoyés dans l'Armée de la République, c'est ce qu'on appelle le système volontaire, au Mexique.

Une victime assez fréquente, est l'homme qui après s'être enivré, s'éveille bien souvent revêtu de l'uniforme militaire.

Depuis 1913, l'armée Mexicaine a été portée à 150,000 hommes.

— o —

MAUVAISES CREANCES

A BALTIMORE, grande ville des Etats-Unis d'Amérique, a été créée une agence spéciale à l'usage des commerçants qui ont des débiteurs dont ils désespèrent de se faire payer.

Voici comment elle fonctionne:

Elle envoie devant la demeure du mauvais payeur une voiture élégamment attelée de deux beaux chevaux, et portant en lettres d'or: *Mauvaises créances*".

De cette voiture descendent deux employés coiffés de casquettes sur lesquelles les passants lisent également, en grosses lettres: "*Mauvaises créances*".

L'un de ces hommes se dirige vers l'appartement du débiteur récalcitrant, l'autre demeure près de l'équipage qu'un foule de badauds entoure bientôt, riant et n'épargnant pas les quolibets à la personne visée.

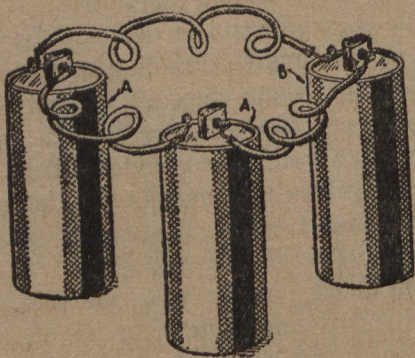
Si la première visite ne réussit pas, la voiture revient d'autres fois, stationnant devant la maison de plus en plus longuement, mais il est rare que celui qui est l'objet de cette poursuite ne s'exécute pas à la première requête.

COMMENT FAIRE REVIVRE DES BATTERIES EPUISEES

Maintenant, que toutes sortes de lanternes électriques sont devenues en vogue, il serait peut-être à propos de constater que les batteries, nécessaires à leur bon fonctionnement, ne doivent pas être mises de côté, dès qu'elles perdent leur éclat primitif.

Quand une batterie ne donne plus qu'une lumière insuffisante, mettez-la de côté jusqu'à ce que vous en ayez plusieurs, parce que quelques-unes de celles-ci peuvent être employées pour faire revivre les autres.

Quand trois de ces cellules sont partiellement épuisées, rassemblez deux de cel-



L'accouplage des batteries.

les-ci en série, et la troisième de la manière indiquée sur l'illustration ci-contre.

Quand ceci aura été fait, vous constaterez que la force électromotrice des cellules A, balancera celle de la batterie B. Alors, un léger courant passera à travers la batterie entière, traversant la cellule B

dans la direction inverse à la direction normale.

Alors, la cellule inverse, deviendra une cellule d'emmagasinage et recevra sa charge électrique des autres batteries.

Après avoir été laissée, ainsi pendant plusieurs jours, vous pourrez désunir la batterie B et l'utiliser comme à l'ordinaire. Elle sera alors aussi bonne qu'une neuve.

On peut aussi rassembler plus que trois cellules, si on le désire; par exemple: 3 cellules A, peuvent servir à faire revivre 2 cellules B, sauf que dans ce cas, l'action sera plus lente, parce que la force électromotrice des cellules impaires A, doit vaincre la résistance interne de cinq cellules au lieu de trois, comme dans le premier cas.

Il est vrai, cependant, que la propriété de réversibilité n'est pas en possession de tous les germes de batteries, mais on doit se rappeler que dans notre cas, il ne s'agit que des batteries, dites sèches.

Le plus vieil arbre en Angleterre, est probablement un chataîgnier, qui croît à Torworth, près de Bristol, sur la propriété du Comte de Ducie. Il est âgé d'au moins mille ans et mesure 50 pieds de circonférence, à sa base, tandis qu'une seule de ses trois branches, de départ, a 10 pieds de diamètre.



DES MALADIES INÉDITES ?

À LA LONGUE liste des maladies qui peuvent affecter notre pauvre humanité, un américain observateur, vient d'en ajouter d'autres, qui, après considération, ont quelque chose de vraisemblance.

Ce mal qui a pour cause le manque de sièges dans nos tramways, particulièrement à l'heure, où l'ouvrier va ou re-

vient de l'ouvrage, se désigne du qualificatif peu français de "*Paralyse du strap-hangers*".

"*Strap-hangers*" signifie les courroies que l'on a installées au sommet de nos chars urbains, et qui pourtant rendent des services importants à celui qui n'a pas eu la bonne fortune de se procurer un siège.

Mais, comme toute médaille a son revers, les "*strap-hangers*" qui vous permettent de vous tenir debout sans cependant vous éviter les bousculades, ont leurs désavantages.

On croit qu'une personne, voyageant souvent, et se suspendant à la courroie d'appui, s'expose à des terribles maladies qui pourraient être fatales.

D'abord, ses mains viennent en contact avec la courroie qui peut être infectée de germes de maladies contagieuses, très faciles à transmettre.

En second lieu, l'action seule de tenir cette courroie, pendant un certain temps, peut être la cause des trois maladies suivantes, selon la manière que vous vous attachez à la courroie, tel qu'illustré sur les gravures ci-jointes.

Suspendu par deux doigts, vous contractez une paralysie partielle de la main; par quatre la paralysie de la main devient plus accentuée et par toute la main c'est alors la paralysie totale.

Sans doute, ces maladies prennent quelquefois des années avant de se déclarer, s'il faut en croire une victime qui en fut atteinte, après 20 ans, dans les chars urbains encombrés.

On considère que le fait de tenir fortement ces courroies demande une certaine tension de nerfs qui deviennent anormaux, après des exercices prolongés et fréquents.

Le remède conseillé par les médecins qui s'occupent de ce genre de maladie, consiste en un repos de 11 à 12 mois pour la main affectée.



Un remède plus pratique serait de tuer le mal dans sa racine, en faisant augmenter le nombre des tramways, de manière à ce que chacun puisse avoir un siège.

Par ce moyen, ce genre de maladies disparaîtrait du catalogue des indispositions humaines, et combien les dames cesseraient de bavarder sur les gros gaillards trop impolis pour leur offrir leur siège.

— o —

LES CHINOIS RUSES

LE *Courrier d'Extrême-Orient* nous donne une amusante information sur l'habileté commerciale des jaunes. Swatan est un centre d'éleveurs de volailles de toutes espèces, qui envoient poules, canards, oies, dans le détroit de Malacca, à Bangkok et jusqu'à Singapour. Mais l'expédition, en est fort coûteuse, droits d'exportations et d'importations renchérisent par trop les volatiles; en outre, ajoutez à cela la nourriture des oiseaux et les dépenses de voyage des hommes chargés de les accompagner.

Le Chinois est malin; devant ces obstacles il a pris sa tête dans ses mains et il s'est mis à réfléchir; or, quand un Céleste cherche à contourner une difficulté, il y arrive toujours. Aussi bien que leurs diplomates, les éleveurs jaunes confinent au génie.

Tablant sur ce que les oeufs ne sont pas soumis aux droits de douane, prennent peu de place sur les bateaux et n'ont besoin ni de nourriture, ni de gardiens, ils se sont dit qu'il était tout indiquer d'expédier leurs volailles à l'état embryonnaire et de les laisser briser leurs coquilles et venir au jour seulement après leur arrivée à destination.

Ils font donc couvrir les oeufs à moitié,

puis les disposent dans un emballage spécial, si bien que l'éclosion est assurée après le voyage en mer.

Jusqu'ici, ce procédé leur a donné toute satisfaction pour les oies et canards.

Les oeufs ainsi expédiés ne sont pas sans doute des oeufs frais au sens gastronomique du mot, mais ils le sont au sens douanier et cela suffit pour que les oisillons et les canetons débarquent enfermés dans leurs coquilles là où les Chinois les veulent expédier.

Rien que pour l'année 1910, il y aurait eu ainsi 41,930,500 volatiles expédiés sous forme d'oeufs prêts à éclore.

— o —

LA TERRE ENGRAISSE

EH! OUI, elle devient obèse, la terre, tout comme une bonne rentière. Son tour de taille augmente, peu considérablement, c'est vrai, mais il augmente!

"Comment a-t-on pu le constater? direz-vous. Dame! il est incontestable que les savants français n'auraient pu arriver à de semblables résultats. Mais ce sont les Américains qui viennent de nous faire cette curieuse révélation.

"A l'aide de calculs irréfutables, paraît-il, ils ont pu établir que depuis 1856 le rayon de l'équateur a augmenté de 28 milles et demi.

"Cette découverte est évidemment importante au point de vue de l'agriculture. Si cette progression continue, et les savants américains nous affirment qu'il ne pourrait en être autrement, il n'y aura plus de meilleur placement.

"On achètera des terres et il suffira de les engraisser pour en augmenter la superficie."

— o —

DES FLEURS RARES

UN grand horticulteur hollandais, M. Snitrop, vient de publier un ouvrage très documenté sur les fleurs rares, d'où il ressort que la guerre a fait monter les prix des espèces recherchées. Ils atteignent même des sommets vertigineux. Ainsi, il est une rose qui a nom : Alice Roosevelt et qui a trouvé acquéreur à \$8,000. Sa soeur, la rose Hélène Gould, s'est vendue \$7,000, tandis que la variété Mme W.-J. Grant, qui est une rose-thé, a été payée \$5,000.

Un œillet-giroflée blanc de 4 pouces de diamètre a été acquis par un millionnaire américain pour \$34,000.

Les orchidées sont toujours très demandées. Un amateur anglais en a payé une \$8,675.

Il n'est pas jusqu'à la violette — qui l'eut cru? — qui atteigne des prix fabuleux, et la variété Marie-Louise a été vendue \$3,000.

Quant aux tulipes, on sait que certaines espèces ont une valeur considérable. Un amateur de tulipes ne fut-il pas obligé de signer un chèque de \$1,100. pour dix oignons d'une espèce richissime?

Ajoutons cependant que les prix payés que nous venons d'indiquer, d'après l'ouvrage de l'horticulteur cité plus haut, l'ont été pour des types à peu près uniques obtenus par des sélections patientes, où le hasard joue cependant parfois son rôle.

Les Chinois ne portent que du coton et de la soie, la laine leur est à peu près inconnue. La couleur jaune est particulièrement réservée à la famille impériale et aux grands dignitaires lorsque ceux-ci y sont autorisés par un décret spécial.

OU EN EST LA SCIENCE GEOGRAPHIQUE ?

IL y a 100 ans, on connaissait à peu près l'Europe, vaguement les Alpes, les Pyrénées, les Carpathes, etc., et l'Europe de la Pologne à l'Oural, de la mer Blanche à la mer Carpienne.

On ne connaissait que les contours de l'Asie, de l'Afrique, de l'Australie.

Aujourd'hui, l'Europe est connue à fond, exception faite pour quelques régions marécageuses des pays scandinaves. On a pénétré au coeur de l'Asie et de l'Afrique; il reste cependant à connaître encore le Dakna, la presqu'île Arabique, et certains déserts des plateaux du centre asiatique; une partie de Sahara, etc. Mais les deux pôles restent encore à découvrir.

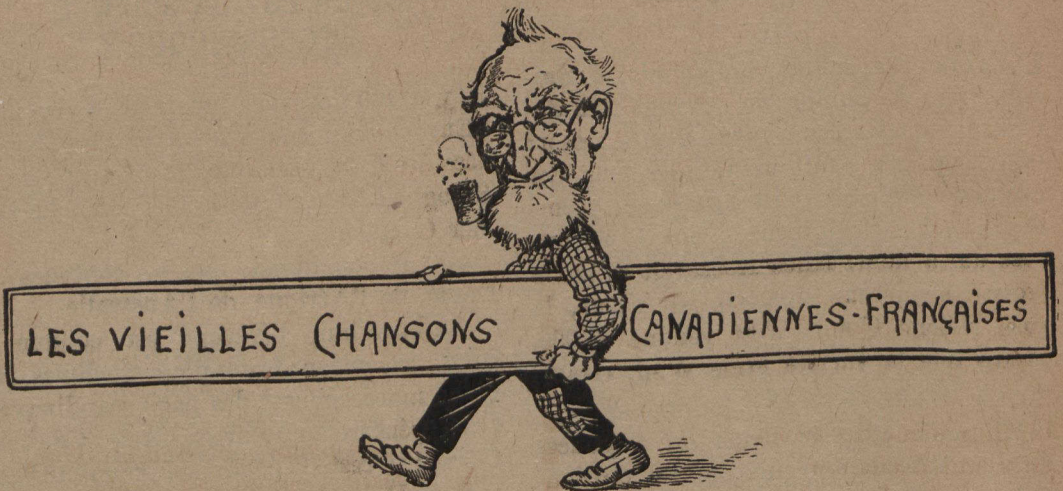
LA RICHESSE DE ROCKFELLER

M. ROCKFELLER, que l'on dit être intéressé dans l'*Imperial Oil*, qui fait de florissante affaires, au Canada, a une richesse estimée à \$720,000,000.

Son revenu annuel est de \$32,000,000., provenant seulement du commence de l'huile, tandis qu'il retire, d'autres sources, de \$12,000,000. à \$20,000,000. annuellement; ce qui signifie un revenu total de \$4,000,000. par mois, \$950,000. par semaines, \$5,484. par heure, \$112. par minute et \$2.56 à la seconde.

Il n'a jamais voulu dire la valeur de sa richesse exactement, sauf qu'il estime son avoir entre 240 à 320 millions.

Très charitable, il a donné \$136,000,000 aux oeuvres de charité et d'éducation. Ce montant n'a pas été de nature à diminuer son capital, puisque ces dons ont été tirés de ses revenus seulement.



ISABEAU S'Y PROMÈNE

I . . sa . . beau s'y pro . mè . ne

Le long de son jar - din. Le long de son jar-din, Sur le

bord de l'î - le. Le long de son jar-din, Sur le

bord de l'eau, Sur le bord du vaisseau.

Isabeau s'y promène.
 Le long de son jardin
 Le long de son jardin
 Sur le bord de l'île,
 Le long de son jardin
 Sur le bord de l'eau,
 Sur le bord du vaisseau.

Elle fit un' rencontre
 De trente matelots.
 De trente matelots
 Sur le bord de l'île, etc.

Le plus jeune des trente,
 Il se mit à chanter.
 Il se mit à chanter
 Sur le bord de l'île, etc.

—La chanson que tu chantes,
 Je voudrais la savoir.
 Je voudrais la savoir
 Sur le bord de l'île, etc.

—Embarque dans ma barque,
 Je te la chanterai,
 Je te la chanterai
 Sur le bord de l'île, etc.

Quand ell' fut dans la barque,
 Ell' se mit à pleurer.
 Ell' se mit à pleurer
 Sur le bord de l'île, etc.

—Qu'avez-vous donc la belle,
 Qu'avez-vous à tant pleurer?
 Qu'avez-vous à tant pleurer
 Sur le bord de l'île, etc.

—Je pleur' mon anneau d'ore,
 Dans l'eau-z-il est tombé.
 Dans l'eau-z-il est tombé
 Sur le bord de l'île, etc.

—Ne pleurez point la belle,
 Je vous le plongerai.
 Je vous le plongerai
 Sur le bord de l'île, etc.

De la première plonge
 Il n'a rien ramené.
 Il n'a rien ramené
 Sur le bord de l'île, etc.

De la seconde plonge
 L'anneau-z-a voltigé.
 L'anneau-z-a voltigé
 Sur le bord de l'île, etc.

De la troisième plonge
 Le galant s'est noyé.
 Le galant s'est noyé
 Sur le bord de l'île,
 Le galant s'est noyé
 Sur le bord de l'eau,
 Sur le bord du vaisseau.

UN METAL, D'UNE VALEUR EXTRA-ORDINAIRE

IL Y A 40 ans, le platinum coûtait \$2.40 l'once et aujourd'hui on doit le payer \$25. l'once, plus que le double du prix de l'or pur.

Sa rareté est devenue tellement grande que le Gouvernement Anglais a défendu de le vendre sans avoir, au préalable obtenu sa permission de le faire.

Et pourtant, il est en très grande demande. Pour ne citer qu'un seul exemple, nous voyons que dans une manufacture de cadres, on est obligé d'employer de l'acide sulphérique parfaitement pur, or l'acide sulphérique ne peut être purifié qu'en ayant recours, à des récipients de platinum, chacun d'eux représentent une valeur de 40 à 60 milles piastres.

Une raison de sa rareté est due à la guerre. Il est employé directement dans la fabrication des munitions et indirectement dans toutes sortes d'opérations nécessaires à la guerre.

Des bracelets, chaînes de montres, ou autres articles de bijouteries semblables ont trois fois plus de valeur, maintenant que s'ils étaient en or de 18 carats.

LES OASIS

DANS un désert, partout où l'eau chemine à une profondeur que les racines des plantes peuvent atteindre, partout où l'homme peut l'atteindre par des puits, la dériver d'un fleuve abondant et la distribuer à la surface, la culture devient possible et naît alors un flot de verdure, une oasis.

En Afrique, c'est le palmier-dattier qui crée l'oasis; à son ombre les champs et les jardins son cultivés. Les oasis apparaissent comme des taches noires sur la surfa-

ce monotone du désert. Dans le Sud-Algérien, le forage des puits artésiens a créé de nombreuses oasis. En Asie centrale, les oasis se forment soit au point où les rivières débouchent des montagnes dans la plaine, soit le long des cours d'eau.

LES ANIMAUX DEVANT LE FEU

LA plus grande partie des animaux craignent le feu. D'autres, plus rares seront attirés par les flammes et les traverseront sans faire mine de terreur.

Un cheval, dans une écurie enflammée deviendra furieux de terreur tandis qu'un chien gardera sa froideur. Il tiendra son nez collé au plancher, où l'air est plus pure et cherchera paisiblement un moyen de sortir des flammes.

Les chats crient pitoyablement. Ils se dérobent la figure à la lueur du feu, et se tiennent dans les coins. Quand quelqu'un leur porte secours, ils sont dociles et soumis et sans malice.

Les oiseaux semblent être hynoptisée par le feu, et demeurent parfaitement tranquilles, même le perroquet ne dit rien devant le feu. En retour, ils trouvent facilement un moyen de s'échapper du danger.

LA PLUS GRANDE CLOTURE DU MONDE

LE gouvernement des Etats-Unis se prépare à construire la plus longue haie artificielle du monde.

Cette haie fantastique, qui sera de fil de fer barbelé et servira à tracer la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique, s'étendra de El Paso à la côte du Pacifique, soit une distance de 1,180 milles.

LA GUERRE PRESENTE AURAIT ÉTÉ PREDITE

A CEUX qui recherchent dans les Ecritures, les prophéties qui ont trait au présent conflit, le livre de Daniel est toujours une source féconde d'inspiration.

Ce livre, que quelques uns croient avoir été écrit 600 avant Jésus-Christ, tandis que d'autres pensent qu'il fut composé au deuxième siècle avant Jésus-Christ, est tout à fait remarquable.

Dans le deuxième chapitre, le prophète Daniel explique au roi de Babylone, une vision de ce dernier, durant laquelle il avait vu: "une image dont la tête était d'or fin, l'estomac et les bras d'argent, le ventre et les cuisses de bronze, les jambes de fer et les pieds, partie de fer et partie de glaise."

Daniel prétendait que Babylone serait le royaume d'or à cause de ses énormes richesses; la Perse était le royaume d'argent, à cause de l'usage de ce métal librement. Quand Alexandre administrait la Grèce, les boucliers de bronze de ses soldats confondirent les ennemis, et la nation romaine fut aussi considérée comme peuple de fer, à cause de sa fermeté.

Les interprètes modernes des Ecritures prévoient les Allemands de fer et d'acier, l'or représente la richesse de l'Angleterre, l'argent veut dire l'accomplissement artistique de la France, et le bronze signifie la Russie et ses armées.

Un des chapitres des plus intéressants du livre de Daniel, est le septième, dans lequel on lit: "Et quatre bêtes fauves sortirent de la mer, différentes les unes des autres."

Certains savants modernes croient que le présent conflit verra sa fin sur mer. En effet, la guerre sous-marine n'est-elle pas significative. N'amènerait-elle pas la famine qui forcerait les belligérants à conclure la paix? L'avenir le dira. George H. Gudebrod, de Brooklyn, trouve que le prophète Ezékiel a prévu ce qui



Le prophète Daniel.

George H. Gudebrod, de Brooklyn, trouve que le prophète Ezékiel a prévu ce qui

arrive à la Russie dans les chapitres 38 et 39. Il comprend que les deux villes Mesheck et Tubal correspondent aux deux villes russes, Moscou et Tobulak. Il prétend aussi que le chapitre onze de Daniel, a trait à la Russie.

Jusqu'ici la prophétie semble s'être accomplie, il ne reste plus qu'à attendre les événements pour voir plus amplement sa véracité. Le temps seul le dira.

— o —

LES ATROCITES ALLEMANDES

Le sénateur italien San Martino, qui vient de traverser les régions du Nord, récemment évacuées par les Allemands, fait un récit émouvant de ce qu'il a vu :

Partout, l'ennemi a laissé derrière lui, non seulement des ruines; mais des pièges mortels, même pour les inoffensives populations civiles. Dans les casques abandonnés, les vieilles boîtes de sardines, les bouteilles, les lorgnettes, partout on trouve des engins explosifs qui font des victimes tous les jours.

La veille de mon arrivée à Lassigny, un pauvre homme est tombé, victime d'une bouteille ramassée. Deux jours auparavant, un habitant avait trouvé dans les tranchées abandonnées, un réveil-matin, il l'avait porté chez lui, quand le réveil donna l'heure indiquée, une explosion se produisit qui tua l'imprudent.

Dans les bois de Linendes, dans les chemins, on trouve des grenades disséminées, qui sont un continuel danger pour les civils, car les militaires, eux, n'y marchent qu'avec prudence, avertis qu'ils sont des traquenards, que le génie détruit peu à peu.

Dans toute la région. les puits ont été infectés avec des charognes, du fumier,

toutes sortes d'ordures. Là aussi, il faut que le génie travaille sans compter; il déploie une activité vraiment prodigieuse, dans la réparation des routes de toute la région de Noyon, vers Guisord et Chauny la région est ruinée pour des années. Dans les vergers, un million d'arbres fruitiers sont au ras du sol. On trouve, çà et là des massifs d'arbres non fruitiers qui n'ont pas été touchés. La préméditation est évidente. Dans le pays on raconte qu'une escouade spéciale, recrutée dans les bas-fonds de Berlin, était employée à cet ignoble travail. C'est là un témoignage de plus ajouté à tant d'autres.

— o —

EPROUVEZ VOS DIAMANTS

Le public est souvent trompé dans l'achat des diamants ou des pierres précieuses, ce qui a mené certains gouvernements à donner un moyen de les mettre à l'essai avant de les acheter.

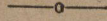
Quand un diamant est clair et sec, on peut tenter l'expérience suivante: Placez sur sa surface, une goutte d'eau, et prenez une aiguille ou une épingle et tentez de faire descendre l'eau, hors du diamant.

Si le diamant est réel, la goutte pourra être descendue, sans changer de forme. D'un autre côté, s'il n'est que de l'imitation, l'eau se répandra, dès que vous la toucherez, avec la pointe de votre aiguille.

On peut aussi faire une autre expérience, en ayant recours à un verre d'eau. Placez votre diamant dans ce dernier. Un véritable diamant apparaîtra dans l'eau, d'une clarté étonnante et ne pourra être confondu d'avec l'eau; s'il est falsifié, l'imitation semble indéfinie, et est très difficile à reconnaître.

— o —

LE CULTES DES MORTS



C'est le 1er Novembre la Toussaint.

Ce jour-là, toutes les nécropoles s'empliront d'une foule qui viendra pieusement joncher de fleurs les tombes de ceux qui ne sont plus. Il n'est pas ici, de monument funéraire, si humble soit-il, de bande de terre si étroite, qui ne reçoive son bouquet de violettes ou sa brassée de chrysanthèmes.

Car le culte des morts est un de ceux que nous avons conservés et nul de nous ne songerait à se soustraire au doux devoir d'aller, au moins, une fois l'an, s'approcher des chers disparus dont il évoque avec attendrissement le souvenir.

Les étrangers qui viennent à Montréal ne manquent jamais de visiter nos grandes nécropoles et tous remarquent avec quel soin, quelle coquetterie, quel amour, nos tombes sont entretenues même lorsque de nombreuses années se sont écoulées depuis le moment où, pour la dernière fois, on en souleva la pierre...

Il n'en va point partout ainsi, en effet, et si, dans certains pays, on honore les morts, exactement comme chez nous, c'est souvent de façon beaucoup moins persévérante.

En Espagne, par exemple, l'hommage aux morts est momentané, dépourvu de ce caractère de perpétuité que nous nous plaçons à lui conserver.

D'ailleurs les traditions varient de Pampelune à Séville, de Carthagène à Tolède.

Ici, l'on n'accompagne même pas les morts aux cimetières. Le luxe des enterre-

ments s'étale surtout en tentures; la magnificence du char et le nombre des chevaux qui le traînent traduisent les honneurs que l'on entend rendre au défunt.

Là, le service religieux n'a lieu que le lendemain de l'enterrement, le corps n'entrant jamais à l'église, comme à Bilbao. S'il est peu de pays où le culte des morts soit moins apparent qu'en Andalousie, c'est sous une jonchée de fleurs naturelles, vivaces et éclatantes qu'aux îles Baléares on transporte les morts sous la dalle.

La végétation luxuriante du pays permet cette manifestation peu coûteuse et facile à renouveler. Les couronnes de perles si peu usitées en Espagne, ne figurent au cimetière que le jour de la fête des morts, et sont retirées le lendemain.

C'est aussi la fleur naturelle, qui, à Naples, s'épanouit sur les tombeaux et y répand son parfum.

Le culte des morts présente à Vienne, en Autriche, des particularités plus spéciales.

Les fleurs, les couronnes, s'accompagnent sur chaque tombe de lanternes allumées, de veilleuses, auxquelles on joint des objets artificiels en cristaux de Bohême.

En Bulgarie, la décoration des mausolées se compose de fleurs coupées autour desquelles brûlent de longs cierges.

En Belgique et en Allemagne, principalement dans les régions de Munich et de Francfort, on décore volontiers les tombeaux avec des couronnes artificielles.

Dans les cimetières d'Ecosse, on distin-

gue aisément les tombes pauvres à ce qu'elles sont décorées avec des couronnes de perles d'origine française; encore l'importation n'en dépasse-t-elle pas, à Edimbourg et à Dundee, \$2,000 chaque année.

Une des plus étranges coutumes est celle des musulmans de Jaffa, en Palestine.

Ceux-ci pratiquent le langage des fleurs qui, là-bas, symbolisent les qualités du caractère ou du coeur. Aussi déposent-ils sur les tombeaux des fleurs déterminées qu'ils arrosent à certaines dates fixes avec du lait et des parfums.

De sorte qu'il vous suffit de passer devant un monument funéraire pour être renseigné sur les qualités, les défauts, les facultés et les goûts du pauvre mort qui gît à jamais sous la terre.

— o —

DES ANNONCES ETRANGES

Voici une série d'annonces plus ou moins étranges, recueillies dans différents journaux:

—Justement arrivé, un beau lot de lapins en vie. Les personnes qui les achèteront seront dépouillées de leur peau et nettoyées pendant qu'elles attendront.

—Une personne ayant essayé, une fois, un de nos cercueils, n'en emploiera jamais d'autre sorte.

—Un certain hôtel annonçait une chambre d'attente spéciale pour les dames de 35 pieds de largeur.

—Une autre annonce assurait le public que cet hôtel serait tenu par la veuve du défunt propriétaire, M. Jones, qui est décédé l'été dernier sous un nouveau et un plan amélioré.

—On demande: Une servante générale, petite maison, famille de deux, un agréable et obligeant.

—On demande: Informations concer-

nant les allées et venues de James Jones, qui est supposé être mort à Londres, l'an dernier.

—Une fille respectable, dont le passage sera payé au Canada; satisfaite d'avoir soin de deux enfants et d'un bon mari.

—On demande: Une femme pour laver, repasser et traire une ou deux vaches.

—On demande: Une garde-malade expérimentée pour prendre soin d'un enfant de 30 à 35 ans, de caractère aimable et ayant de bonnes références.

—Un jeune fille demande une position pour faire toutes sortes de broderies et de coutures, la musique exceptée.

—A vendre: Lait de première eau.

—Pendue: Une chèvre noire, la dernière fois vue, elle suivait une dame, avec une cloche autour du cou.

—Si le monsieur qui tient une boutique de cordonnier avec une tête rouge, veut bien retourner le parapluie d'une jeune dame avec un manche d'ivoire, il entendra parler de quelque chose qui sera à son avantage.

— o —

GRAVEUR SUR LE GRAIN

Un artisan de Jérusalem avait eu autrefois la patience et l'ingéniosité de graver sur la surface d'un grain de blé de gros-seur ordinaire une prière en langue hébraïque, comprenant 386 lettres.

Ce chef-d'oeuvre microscopique aurait été envoyé par l'auteur à Sir Monsef Montefiore, le fameux financier et philanthrope.

A sa mort, les héritiers le retrouvèrent dans une minuscule boîte d'argent que Sir Moses portait toujours, dit-on, dans son gousset.

— o —



LA PETITE PARISIENNE

Par PAUL DE GARROS

I

L'APPARTEMENT qu'habitaient M. Daniel Servant, sa fille Renée et l'institutrice de celle-ci — servis par un nombreux personnel — était situé avenue Henri-Martin, non loin de l'intersection de cette avenue avec la rue Cortambert.

C'était le classique appartement, luxueux et somptueux à souhait, aux vastes dégagements, aux pièces de belle allure, aux larges et hautes fenêtres, aux décorations prétentieuses, comme on en trouve tant maintenant dans les quartiers aristocratiques pour permettre aux riches de satisfaire leur vanité et leur goût du faste.

M. Daniel Servant, le grand industriel, était en effet de ceux qui peuvent s'offrir le luxe d'une installation princière.

Après avoir eu des débuts modestes, après avoir végété pendant un certain temps, il avait, un jour, pris soudain son essor, grâce à l'appoint bienfaisant des capacités et des capitaux d'un associé intelligent. Et depuis plusieurs années, il gagnait la forte somme à fabriquer des automobiles — là où tant d'autres se sont ruinés.

Dès que la fortune lui avait souri, M. Servant s'était empressé de quitter son modeste appartement de Levallois, contigu à son usine, pour s'installer à Paris, vivement poussé d'ailleurs par sa femme qui, après les années de gêne, était encore plus pressée que lui de jouir de toutes les satisfactions que donne l'argent.

Pauvre femme ! elle n'en jouit pas longtemps. Deux ans et demi après avoir créé à coups de billets de mille sa luxueuse installation de l'avenue Henri-Martin, elle fut emportée en six jours par une fluxion de poitrine contractée au sortir du théâtre.

Cette perte affecta vivement l'industriel. Heureusement, il lui restait sa petite Renée, sa fille unique, son trésor, son idole, qui avait alors treize ans.

Ce fut sur elle qu'il concentra toutes ses affections. Ce fut le souci de sa santé, de son bien-être et de son avenir qui le préoccupa par-dessus tout. Ce fut sur son instruction et sur son éducation qu'il reporta tous ses soins.

Et les années passèrent. Et Mlle Renée Servant étant devenue une jeune personne accomplie, aussi jolie qu'intelligente,

aussi bonne que séduisante, vit tourbillonner autour d'elles des nuées de prétendants. Pouvait-il en être autrement? Belle et riche, n'avait-elle pas tout ce qu'il faut pour plaire à d'innombrables épouseurs?

Mais Mlle Renée était fine et pondérée. Les recherches dont elle se vit l'objet ne lui firent pas perdre la tête, Elle comprit qu'on pouvait fort bien la courtiser pour son argent encore plus que pour elle-même, et elle ne se pressa pas de prendre une décision.

Cependant, la persévérance de M. Armand d'Aigreval finit par émouvoir son coeur.

C'était un homme du meilleur monde, authentiquement, vicomte, déjà plus très jeune, mais fort élégant de sa personne et d'allures extrêmement distinguées.

Renée se laissa prendre peu à peu à la musique de sa voix, à la délicatesse de ses procédés, à ses protestations d'amour tout à la fois discrètes et brûlantes, et elle déclara un beau jour à son père que, si M. d'Aigreval demandait sa main, elle était toute prête à la lui accorder.

M. Servant fut médiocrement enthousiasmé, car entre temps, il avait pris ses renseignements sur Armand d'Aigreval et il savait que c'était un paresseux fieffé, ne vivant depuis longtemps que d'expédients ou des derniers débris d'une fortune sottement gaspillée, et incapable de demander au travail ses moyens d'existence.

Mais il s'était promis de ne pas contrarier sa fille sur le choix de son époux. Après avoir formulé quelques réserves, qui d'ailleurs n'eurent aucun succès, il s'inclina donc devant la décision de Renée et attendit que M. d'Aigreval se prononçât ouvertement.

La demande officielle du jeune homme ne tarda pas à se produire, suggérée peut-être par Renée ou tout au moins par son

institutrice, Mlle Eugénie Lebel, laquelle avait joué dans toute cette intrigue un rôle fort actif. Et l'industriel, comme il en avait pris l'engagement, lui répondit au bout de trois jours — soi-disant pour consulter sa fille — qu'il serait heureux et flatté de l'avoir pour gendre.

Trois semaines plus tard, les deux jeunes gens furent solennellement fiancés. Renée manifesta une joie profonde et Mlle Eugénie Lebel exulta; car ce mariage, c'était son oeuvre.

Mlle Eugénie Lebel était une excellente femme, honnête, vertueuse, pleine de bons sentiments; mais, comme beaucoup de vieilles filles chargées de faire l'éducation de quelque jeune personne, qui s'aperçoivent à cinquante-cinq ans qu'elles ont gâché leur vie et font pour leur élève les rêves qu'elles n'ont su réaliser pour elles-mêmes, Mlle Eugénie Lebel était follement romanesque et, de plus, très entichée de noblesse.

Pénétrée de ce principe que les filles d'industriel ne peuvent mieux utiliser les millions gagnés par leur père qu'à redorer les blasons des vieilles familles déchues, elle avait vivement poussée Renée à accepter, à encourager les hommages du vicomte d'Aigreval.

Or, elle avait sur son élève une énorme influence. Ayant commencé son éducation alors que la fillette avait sept ans, elle avait pris sur elle un grand ascendant que la disparition de la mère n'avait fait qu'accroître.

En approchant de sa majorité, Mlle Servant aurait pu secouer cette tutelle. Mais n'ayant pas parmi les jeunes personnes de son âge d'amie très intime et ayant besoin comme toutes les jeunes filles d'une confidente, elle avait demandé à Mlle Eugénie de jouer encore ce rôle auprès d'elle.

Ainsi soit par soumission, soit par con-

fiance, la vieille institutrice tenait une place considérable dans la vie morale de Renée Servant.

Pour compléter le tableau des rapports de la maîtresse et de l'élève, il est bon d'ajouter que Mlle Lebel, tout en se montrant parfois sévère envers l'enfant, même envers la jeune fille, l'avait d'autre part effroyablement gâtée, lui avait donné de la puissance de son argent des idées excessives et fausses, et l'avait préparée, en un mot, à être une grande dame, incapable de faire oeuvre de ses doigts, et pas du tout à être une femme d'intérieur, pratique, apte à lutter contre les difficultés de la vie, si l'adversité survenait.

* * *

Trois semaines s'étaient écoulées depuis que M. le vicomte d'Aigreval était le fiancé officiel de Mlle Renée Servant... Et depuis trois semaines, le vicomte n'avait pas manqué un seul jour de se présenter à quatre heures à l'appartement de l'avenue Henri-Martin, chargé de fleurs et de cadeaux.

Il paraissait de plus en plus épris. Et probablement aussi, il se disait qu'aucun sacrifice n'était trop grand pour parachever la conquête du trésor, sur lequel il était sur le point de mettre la main.

On était au commencement de novembre.

Le ciel était, ce jour-là, si sombre, qu'il faisait presque nuit à trois heures et demie.

Renée qui lisait dans son boudoir, tandis que Mlle Lebel travaillait à côté d'elle à un ouvrage de broderie, avait dû allumer l'électricité pour poursuivre sa lecture.

— Je crois que vous feriez bien de vous rapprocher de ma lampe, mademoiselle,

dit-elle au bout d'un instant, en voyant que l'institutrice continuait à travailler sous l'indécise clarté qui venait de la fenêtre.

— Je vois très bien, ma chère enfant.

— C'est beau d'avoir des yeux de vingt ans!

— Moquez-vous de moi.

— Non, je vous admire. Mais tout de même, je ne veux pas que vous vous abîmiez la vue. Puisque vous ne voulez pas bouger, j'allume le plafonnier et je tire les rideaux.

Des flots de lumière jaillirent, inondant la pièce.

Renée, qui s'était levée pour tourner l'interrupteur et tirer les rideaux, resta un moment debout en face de la glace, s'admirant. Ce petit mouvement de vanité, si naturel à toutes les filles d'Eve et si fréquent chez la plupart, était tout à fait légitime: Renée était délicieusement jolie. Ses beaux cheveux bruns, légèrement ondulés, faisaient valoir la fraîcheur de son visage et la blancheur de sa nuque. Ses grands yeux bleus — d'un bleu foncé, velouté, avaient un regard profond et doux. Son nez fin, aux ailes rosées était imperceptiblement retroussé. Et bien qu'elle fût de taille moyenne, ses attaches étaient si fines, ses hanches si discrètement arrondies, sa poitrine si délicatement développée, le tout en un mot si élégamment proportionné, qu'il était impossible de rêver un ensemble plus gracieux.

La vieille demoiselle, qui l'observait du coin de l'oeil, murmura soudain.

— Encore un péché de coquetterie, Renée!

— Que voulez-vous!... ce n'est pas le premier et ce ne sera sans doute pas le dernier.

— Voilà! Vous en prenez facilement votre parti.

— Dame! Qu'y faire?

— Il est vrai que vous traversez une période où la modestie des jeunes filles est mise à une épreuve: la période où elles sont courtisées, encensées, adulées... au point d'en perdre la tête.

— Espérons que je n'irai pas jusque-là. Il me semble, d'ailleurs, qu'Armand ne m'adule pas tellement.

— Vous trouvez! ? Que vous faudrait-il donc, mon Dieu? Pourtant, toutes les fois que j'assiste à vos entrevues, je constate...

— C'est un fiancé comme tous les fiancés, je pense, interrompit la jeune fille.

— Et je suppose, acheva l'institutrice, que ce doit être bien autre chose quand je n'y suis pas.

Renée sourit sans répondre, puis, regardant la pendule qui marquait quatre heures dix, elle reprit:

— En tous cas, vous ne pourrez pas reprocher aujourd'hui à Armand d'être trop empressé. Le voilà déjà en retard de dix minutes sur son heure habituelle.

— Dix minutes! c'est grave!

— Non, ce n'est pas grave. Mais cela indique cependant une ardeur moins vive...

— Si le retard était d'une heure ou deux, je comprendrais votre réflexion. Et encore on pourrait envisager la possibilité d'un accident, d'une panne d'auto, d'un empêchement imprévu. Mais pour dix minutes!...

— Vous avez raison, mademoiselle. Je suis trop exigeante. Je vais tâcher de prendre patience en continuant ma lecture.

Renée reprit sa place auprès de la table et se plongea de nouveau dans son livre.

Mais son esprit était ailleurs, et son impatience, malgré les efforts qu'elle faisait pour la calmer, croissait de minute en minute. Quoiqu'elle feignit d'être absorbée par sa lecture, elle jetait sans cesse à la

dérobée de rapides coups d'oeil sur la pendule. Quand la demie sonna, elle ne put s'empêcher de murmurer d'un ton amer:

— Une demi-heure de retard.

Au même instant, le claquement d'une porte refermée avec violence fit tressauter les deux femmes.

— Il me semble que c'est la porte du vestibule, observa Mlle Eugénie Lebel.

— Certainement. Mais je n'ai pas entendu sonner. Ce n'est donc pas Armand. Serait-ce papa qui rentrerait déjà?

— Oh! à cette heure-ci, ce serait bien extraordinaire.

— C'est lui pourtant repartit Renée. Je reconnais sa façon de jeter sa canne dans le porte-parapluie. Qu'est-ce qui a pu se produire pour qu'il rentre à cette heure? Pourvu que ce ne soit rien de grave! Papa est si sombre, si nerveux, si préoccupé depuis quelque temps.

— Je l'ai remarqué comme vous, ma chère enfant, fit l'institutrice, mais je ne vois pas qu'il y ait lieu de vous en alarmer. Les hommes qui, comme votre père, ont à assurer la marche de grosses affaires, se trouvent quelquefois aux prises avec des difficultés qu'ils jugent d'abord insurmontables, et cela les tracasse.

— Ce n'est pas ce que je crains pour papa, mademoiselle, car je pense que ses affaires sont toujours extrêmement prospères. Ce serait plutôt sa santé qui m'inquiéterait.

— Sa santé! Un homme dans la force de l'âge et bâti pour vivre cent ans!

— Les apparences sont quelquefois trompeuses.

— Sans doute. Mais dans le cas présent...

— Je vais toujours embrasser papa, je serai peut-être fixée sur les motifs de son retour, interrompit la jeune fille en se levant pour aller ouvrir la porte.

Mais le vestibule était déjà vide. Et rien n'aurait révélé le passage de M. Servant, si, à ce moment précis, le déclic d'une serrure n'eût retenti, indiquant qu'une porte venait de se refermer. Cette porte, à en juger par la direction du bruit, était celle du cabinet de travail de l'industriel, situé au bout du couloir, de l'autre côté du salon.

Renée suivant son idée sortit du boudoir, traversa le vestibule et vint heurter la porte du cabinet. En même temps, sans attendre la réponse, elle ouvrit.

M. Servant, qui était déjà assis devant son bureau, avait les coudes appuyés sur la table et la tête dans ses mains. Son attitude trahissait un accablement profond.

Au bruit de la porte et des pas, il se retourna vivement et en reconnaissant sa fille, il eut un tressaillement douloureux.

— Comment se fait-il, papa, que tu sois rentré si tôt? demanda la jeune fille. Tu n'es pas malade?

L'industriel qui, grâce à un violent effort, s'était rapidement ressaisi, balbutia :

— Non, ma chérie, je ne suis pas malade du tout. Mais ma présence à l'usine n'était plus utile ce soir, je suis rentré pour m'occuper un peu de mes affaires personnelles.

— Alors, je te dérange?

— Aucunement. J'ai tout le temps. Mais toi, comment se fait-il que tu ne sois pas occupée en ce moment? Ton fiancé n'est-il pas encore venu?

— Jusqu'à présent, M. Armand d'Agreval est resté invisible.

M. Servant eut un frisson et ne put s'empêcher de mâchonner presque à demi-voix :

— Oh! serait-il déjà au courant?...

— Qu'est-ce que tu dis?

— Rien, ma chérie.

Renée eut un geste d'impatience mutine.

— Si, déclara-t-elle. tu as dit quelque chose, quelque chose qui t'a échappé et que tu voudrais bien reprendre. Tu le peux, puisque je n'ai pas compris. Mais cela va me laisser une arrière-pensée. Aussi bien, ton attitude depuis quelques jours m'inquiète vivement. Je te vois sombre, préoccupé... tu as certainement quelque tracass. Ce n'est pas ta santé?...

— Oh! je me porte comme toujours à merveille.

En disant cela, l'industriel se renversa sur le dossier de son fauteuil, redressant son buste solide, comme pour bien montrer que les années pesaient fort légèrement sur ses robustes épaules.

— Non, poursuivit-il, jusqu'à présent, je n'ai pas encore senti la fâcheuse influence de l'âge, je suis très en forme, comme disent nos sportsmen.

Le fait est que les apparences vérifiaient entièrement cette assurance. Daniel Servant, en dépit de ses cinquante-cinq ans bien sonnés, était toujours clair et vif, ses traits fins n'étaient nullement empâtés, sa moustache et ses cheveux étaient à peine semés de fils blancs, et l'ensemble de sa physionomie était extraordinairement jeune.

Après avoir contemplé son père, puis réfléchi quelques secondes, Renée reprit :

— Si tu es bien portant, c'est l'essentiel. Mais alors, qu'est-ce qui te rend depuis quelque temps taciturne, grognon, nerveux?... Tu vas me trouver bien hardie et bien indiscrète de te poser de telles questions. Mais tu comprends, ça me tracasse de te voir ainsi. Je me monte la tête, je fais toutes sortes d'hypothèses, plus baroques les unes que les autres, je m'énerve...

— Pauvre chérie!... je suis désolé... Oui, c'est de ma faute, je ne devrais pas laisser voir mes contrariétés.

— Donc, tu en as?

— Tout le monde en a., mon enfant. La vie n'est faite que de perpétuels tracas, d'incessantes difficultés.

— Cependant, jusqu'à présent, je t'avais toujours vu gai, souriant, heureux.

— Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.

— Ce qui signifie que, jusqu'à présent, tu n'avais pas eu de soucis tandis que maintenant tu en as.

L'industriel hocha la tête, sans répondre.

— Pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qui te tracasse? insista la jeune fille. Me juges-tu indigne de ta confiance ou incapable de te comprendre? Pourtant, je ne suis plus une enfant, je suis majeure, je vais me marier, je vais avoir la responsabilité d'une maison à faire marcher, je dois connaître les réalités de la vie, je dois savoir me prémunir contre les surprises désagréables, savoir me défendre contre les difficultés qu'il est — tu viens de le dire — impossible d'éviter.

M. Daniel Servant poussa un gros soupir et, s'accoudant de nouveau sur son bureau, prit sa tête entre ses mains.

— Tout ce que tu dis là est fort juste, balbutia-t-il enfin, tu raisones parfaitement, tu as le droit de savoir, tu es apte à juger, et moi, j'ai le devoir de ne te rien laisser ignorer de ce qui me torture, mais.. je n'ai pas le courage de parler.

— Oh! serait-ce donc si grave?...

— Oui, c'est très grave.

Et prenant son courage à deux mains pour décharger son coeur d'un seul coup, d'un seul mot, l'industriel lança :

— Je suis ruiné!

— Ruiné! répéta Renée d'une voix blanche. Je ne comprends pas bien. Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'au lieu d'occuper un luxueux appartement et d'être servis par

cinq domestiques, nous serons désormais réduits à un logis de trois pièces avec une femme de ménage pour tout service.

— Ah!

— Cela signifie qu'au lieu d'avoir de l'argent à satiété pour voyager, aller au théâtre, donner des réceptions, satisfaire en un mot toutes nos fantaisies, nous serons condamnés désormais à nous priver de tout superflu, pour être sûr de ne pas manquer du nécessaire. Et encore, pour que ce nécessaire soit assuré, nous faudrait-il trouver un gagne-pain.

— Mais, pardon, je dis: nous... c'est une erreur. Toi, tu vas... probablement te marier et il est possible que ton mari soit capable de te donner la vie large à laquelle tu es habituée.

— Mon mari!... capable!... Mais tu sais bien, mon cher papa, que le vicomte d'Aigreval n'a jamais pu ni su faire quoique ce soit d'utile, de pratique, qu'il a jusqu'à présent vécu en désœuvré, en mangeant sa fortune, et qu'il n'a songé à m'épouser que parce qu'étant incapable de gagner sa vie, il a jugé plus simple de mettre la main sur une dot... Mais, d'ailleurs, je ne me fais aucune illusion: du moment que nous sommes ruinés, M. d'Aigreval n'a plus aucune raison de m'épouser. Car je ne suppose pas que ma dot ait échappé à la catastrophe. Et, au surplus, si elle y avait échappé, je me ferais un devoir de te la laisser pour qu'un large bien-être fût assuré à ta vieillesse.

— Merci, mon enfant... Hélas! Non, ta dot n'a pas échappé à la catastrophe; je travaillais à l'augmenter, c'est peut-être ce qui m'a perdu!...

— Ah! c'est bizarre!... Au fait, tu dis que nous sommes ruinés, mais tu ne t'es pas encore expliqué sur la nature du cataclysme qui nous frappe, et j'avoue que je ne comprends pas très bien comment un

industriel, qui tire de son industrie des profits considérables, peut tout d'un coup du jour au lendemain, tomber d'une grande prospérité à une misère complète.

— L'explication est bien simple, ma chère enfant, et tient en deux mots: c'est que le train que nous menons n'est pas du tout alimenté par les bénéfices de la fabrique d'automobiles.

— Oh! est-ce possible!

— Tout ce qu'il y a de plus possible. Ecoute-moi. J'ai débuté avec des moyens très restreints, j'ai végété longtemps et j'ai même dévoré, pendant cette période ingrate, le tout petit capital que je possédais. Mon associé, en m'apportant le concours de son expérience et de nouveaux capitaux... au moment où j'allais sombrer, m'a sauvé. Depuis, la fabrique d'automobiles marche à souhait et donne quelques petits bénéfices.

Mais le plus clair de mon gain consiste dans les appointements de codirecteur qui me sont alloués, et ce n'est pas avec cela, je le répète, que je peux faire face aux dépenses énormes de notre train de maison. C'est la spéculation qui me procure la plus grosse part de nos revenus.

— Est-ce possible Est-ce possible? répéta la jeune fille stupéfaite.

— Mois, oui, c'est possible. Et mets-toi bien dans la tête que c'est ainsi le plus souvent que les choses se passent. La plupart du temps, les industriels s'enrichissent moins du produit de leur industrie que des spéculations auxquelles leur industrie leur permet de se livrer. J'ai fait comme les autres, ni plus ni moins. Et pendant des années, j'ai réussi. Depuis quelques mois seulement, je connais les revers.

— Et ton associé?

— J'ai opéré pour mon compte personnel. Mon associé n'était jusqu'à présent au courant de rien. Aujourd'hui seulement,

je lui ai révélé la vérité, en lui annonçant ma décision de rompre notre association. Il a accepté. Il restera désormais seul propriétaire de la fabrique d'automobiles et, pour m'indemniser, me remettra une certaine somme.

— Qui te permettra de voir l'avenir sans crainte?

— Non, qui me permettra de payer mes dettes, de liquider une situation embarrassée et embrouillée.

— Pauvre cher papa! Mais, comme tu dis, c'est la ruine complète.

— Complète.

— Il nous reste notre mobilier, mes bijoux.

— Ce que leur vente produira nous donnera bien juste de quoi liquider l'appartement, la domesticité...

Renée tomba sur un fauteuil, le visage caché dans ses mains.

— C'est le désastre absolu, sans remède, bégaya-t-elle; nous tombons au fond d'un gouffre.

— Oui, nous sommes perdus, répondit M. Servant; moi tout au moins. Je suis trop vieux pour remonter sur mon cheval. La vie est finie pour moi. Toi, tu as l'avenir...

— Ce n'est toujours pas en épousant M. Armand d'Aigreval que je pourrai me refaire une position brillante. D'abord, il est infiniment probable que je ne reverrai plus mon noble fiancé, sauf une fois peut-être quand il viendra me rendre ma parole et reprendre la sienne. J'ai même l'idée que, s'il n'est pas venu ce soir, c'est qu'il connaît déjà ma déconfiture.

— Peut-être. Cependant comment aurait-il pu l'apprendre?

— Oh! par les bavardages du cercle, tout se sait et très vite.

— Mais l'ailleurs, continua la jeune fille, si, poussé par un scrupule de délicatesse

ou par un sentiment d'abnégation, il persistait à vouloir m'épouser, c'est moi qui refuserais. Le pauvre homme étant, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, incapable de gagner sa vie, j'aurais vraiment trop de mal à travailler pour deux.

— Travailler! Tu voudrais travailler, ma pauvre petite.

“Le genre de vie que tu as mené jusqu'à présent ne t'a guère préparée à cette dure obligation.

— On se fait à tout, papa, et le travail n'est pas déshonorant. Et puis, voyons, si nous sommes privés de toutes ressources, il faut bien prendre un parti héroïque: il n'y a que le travail pour nous tirer de la misère.

— Tu es admirable de résignation, de courage, de décision, ma chère enfant! Je n'ai ni ta sagesse ni ton énergie. Depuis que je vois la catastrophe imminente, je suis balloté entre des impressions contradictoires, je suis incapable de prendre une résolution, incapable même d'envisager la situation avec sang-froid.

— Eh bien, tu vois, lança fièrement Renée, moi, ça ne m'émeut pas énormément!

— A voir avec quel calme tu accueilles la perspective d'être pauvre et l'obligation de travailler, on dirait que tu as connu jadis l'adversité.

— Ce n'est pas le cas, pourtant, et tu sais, aussi bien que moi, puisque c'est ton oeuvre, que la vie a été pour moi aussi douce que possible.

— Et moi qui l'ai connue, l'adversité, je suis désemparé à l'idée d'être de nouveau aux prises avec les difficultés.

— Pendant le temps de ta prospérité, tu avais bien oublié, complètement oublié les déboires de tes jeunes années.

— Oui, c'est vrai.

— Il en sera de même cette fois. Tu ou-

bieras, tu reprendras courage et, qui sait? tu referas peut-être fortune.

— Tu veux me bercer d'illusions pour endormir ma peine. Merci, mon enfant! Ton attitude est pour moi la plus douce consolation. Mais, je t'avoue qu'elle augmente encore ma confusion. Pour t'avoir fait tomber de l'opulence dans la médiocrité, dans la gêne, pour t'avoir fait manquer le mariage que tu escomptais, tu devrais me maudire. Et tu n'as pas un mot de reproche.

— A quoi bon des reproches? Tu as certainement agi pour le mieux. Si tu t'es trompé, si tu as été trop ambitieux, si tu as été victime d'un concours de circonstances malheureuses, puis-je t'en vouloir?

— Chère petite!

La voix de M. Servant révélait un attendrissement profond. La jeune fille était debout, tout près de son fauteuil. Il l'attira à lui et mit un long baiser sur son front.

— Allons, conclut Renée, maintenant que l'aveu est fait, je suis sûre que tu éprouves un grand soulagement.

— C'est vrai.

— Eh bien, il ne reste plus désormais qu'à liquider du mieux possible ce passé douloureux; après quoi, nous recommencerons la vie.

— Tu as raison, c'est le parti le plus sage, approuva l'industriel en poussant un gros soupir, il s'agit seulement de pouvoir...

— Mais, oui, tu pourras... nous pourrons... tu verras. Ah! faut maintenant que je mette Mlle Eugénie au courant de notre nouvelle situation. Comment va-t-elle prendre ça?

Ce disant, elle sortit du cabinet de travail de son père et se dirigea vers le boudoir, où elle avait laissé son institutrice.

Mlle Eugénie Lebel était certes, une ex-

cellente femme, très capable de dévouement, mais elle était arrivée à l'âge où on s'inquiète de l'avenir, où l'on songe à prendre des mesures pour assurer la sécurité de ses vieux jours. Or, depuis quinze ans qu'elle vivait entre M. Servant et sa fille, elle s'était bercée de l'espoir que sa vieillesse trouverait un abri, soit dans la maison de l'industriel, soit dans celle de son élève.

En apprenant brusquement que M. Servant était ruiné, que sa fille, privée de fortune n'épouserait certainement pas M. d'Aigreval ni probablement qu'elle était exposé de ce fait à se trouver bientôt sur le pavé, éprouva un sentiment de véritable affolement. Bien qu'elle eût une sincère affection pour son élève et que sa déchéance l'affectât sérieusement, ce fut surtout à elle-même qu'elle pensa d'abord.

Cette première impression, instinctive, disparut vite, d'ailleurs. Elle en eut honte. Et ce fut dans les termes les plus chaleureux, les plus affectueux, qu'elle s'apitoya sur le sort de sa chère petite "qu'elle n'avait pas élevée, préparée pour une aussi triste destinée".

Mais Renée, comme elle l'avait fait avec son père, prit tout de suite une attitude décidée, stoïque, courageuse, qui arrêta les lamentations de la vieille demoiselle et atténuait les inquiétudes qui avaient envahi celle-ci pour son propre compte.

"Je ne veux pas être moins courageuse que cette enfant, pensa-t-elle, ce serait ridicule."

Et jusqu'au dîner leur conversation roula sur les dispositions qu'elles allaient prendre pour "recommencer la vie", selon l'expression de la jeune fille.

Cependant, au moment où le domestique vint les prévenir que le dîner était servi, Renée fit observer, non sans une pointe d'amertume que M. le vicomte d'Ai-

greval n'avait pas paru et ne s'était même pas fait excuser; et les deux femmes constatèrent que cette manière d'agir était tout de même un peu trop cynique.

II

LES jours qui suivirent furent des jours sombres. Renée qui, à la première nouvelle de la catastrophe, avait montré, dans un bel élan d'énergie et de sacrifice, que l'adversité ne pouvait pas l'abattre, connut des heures de complète démoralisation.

Son père n'était jamais à la maison et ne reparaisait que pour le repas du soir.

Il était absorbé, disait-il, par la liquidation de sa situation, laquelle devait être fort embrouillée, à en juger par le temps et les soins que cette liquidation nécessitait.

M. Servant, se sentant déconsidéré par sa déconfiture financière, avait, on le sait, donné sa démission de co-directeur de la fabrique d'automobiles et son associé, pas fâché de voir se rompre à l'amiable une association qui lui pesait, s'était engagé à lui verser à titre d'indemnité une certaine somme représentant l'abandon de ses droits.

Cette somme, seule rentrée nette et liquide sur laquelle l'infortuné décavé fut en droit de compter, aurait pu être pour lui la planche de salut. Mais le gouffre creusé par ses folles spéculations était trop profond: le tout y fut englouti.

Du reste, il ne s'agissait pas seulement de solder le déficit d'opérations malheureuses, il s'agissait aussi de liquider un train de maison terriblement onéreux. Tout y passa donc: indemnité de l'associé, vente de quelques titres, vente du mobilier, tout.

Pendant que l'ex-industriel s'occupait de tous ces détails, Mlle Eugénie Lebel

courait de son côté, soi-disant afin de trouver pour son élève une occupation lucrative, en réalité afin de chercher pour elle-même une place de tout repos, susceptible d'abriter sa vieillesse.

Et Renée restait, demeurait seule au logis, ne voulant pas sortir de peur de rencontrer quelque bonne amie des temps heureux, dont l'attitude ou les questions l'eussent humiliée.

Cette réclusion, cette solitude complète ne contribuaient pas à remonter le moral de la jeune fille.

Cela lui donna, d'ailleurs, l'occasion de recevoir, un jour, certaine visite qui, si elle n'augmenta pas sa démoralisation, lui laissa une impression extrêmement pénible. Ce fut celle du vicomte d'Aigreval.

Le fiancé de Mlle Servant n'avait pas reparu depuis le jour où la déconfiture du fabricant d'automobiles, connue immédiatement dans tout son entourage, lui avait inspiré la décision de rompre un projet de mariage qui n'avait plus à ses yeux aucune raison d'être, puisque la dot de Renée, élément essentiel de cette union, s'était volatilisée.

Mais, après avoir pris cette résolution, le vicomte n'avait plus osé la notifier et s'était tenu coi, sans même donner signe de vie. Procédé étrange, qui indiquait, après tout, que M. d'Aigreval avait encore des scrupules.

Cependant, cette situation anormale ne pouvait pas se prolonger indéfiniment. Le jeune homme se décida à la faire cesser. Prenant son courage à deux mains, il se rendit, un après-midi, avenue Henri-Martin. Et dès qu'il fut en présence de la jeune fille, il lui dit avec une émotion qui paraissait sincère :

— Mademoiselle, j'ai connu, dès le premier jour la catastrophe douloureuse et certainement imméritée qui frappe votre

père. J'aurais dû vous apporter tout de suite mes consolations et mes encouragements. J'ai été tellement démonté, troublé, bouleversé, que la présence d'esprit m'a manqué.

— "J'aurais pu, le lendemain, vous écrire, me direz-vous. C'est vrai; mais j'ai trouvé que c'était un peu sec et que je vous devais un témoignage plus vibrant de mon affectueux intérêt. Deux ou trois jours ont passé ainsi, pendant lesquels mon désarroi fut tel que je fus incapable de prendre une décision.

— Et maintenant, votre indécision a cessé? interrompit sèchement Renée.

— C'est-à-dire que... Mais, laissez-moi achever mon récit. Le troisième jour, j'allais venir, quand la mort soudaine d'un de mes oncles m'appela en province où je suis resté depuis ce temps-là.

— Vous héritez de cet oncle?

— Pas du tout. Pourquoi?

— Parce que si vous aviez hérité, cela vous aurait dispensé de chercher une femme riche pour vous refaire.

Le vicomte ne put dissimuler un geste d'embarras.

— Je crois, mademoiselle, que vous me jugez un peu sévèrement en supposant que je ne recherche dans le mariage qu'un moyen de me "refaire". C'est le désir, uniquement le désir de me constituer une famille qui m'a poussé à me marier. Ma bonne étoile m'ayant mis sur votre chemin au moment où j'étais décidé en principe à me créer un foyer, votre charme a fait le reste. Les préjugés que j'avais jadis contre le mariage et dont il demeurait quelque trace dans mon esprit ont été définitivement dissipés, chassés par l'infinie séduction qui émane de toute votre personne.

— "On ne peut donc pas dire, non, je le répète, on ne peut pas dire que je cherche

dans le mariage une affaire. Seulement, il faut bien vivre. Or, vous le savez, je ne possède presque plus rien et je ne suis pas capable de gagner ma vie. D'ailleurs, à mon âge, il est difficile de trouver une situation.

— Par conséquent, c'est pour moi une obligation d'épouser une femme qui ait de quoi vivre. Je dirai même que c'est pour moi un devoir de poser à priori cette condition et que, si je m'unissais à une femme sans fortune, je commettrais une folie et une vilénie, car je condamnerais cette femme et moi-même à la misère.

— Conclusion: Mlle Renée Servant, ayant perdu son argent, a perdu tous ses charmes.

— Oh! non, rectifia vivement le vicomte, ses charmes n'ont pas disparu, tout au contraire.

Il avait un air piteux qui indiquait un vif regret.

La jeune fille acheva:

— En tous cas, Mlle Renée Servant n'est plus la femme qu'il vous faut.

Il baissa la tête sans rien dire, embarrassé, honteux.

— Je le savais depuis le jour où la ruine de mon père a été connue, poursuivit la jeune fille. Je ne vous en veux pas. C'est humain, c'est naturel; et les raisons que vous venez de me donner ne sont pas, d'ailleurs, dépourvues de valeur. Je vais plus loin. Si, esclave des engagements pris, ou obéissant à un scrupule de délicatesse, vous aviez persisté à vouloir m'épouser, c'est moi qui aurais refusé.

— Pourquoi? fit-il naïvement.

— Parce que vous auriez pu le regretter un jour et me le reprocher, parce que je n'aurais pas voulu non plus être épousée par pitié.

— Oh! mademoiselle, une femme jolie comme vous l'êtes, n'est jamais épousée

par pitié. Si j'étais capable de vous assurer le bien-être auquel vous êtes habituée, auquel vous avez droit, je n'hésiterais pas. Mais il ne manque pas de braves gens qui, eux, sont capables de gagner assez d'argent pour que vous ne manquiez de rien, et qui seront heureux de vous donner leur nom.

— Merci de ce consolant pronostic! fit Renée d'un ton ironique. Vous tenez à me laisser la certitude que je ne resterai pas vieille fille. C'est gentil de votre part. Mais il est douteux que ces espoirs se réalisent, car j'aime mieux me suffire à moi-même, seule, par mon travail, que de vivre inutile et désœuvrée aux crochets de mon mari.

— Une femme qui veut s'occuper de sa maison n'est jamais inutile et désœuvrée, et il n'est pas déshonorant pour elle de laisser le mari gagner la vie du ménage.

— Je sais bien que c'est la théorie généralement admise, mais je n'approuve pas cette manière de voir.

— Les circonstances peuvent modifier votre opinion à ce sujet.

— Peut-être, fit la jeune fille d'un air grave et songeur. Cependant, j'en doute... Enfin, il ne faut jurer de rien, comme dit le proverbe.

— Voilà une conclusion qui me paraît sage, déclara Armand d'Aigreval, elle a au moins l'avantage de ne pas engager l'avenir.

En même temps, il se leva pour prendre congé.

— Permettez-moi d'espérer, mademoiselle, reprit-il, que nous séparons en bons termes. Lorsque vous aurez réfléchi et que le temps aura atténué la vivacité de vos impressions actuelles, je suis convaincu que, non seulement vous ne m'en voudrez pas d'avoir repris ma parole et de vous avoir rendu la vôtre, mais encore que vous

approuverez pleinement ma décision. Mon geste est peut-être brutal, cynique, mais il est inspiré par la raison et par l'honnêteté. Sans argent, nous aurions certainement fait mauvais ménage.

— Mais, monsieur, je suis tout à fait de votre avis, proclama Renée. Il vaut beaucoup mieux rompre maintenant que quelques mois après notre mariage. Votre attitude semble cynique; en réalité, elle est parfaitement loyale.

Il s'inclina, modeste et satisfait. Jamais, il n'aurait espéré que cette entrevue, qui lui inspirait par avance une grosse appréhension, pourrait tourner aussi bien.

— Il me reste, continua la jeune fille à vous rendre cette bague que vous m'aviez donnée le jour de nos fiançailles et que, d'ailleurs, — constatez-le — je ne porte plus... depuis le jour de la catastrophe.

Tout ne parlant, elle avait tiré d'un tiroir de son bureau une petite cassette, l'avait ouverte et y avait pris un écrin.

L'écrin entre-bâillé laissa voir un énorme diamant.

— Voici, ajouta-t-elle, en tendant l'objet à son ex-fiancé.

“J'ai porté ce bijou trois semaines et j'avoue que je le considérais déjà comme faisant partie de ma parure pour toujours. Etrange destinée des choses! Qui pouvait se douter, à ce moment-là, qu'un cataclysme invraisemblable — pour nous — allait réduire à néant nos projets d'avenir.

Le vicomte un peu penaud, sentant tout le ridicule de la posture dans laquelle il se trouvait, se décida, après une courte hésitation, à prendre d'un air embarrassé l'écrin qu'il glissa dans sa poche.

— Je ne peux pas refuser cette bague, balbutia-t-il, et il m'est extrêmement pénible de la reprendre... Ah! faut-il donc que la vie soit une éternelle question d'argent.

— Bah! Ce sont nos exigences qui donnent au problème l'acuité qu'il a de nos jours, fit la jeune fille. Pour vivre, il ne faut pas tant d'argent que ça. Si nous savions être pauvres, nous serions beaucoup plus heureux.

— C'est vrai, mademoiselle, vous avez parfaitement raison, dit Armand d'Aigrevail, mais, pour s'élever au-dessus des contingences, il faut une force d'âme... que personne ne possède. C'est pourquoi, longtemps encore, tout être humain s'acharnera à la poursuite de cet or qui doit lui donner le bonheur et qui lui apporte sur-tout des tribulations.

Il avait pris la main de Renée. Il la retint un instant dans les siennes et lentement, longuement, il baisa le bout de ses ongles roses; puis tournant brusquement les talons, il sortit du boudoir, plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître.

* * *

Une demi-heure après, Renée était encore sous l'émotion de cette entrevue étrange et pénible, quand Mlle Eugénie Lebel rentra. Elle était rayonnante, la vieille institutrice!

— Ma chère enfant, déclara-t-elle sans prendre le temps d'enlever son chapeau et son manteau, je crois que j'ai trouvé une place. Je ne serai pas sur le pavé et je ne serai à la charge de personne. Vous comprenez, c'était un cauchemar pour moi, la menace de l'avenir!

“Certes, vous m'avez dit que je pourrais rester avec vous tant que je n'aurais pas trouvé à me caser quelque part, et votre père me le répétait encore ce matin.

“Votre offre a toujours été si gracieusement faite que je l'aurais certainement acceptée avec plaisir, mais tout de même avec une arrière-pensée, avec la crainte de

vous gêner à tous les points de vue.

“Il est vrai qu’avec mes toutes petites économies, j’aurais pu payer une partie de la dépense, si toutefois vous y aviez consenti, ce qui n’est pas sûr. Cependant, même avec cet arrangement, j’aurais eu des scrupules. Il vaut mieux que j’entre au service d’une autre famille...”

“Ah! ce n’est pas gai à mon âge, et j’aurai bien du mal à m’habituer à de nouveaux visages, moi qui avait rêvé de finir mes jours parmi vous, m’étant habituée à considérer votre famille comme la mienne. Enfin, ce sont des regrets superflus, il faut bien s’incliner devant l’inévitable. Mais vous ne dites rien, Renée, qu’avez-vous donc?”

— J’ai... j’ai d’abord un peu mal à la tête. Puis, ce que vous me racontez, mademoiselle, quoique très intéressant, ne correspond pas à mes préoccupations actuelles; c’est pourquoi je suis distraite et ahurie. M. d’Aigreval sort d’ici...

— Oh! que ne m’avez-vous pas dit cela tout de suite! s’exclama la vieillesse demoiselle.

— Je n’en ai pas eu le temps.

— Eh bien, que s’est-il passé?

Renée raconta l’entretien qu’elle venait d’avoir avec son ex-fiancé et conclut:

— Non, je n’a rien à lui reprocher, il a été correct et ému. Et puis, il a raison de ne plus vouloir m’épouser: sans argent, nous aurions fait mauvais ménage.

“Je dis cela à cause de lui, bien entendu, car, pour moi, je m’accommode de tout. Accoutumée à ne rien faire, je me plierai parfaitement à l’obligation du travail. Habituee à vivre dans le luxe, à ne me priver de rien, je m’arrangerai très bien d’une existence modeste, faite de privations et d’économies. Mais naturellement, pour qu’une telle existence soit acceptable à deux, il faut une union par-

faite, une entente absolue, les mêmes vues, la même résignation et une mutuelle affection.

“Je crois que tous ces éléments de bonheur eussent manqué à notre ménage, si M. d’Aigreval était devenu mon mari dans les conditions où je me trouve maintenant.

— Par conséquent, ma chère enfant, vous ne devez pas regretter le dénouement qui est intervenu et je ne comprends pas pourquoi cette entrevue vous a laissée si rêveuse et si troublée.

La jeune fille baissa la tête et balbutia:

— Je crois que mon émotion est... assez naturelle... et que je n’ai pas besoin de l’expliquer.

L’institutrice se jeta avec élan au cou de son élève, qu’elle embrassa longuement.

— Pardonnez-moi, ma chère petite, murmura-t-elle. Vraiment, je ne suis qu’une sottise. Décidément, on a bien raison de le dire que les vieilles filles sont incapables de saisir les nuances de sentiments. Je viens d’en faire l’expérience... Pardon! Pardon! Et si vous le voulez, n’évoquons plus ce souvenir, qui met des larmes au bord de vos paupières.

— Oui, parlons d’autre chose! fit Renée en reprenant, par un suprême effort de volonté, son attitude énergique et décidée. Voyons, vous m’entreteniez de votre espoir d’entrer bientôt comme dame de compagnie chez... chez... au fait, vous ne m’avez pas dit chez qui.

La vieille demoiselle allait répondre quand la porte s’ouvrit. C’était M. Servant. Il paraissait satisfait. Après avoir embrassé sa fille, qui s’était levée pour courir au-devant de lui, il dit:

— J’ai conclu aujourd’hui un marché qui m’a délivré d’un grand souci.

— Quoi donc, papa?

— J’ai sous-loué mon appartement. J’a-

vais encore deux ans et demi de bail, à douze mille francs par an. C'était trente mille qu'il me fallait verser entre les mains du propriétaire avant de pouvoir enlever le mobilier. Grâce à cet Américain qui est venu visiter hier...

— Ah! c'est lui?

— Oui. Donc, grâce à cet Américain qui prend notre succession et à qui je cède de plus les appareils d'électricité et l'installation de la salle de bain, nous pourrons partir sans rien déboursier. Seulement, il est pressé. Nous devons déguerpir après-demain.

— Après-demain! s'exclama Mlle Eugénie, quelle bousculade!

— C'était à prendre ou à laisser. Je me suis incliné: on ne trouve pas tous les jours une pareille aubaine.

— La chose est sans importance, observa Renée avec douceur. Dès l'instant qu'il faut partir, autant partir tout de suite.

— Je viens de m'entendre avec un démenageur, continua M. Servant. Les hommes viendront demain soir avec les papiers. Les voitures seront ici après-demain matin à huit heures.

— Et où mettre cet énorme mobilier? demanda Renée.

— Dès demain, nous arrêterons un appartement, dans les mille ou douze cents francs, du côté des Batignolles. Nous y ferons porter ce qui est nécessaire pour meubler trois pièces. Le reste sera transporté au garde-meuble en attendant la vente ou le retour de la fortune...

— Tu espères encore un retour de la fortune?

— Je n'espère rien. Et quoi qu'il arrive, je m'incline avec philosophie. Mais, tu sais,... la roue tourne... on ne sait jamais...

A ce moment, le valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi. Le père et la fille passèrent dans la salle à man-

ger tandis que Mlle Eugénie se rendait précipitamment dans sa chambre pour se débarrasser de son manteau et de son chapeau.

Pendant qu'ils étaient seuls, M. Servant dit à Renée:

— Il va falloir liquider demain tout le personnel.

— Ils s'y attendent, ce sera très simple, je m'en charge. La femme de chambre qui m'est très attachée demande à rester comme bonne à tout faire.

— Soit! Garde-la, tout au moins provisoirement. Nous verrons un peu plus tard, si cette charge n'est pas encore trop lourde. Et Mlle Eugénie?

— Elle nous suivra, bien entendu, dans l'appartement, si modeste qu'il soit, où nous nous établirons.

— C'est ce que je lui ai toujours dit, approuva M. Servant.

— Mais je crois qu'elle ne tardera pas à nous quitter, pour entrer comme dame de compagnie chez une vieille dame sans doute. Elle était en train de me parler de ça quand tu es arrivé et n'avait pas encore eu le temps de me donner toutes les explications... La voici. Nous allons savoir.

Quand l'institutrice fut assise et eut commencé à avaler son potage, par minuscules gorgées, selon une vieille habitude qui était doublée d'un principe, la jeune fille reprit:

— Vous n'avez pas terminé votre histoire, mademoiselle, et vous ne m'avez pas dit chez qui vous espériez trouver cette place de dame de compagnie, qui, à en juger par votre première impression, ferait si bien votre affaire.

— Nexagérez rien, ma chère enfant, répondit la vieille demoiselle, la place dont il s'agit ne remplacera jamais celle que je perds. Seulement, elle m'offre un abri immédiat et m'évite de rester à votre char-

ge. C'est en ce sens que la trouve avantageuse.

— Vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet, mademoiselle, murmura M. Servant.

— Oui, monsieur, et je vous remercie bien sincèrement. Mais il me semble que je ferais mieux de ne pas profiter de votre généreuse hospitalité.

— Vous êtes libre, suivez vos préférences, vous serez toujours la bienvenue chez nous.

— Ce qui m'incite à accepter cette place poursuit l'institutrice, c'est que je m'imagine qu'une fois introduite dans la maison, je pourrai peut-être rendre service à ma bonne petite Renée.

— Oh! comment cela? s'exclama la jeune fille surprise.

— Voici. Mme André Mauroy, qui paraît disposé à me prendre comme dame de compagnie, si certaines éventualités se réalisent, à un fils ayant légèrement dépassé la cinquantaine qui possède en province une grosse industrie, très prospère — une usine où l'on travaille le cuivre, je crois. Or, ce fils, M. Louis Mauroy, a lui-même deux enfants: un fils, qui doit avoir dans les vingt-trois à vingt-cinq ans, et une fille d'une douzaine d'années, pour laquelle il cherche une institutrice.

— Jusqu'à présent, parmi toutes les offres qui lui ont été faites, il n'a trouvé personne qui lui convienne. Il veut, pour achever l'instruction et parfaire l'éducation de sa fille, une femme très instruite et très distinguée; non pas une petite péronnelle pourvue de multiples diplômes, pédante, et nec onnaissant rien de la vie, mais une vraie femme du monde, joignant à une instruction solide une grande maturité de jugement, appartenant à une famille bourgeoise de bonne origine, familiarisée avec les usages du monde et connaissant le mi-

lieu social dans lequel sa fille est appelée à vivre.

— Une telle perle, vous le comprenez, n'est pas facile à trouver. Car une jeune femme qui réunit tant de qualités: distinction étendue, usage du monde, est généralement riche et, dès lors, n'a pas envie de se placer chez les autres.

— Il faut un cas comme le mien, balbutia Renée avec une pointe d'amertume.

— Vous l'avez dit, ma chère enfant, il faut un de ces caprices de la Fortune, modifiant soudain et du tout au tout une situation sociale.

— Pour décider une femme qui se croyait riche et qui se voit subitement pauvre à se mettre au service des autres.

— Cela te plairait de faire l'éducation d'une fillette? demanda M. Servant.

— Pas beaucoup, je l'avoue. D'abord, je ne sais pas si j'ai les qualités pour remplir convenablement ces fonctions délicates.

— Vous les avez certainement, déclara avec conviction Mlle Eugénie.

— Et puis cela ne me sourit pas énormément de mettre ma vie entière au service d'une autre volonté. J'aime assez mon indépendance. Je n'aurais plus aucune liberté.

— C'est une habitude à prendre, fit la vieille demoiselle d'un ton qui révélait une nuance d'aigreur.

— Certes, poursuit Renée, j'accepte sans arrière-pensée l'obligation du travail, puisque la nécessité m'y contraint, mais je voudrais bien choisir mon genre de travail. J'aimerais mieux, par exemple, m'occuper chez moi, à des travaux de broderie ou à des traductions d'anglais...

— Tu n'aboutiras à rien, interrompit M. Servant. Tes traductions d'anglais te resteront sur les bras et tes broderies te seront payées un prix dérisoire. Non, pour

qu'une femme puisse à Paris tirer une rémunération suffisante de ses travaux de couture, il est nécessaire qu'elle aille dans les ateliers. Or, j'avoue qu'il me serait très pénible de te voir t'engager dans cette voie, pour plusieurs raisons...

— Alors, tu préférerais me voir entrer comme institutrice chez M. Mauroy ?

— Oui, je préférerais, malgré le chagrin que j'éprouverais à me séparer de toi. Où est l'usine de M. Mauroy ?

— Je crois que c'est à Lens ou dans les environs de Lens.

— Ce n'est pas très loin, mais tout de même ce n'est pas Paris, soupira Renée. Quand on a pris l'habitude de Paris, il est dur d'en être privé.

— C'est ce qui me plairait le mieux pour toi, cependant, répliqua M. Servant. Au moins, tu serais dépaysée, tu ne serais pas exposée à donner le spectacle de ta déchéance aux bonnes amies qui t'ont peut-être enviée jadis et qui seraient si heureuses de se venger.

— Ça, c'est de la vanité, papa, fit la jeune fille en riant d'un air insouciant. Moi, ce point de vue me laisse indifférente. Nous étions riches hier, on nous enviait. Nous sommes pauvres aujourd'hui, on nous méprisera. Peu importe ! Je suivrai mon chemin tranquillement, sans m'occuper du "qu'en dira-t-on". Conclusion : si cela peut te faire plaisir, j'accepterai d'être institutrice chez M. Mauroy, au lieu de faire de la broderie à domicile. Mais je crois que nous sommes en train de bâtir... sur le sable. Mlle Eugénie n'est pas encore entrée chez Mme Mauroy mère, et personne ne m'a encore priée de faire l'éducation de la petite-fille de cette vieille dame.

— Votre observation est fort exacte, ma chère enfant, approuve l'institutrice. Et, à vrai dire, tous les détails que je vous ai

donnés, je ne les connais que par l'indiscrétion d'une amie de Mme Mauroy, avec qui j'ai eu cet après-midi un long entretien. Mais, à entendre cette amie, il est hors de doute que j'entrerai chez Mme Mauroy comme dame de compagnie, et il est également certain que la petite-fille de cette respectable dame sera confiée à vos soins, si vous y consentez.

Cependant, ce ne sont que des espérances, pas même des probabilités, murmura Renée. Je crois que nous ferons bien de pas nous leurrer d'espairs prématurés. En attendant, nous allons, si vous le voulez bien, mademoiselle, nous livrer demain aux douceurs du déménagement. Ah ! cher papa, c'est décidément très ennuyeux de changer de situation, puisque ça oblige à changer d'appartement.

III

LES prévisions de Renée Servant étaient justes. Il y avait déjà à trois mois que le père, la fille et l'institutrice étaient installés dans un modeste appartement de trois pièces, dans la rue Legendre, aux Batignolles. Et tous les trois étaient encore à atteindre — et à chercher — une situation.

La question budgétaire commençait à devenir inquiétante. Jusque-là, ils avaient tant bien que mal fait face à la dépense du ménage : loyer, domestique et nourriture, avec les quelques billets de mille sauvés du naufrage par l'ex-fabricant d'automobiles.

Mais des gens qui ont vécu dans l'abondance, dans le luxe, se restreignent difficilement.

Renée ne savait pas s'interdire de prendre un taxi, alors que le métro aurait suffi et, si elle rencontrait une mendiante dont la détresse lui paraissait réelle, elle ne

pouvait pas s'empêcher de lui donner cinq ou dix francs, comme autrefois.

M. Servant, de son côté, sous prétexte de chercher une place — on lui en indiquait chaque jour des dizaines — faisait de nombreuses démarches, exécutait même quelques voyages qui l'obligeaient à dépenser beaucoup et, comme il avait toujours eu la main large, il se laissait aller à ses habitudes d'antan.

Mlle Eugénie Lebel elle-même, bien qu'elle ne reçut plus d'appointements, dépensait pour son entretien et son argent de poche tout autant qu'auparavant, entassant ainsi les réserves mises de côté pour ses vieux jours.

Tous les trois, en un mot, obéissant inconsciemment au désir de continuer à "paraître", se livraient à des dépenses excessives qui n'étaient plus en rapport avec leurs ressources.

Celles-ci fondaient donc à vue d'oeil. Une crise aiguë se préparait. Ils allaient bientôt connaître le dénuement complet.

Et Mme André Mauroy ne se décidait toujours pas à prendre Mlle Eugénie comme dame de compagnie, pas plus que M. Louis Mauroy et sa femme. Clémence ne se décidaient à donner à leur fille Elisabeth l'institutrice parfaite qu'ils avaient sous la main dans la personne de Mlle Renée Servant.

Inutile d'ajouter que M. Daniel Servant ne trouvait pas davantage la place rêvée. Partout, il fallait donner de l'argent ou des garanties. Et comme M. Servant ne pouvait rien donner du tout, on lui répondait invariablement qu'il n'était pas dans les conditions requises.

Il se blaguait lui-même de son éternel succès :

"Moi, je suis destiné à chercher une place jusqu'à la fin de mes jours, répétait-

il. Mais il y en a une que je suis bien sûr de décrocher : celle du cimetière."

De jour en jour, la pénurie d'argent se faisait donc plus gravement sentir dans le ménage. Ce qu'il y avait de plus amusant, c'est qu'ils se donnaient mutuellement des conseils d'économie. que ni l'un ni l'autre ne mettait en pratique pour soi-même.

L'institutrice fut la première arrachée à cette vie désœuvrée, inutile, et par conséquent ennuyeuse, qui avait de plus l'inconvénient de coûter cher.

Mme André Mauroy, sur le conseil de l'amie qui lui avait recommandé Mlle Eugénie Lebel, se décida un jour brusquement à prendre celle-ci comme dame de compagnie, après avoir préalablement mis à la porte la jeune veuve qui remplissait depuis quelques années ces fonctions auprès d'elle, et qui, d'esprit intrigant et dominateur, était devenue insupportable.

Mlle Eugénie, une fois intrdouite dans la maison et installée dans la confiance de la vieille dame, sut si bien vanter les qualités de Renée que, deux mois plus tard, Mme Louis Mauroy venait elle-même supplier Mlle Servant de bien vouloir se charger de l'éducation de sa fille.

Sollicitée d'une façon aussi pressante et aussi cordiale, Renée ne pouvait pas faire autrement que d'accepter — d'autant plus qu'on lui faisait un pont d'or. Cependant, elle hésita quelques jours. L'idée de se séparer de son père, de le laisser seul à Paris, retombant forcément à la vie de garçon, avec tous les inconvénients que cela comporte pour un homme de son âge, la rendirent au dernier moment perplexe...

Il fallut, pour la décider, l'insistance de M. Servant lui-même qui, on le sait, préférait voir sa fille institutrice dans une maison honorable qu'ouvrière à Paris en mode, couture ou lingerie.

Renée se résigna donc. Et un beau matin de mai — six mois par conséquent après la catastrophe qui l'avait ruinée — elle se décida à quitter Paris, si séduisant à cette saison, Paris ensoleillé et tout embaumé du parfum des premières fleurs, pour gagner un pays pelé, noir, embrumé, plein de trous de mines et de cheminées d'usines.

Elle s'attendait, en arrivant, à une mauvaise impression. La réalité dépassa ses prévisions. D'ailleurs, la façon dont elle fut accueillie chez ses nouveaux "maîtres" ne fut pas de nature à atténuer cette fâcheuse impression et à faciliter son acclimatation.

Mme Clémence Mauroy qui avait été si aimable pour elle à Paris — mais qui maintenant lui gardait peut-être rancune de ses hésitations — fut différente et froide. Elisabeth marqua une aversion, une hostilité sourde envers celle dont la férule allait désormais réprimer ses instincts d'indépendance, et M. Louis Mauroy fut avec elle comme avec tout le monde : sec, dur, brutal.

Quoiqu'il fût fils et petit-fils d'industriel et que sa famille, riche depuis deux générations, eut eu le temps de s'affiner, M. Louis Mauroy était le type du parvenu de fraîche date.

Grand et fort, débordant d'activité, aimant passionnément le travail, n'estimant que l'argent, administrateur remarquable, il était têtu, violent, dominateur et dur pour les autres comme pour lui-même. Il avait cinquante-quatre ans et on lui en aurait donné à peine quarante : ses cheveux châtain clair et sa moustache blonde, coupée ras, étaient parsemée de rares fils blancs, et ses yeux gris-verdâtre, au reflet métallique, avaient encore l'éclat de la jeunesse.

Le frère d'Elisabeth, Hubert, grand et

joli garçon de vingt-cinq ans, qui arrivait du régiment et se préparait à seconder son père dans la direction de l'usine pour lui succéder ensuite, fut seul à témoigner à l'"institutrice" une courtoise bienveillance, qui n'était pas dépourvue d'une respectueuse admiration. Et cette attitude causa dès ce premier jour à l'industriel un peu de mauvaise humeur.

M. Louis Mauroy était maître absolu dans sa maison. Sa manière de voir et d'agir donnait le ton sur lequel sa femme, son fils et sa fille devaient régler leur façon de se comporter.

Jusque-là, personne n'avait regimbé. Les enfants étaient jusqu'alors trop jeunes pour afficher quelque indépendance. Et quant à Mme Clémence Mauroy, qui était issue d'une excellente famille, fort bien élevée et qui avait d'abord souffert beaucoup d'être unie au rustre qu'était son mari, elle avait pris rapidement son parti de cet effacement et elle acceptait la sujétion avec une soumission complète que son caractère mou, insouciant, lui rendait d'ailleurs relativement facile.

Mme Mauroy avait été et était encore une fort jolie femme : brune aux yeux noirs, à la carnation chaude, à la taille élégante et souple. Son fils Hubert lui ressemblait énormément : mêmes yeux, mêmes cheveux, même tournure, tandis qu'Elisabeth "tenait" surtout du père.

M. Mauroy, qui en donnant une institutrice à sa fille, avait surtout voulu "faire du chic", mais qui était bien résolu à traiter cette employée, cette salariée, avec la même insolence et la même dureté qu'il témoignait à tous ceux qu'il "payait", fut donc dès le premier jour assez mécontent en voyant qu'Hubert se montrait aimable et empressé envers Mlle Servant.

Et tout de suite, il se demandait s'il n'allait pas chercher quelque prétexte pour

prier la susdite Mlle Servant de retourner chez son père.

En réfléchissant, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas employer un procédé aussi sommaire à l'égard d'une jeune personne auprès de qui on avait multiplié les instances pour la décider à venir et qui, d'autre part, était vivement recommandée par Mme André Mauroy.

Ce dernier motif était à ses yeux d'une importance particulière, car autant il était dominateur envers l'humanité entière, autant il était devant sa mère l'être le plus humble et le plus soumis.

M. Mauroy ravala donc, ce jour-là, sa mauvaise humeur, mais en se promettant de morigéner son fils à la première occasion et de bien veiller à ce que Mlle Renée ne prît pas une place trop grande dans la maison.

Ce fut dans ces conditions, peu engageantes, on l'avouera, que Mlle Servant commença à exercer ses délicates fonctions d'institutrices. Ce début cependant n'était rien auprès des complications qui allaient surgir.

IV

LÉOPOLD Charpy, qui était entré à 15 ans comme employé à la comptabilité dans l'usine Mauroy, était maintenant le fondé de pouvoirs de la maison. Il avait trente-quatre ans. C'était un homme de taille moyenne, déjà bedonnant, au teint coloré, à la barbe et aux cheveux d'un blond filasse, avec de gris yeux d'un gris bleuté — des yeux proéminents, bombés, qui indiquaient une effroyable myopie.

Léopold Charpy n'était pas marié et cela était d'autant plus extraordinaire qu'il tombait amoureux de toutes les jeunes filles qui traversaient le cercle de ses relations.

Mais, jusqu'à présent, aucune n'avait répondu à son appel, aucune n'avait été sensible à ses déclarations, séduite par ses avances, et cela était d'autant plus inexplicable que Léopold Charpy, s'il n'était pas un Adonis, était en possession d'une jolie situation, ce qui, à défaut d'amour, est appréciable pour se mettre en ménage.

Deux mois et demi s'étaient écoulés depuis l'installation de Renée Servant, au foyer de M. Mauroy. Et Léopold, fidèle à ses habitudes, en était déjà violemment épris. Il n'avait pourtant pas eu de fréquentes occasions de la rencontrer. Cependant, ses fonctions lui donnant quelques prétextes de pénétrer dans la maison du "patron", il avait pu l'apercevoir quatre ou cinq fois et dîner une fois avec elle; et cela avait suffi pour l'enflammer.

A vrai dire, il y avait mis comme toujours une grande bonne volonté, car il était convaincu que toute jeune fille nouvellement entrevue était certainement celle qui était destinée à faire son bonheur.

On vit d'illusions successives. Celle-ci allait avoir l'avantage d'occuper pendant quelque temps le fondé de pouvoirs de la maison Mauroy.

Comme tout amoureux qui se respecte, Léopold Charpy, depuis qu'il avait voué à l'"institutrice" une muette adoration, était devenu mélancolique. Et cette mélancolie était si visible, même tellement affectée, que Mlle Georgette Richard, une jeune personne de vingt-deux ans, qui travaillait dans le même bureau que le fondé de pouvoirs se crut un beau matin autorisée à dire:

— Voilà M. Charpy encore en train de faire une conquête!

M. Charpy ne se formalisa pas de sa boutade. Il en parut même flatté.

N'est-il pas agréable de s'entendre dire

qu'on est en train de faire une conquête — même quand celle-ci ne doit pas aboutir — puisque cela signifie, implique qu'on vous juge capable de la faire?

Cependant, si l'observation eût été faite par une autre personne, le fondé de pouvoirs de la maison Mauroy l'eût peut-être relevée avec impatience. Mais l'éternel amoureux avait des trésors d'indulgence pour Mlle Georgette Richard, pour la bonne raison qu'elle avait été de sa part deux ou trois ans auparavant, l'objet des mêmes attentions et des mêmes recherches que M. Charpy consacrait successivement à toutes les jeunes personnes qu'il lui était donné d'approcher.

La jeune fille, qui avait d'autres visées, lui avait d'ailleurs notifié tout de suite d'avoir à se tenir tranquille. Ce qui ne les empêchait pas d'être bons amis.

Mais, au surplus, Mlle Georgette Richard occupait, dans la maison Mauroy, une place à part, d'un genre tout particulier, qu'il est nécessaire d'indiquer dès maintenant.

Sortie d'une excellente famille, jadis aisée, puis frappée de revers, Georgette avait été soigneusement élevée et solidement instruite. Obligée ensuite de gagner sa vie, elle était entrée chez M. Louis Mauroy, pour être son secrétaire particulier.

Son cas offrait donc quelque analogie avec celui de Mlle Renée Servant.

Vivant dans l'intimité de la famille, Mlle Richard avait fait sur Hubert qui avait alors vingt ans — deux ans et demi de plus qu'elle — une très vive impression, que le jeune homme avait su assez bien dissimuler aux yeux de son père, mais qui n'avait pas échappé aux yeux perspicaces et avertis de la jeune fille.

Georgette s'était alors bercée de rêves extravagants: Hubert l'aimait, Hubert l'épouserait... Elle serait riche...

Le départ du jeune Mauroy pour le régiment avait interrompu l'idylle. Mais les espoirs de Georgette étaient restés intacts, aussi vivaces.

Cependant, Hubert était revenu du régiment depuis quelques mois déjà et ne paraissait pas plus s'occuper de Mlle Richard qui s'il ne lui avait jamais fait les yeux doux. Et Mlle Richard en était fort mortifiée.

Néanmoins, elle avait continué, comme si de rien n'était, à remplir tant bien que mal les fonctions diverses auxquelles on l'affectait tour à tour. Tantôt secrétaire du patron, tantôt employé à la comptabilité, tantôt surveillante des ateliers de femmes, elle s'acquittait successivement de tous les rôles, non pas avec zèle mais une assiduité suffisante pour ne pas recevoir de reproches ou son congé.

L'essentiel pour elle était de rester; car elle espérait que le temps, le contact de tous les jours feraient peu à peu leur effet et qu'Hubert se déciderait de nouveau à s'occuper d'elle.

Gentille, le teint éclatant, le nez un peu long et un peu pointu, mais s'harmonisant bien avec l'ensemble de la physionomie, de beaux cheveux châtain ondulés et bouffants, la bouche grande mais gracieuse, la taille souple, la démarche élégante, n'était-elle donc pas capable d'inspirer un caprice sinon une passion profonde?

Les choses en étaient là, quand M. et Mme Mauroy se d'cidèrent à prendre Mlle Servant comme institutrice de la jeune Elisabeth.

Georgette en fut très vexée. Pourquoi ne la prenait-on pas, elle, pour faire l'éducation de la fillette? N'était-elle pas aussi instruite que cette demoiselle Servant? N'avait-on pas confiance en elle? Pourquoi?...

Absente au moment où Renée arriva

chez les Mauroy, elle ne put pas assister à la scène du premier contact qui l'eût réjouie par certains côtés, attristée par d'autres. Mais dès son retour, elle comprit tout de suite que cette Renée Servant serait pour elle une rivale dangereuse. Car elle s'avoua — franchise extraordinaire — que Renée était plus jolie qu'elle.

Dès ce jour-là elle détesta cordialement l'institutrice d'Elisabeth. Et dès lors, dégoûtée, grognon, préoccupée, inquiète, non seulement elle ne fit plus rien pour séduire Hubert, mais elle s'acquitta de ses fonctions en dépit du sens commun.

M. Louis Mauroy, qui avait l'oeil à tout s'en aperçut bien vite et fut très tenté de la congédier.

Par égard pour sa famille — il était le camarade de collège de son père — il patienta, mais en se promettant de la mettre à la porte à la première faute grave.

Donc, moins de trois mois après son arrivée chez les Mauroy, Renée Servant avait dans la maison deux amoureux : Léopold Charpy et Hubert; et une ennemie mortelle : Georgette.

Tout cela était à l'état latent. Ennemie et amoureux ne s'étaient pas déclarés ouvertement. Georgette ne trahissait sa haine que par les regards pleins de fiel qu'elle lançait à sa rivale. Charpy ne révélait sa grande passion que par des soupirs languoureux et Hubert ne laissait deviner sa violente inclination que par une contemplation muette ou une amabilité timide, qui, à la vérité, prouvaient que son coeur était profondément troublé.

* * *

La boutade lancée par Georgette au nez de M. Charpy avait comme but, c'était évident, de provoquer des confidences. N'ayant pas obtenu de réponse, la jeune fille

répéta son observation. Et le fondé de pouvoirs se décida alors à déclarer :

— Mademoiselle, je n'ai pas la prétention de faire des conquêtes, je n'en ai jamais fait, je n'en ferai jamais... je ne suis pas comme certaine personne de ma connaissance...

— C'est de moi que vous voulez parler ?

— Pourquoi pas ?

— Oui ? ou non ?

— Oui.

— Je ne comprends pas. Rien ne vous autorise à dire que je cherche à faire des conquêtes.

— Vous avez parfaitement compris, mademoiselle, à quoi je fais allusion, il est donc inutile que je précise. Remarquez, d'ailleurs, que je ne trouve pas mauvais du tout que vous cherchiez à vous marier — à vous marier dans les meilleures conditions possibles. Mais, sous prétexte que vous avez repoussé il y a trois ans mes propositions matrimoniales, vous ne pouvez pas m'empêcher de faire d'autres projets.

— Alors, en vous emballant sur le compte de Mlle Servant, glapit Georgette d'une voix pointue, vous avez l'idée que vous pourriez l'épouser ?

— Il me semble qu'il ne m'est pas interdit d'envisager cette éventualité.

— Vous êtes donc aveugle ?

— Non, je suis myope seulement.

— Ça suffit pour vous empêcher de voir clair. Comment ! vous avez assisté à un dîner où le fils du patron était assis à côté de l'institutrice, et vous n'avez pas remarqué que M. Hubert, pendant tout le repas, n'a pas cessé de faire le joli coeur auprès de sa voisine, qui paraissait, d'ailleurs, fort sensible à ses attentions !

— Non, non, balbutia le fondé de pouvoirs désorienté, je n'ai pas remarqué...

Mais comment savez-vous cela, puisque vous n'assistiez pas au dîner?

— Quelqu'un m'a renseigné.

— Vous avez des intelligences avec les domestiques?

— Je ne puis pas dévoiler la source de mes informations.

— Elle n'est pas difficile à deviner. Il n'y a pas d'autre explication.

— Peu importe! Je sais! interrompit Georgette vexée. Et ce que je sais me permet d'affirmer, mon pauvre monsieur Charpy, que Mlle Renée Servant n'est pas pour vous. Cette petite péronnelle est trop fine, trop rouée, pour ne pas profiter de l'aubaine qui s'offre à elle! M. Hubert est un parti magnifique. C'est lui qu'elle épousera, si M. Louis le permet. Et encore?...
— Encore?

— L'opposition de M. Louis ne suffirait peut-être pas à empêcher ce mariage.

— Ah! bah! M. Hubert serait emballé à ce point?

— Il est emballé... presque autant que vous, mon cher Monsieur Charpy, mais avec beaucoup plus de chances de succès. Je vous le répète, il épousera l'institutrice de sa soeur...

— Et cela ne fera pas mon affaire, conclut le fondé de pouvoirs qui, tout décontenancé qu'il fût, ne perdit pas l'occasion d'une réplique perfide.

Georgette baissa la tête sans répondre, mais elle se ressaisit vite et lança:

— Cette solution, mon cher monsieur, doit vous réjouir.

— Me réjouir?

— Parfaitement! C'est vous qui serez le mieux partagé en n'épousant pas Mlle Servant.

— Jusqu'à preuve du contraire, je ne partage pas cette manière de voir. Mlle Servant est physiquement fort séduisante et me paraît moralement posséder tou-

tes les vertus qui font les épouses charmantes et les mères de famille parfaites. Je ne pourrais donc pas faire autrement que de la regretter.

— Vous auriez tort. Mlle Servant est une chipie, une rien qui vaille.

— Etes-vous bien sûre, mademoiselle Georgette, que ce jugement sévère n'est pas inspiré par la jalousie?

— La jalousie? A propos de quoi? murmura la jeune fille d'un air détaché. Oh! non, je suis tout à fait désintéressée dans la question. Mais je crois connaître assez bien maintenant Mlle Renée et je dis franchement ce que j'en pense. Du reste, elle ne cherche pas à dissimuler ses défauts.

— C'est une très grande qualité.

— Tout le monde ici maintenant, la connaît pour ce qu'elle vaut, continua Georgette sans relever l'observation. D'abord, sa morgue, son insolence, ses prétentions indisposent tous ceux qui l'approchent.

— Mlle Servant insolente et prétentieuse? Je n'en reviens pas! Je n'ai jamais vu caractère si modeste.

— Si, elle est très hautaine et très prétentieuse. Elle parle sans cesse de la superbe situation qu'elle a perdue, des millions de son père engloutis dans des opérations mal conduites, de ses hautes relations dans la société parisienne. Bref, elle veut nous épater, nous éblouir...

— Elle regrette évidemment la fortune qu'elle n'a plus, qui la rendait indépendante, qui lui faisait la vie agréable, C'est assez naturel.

— Sans doute. Mais pourquoi revenir toujours là-dessus? Si son père a mangé bêtement son argent, tant pis pour elle! Ce n'est pas une raison pour nous rebattre les oreilles avec cette rengaine.

— Vous fréquentez donc suffisamment Mlle Servant pour avoir les oreilles rebattues de ses plaintes?

— Oh! je la fréquente un peu, quand Mme Mauroy m'invite à goûter, par exemple. Mais c'est surtout par on-dit que je me rends compte qu'elle fatigue tout son entourage.

Georgette Richard avait prononcé ces derniers mots d'un ton légèrement embarrassé. Elle se tut un instant pour reprendre bientôt d'un air agressif et moqueur:

— Mlle Servant a encore une autre manie fort agaçante, ma fois, pour les pauvres provinciales, que nous sommes, c'est de vanter sans cesse Paris, son incomparable Paris, la seule ville où l'on vie d'une façon intelligente... merci pour les autres! la seule ville où l'on sache s'habiller, recevoir, la ville de l'élégance, de la beauté, de la charité, etc., etc...

— Mais il y a beaucoup de vrai dans ce que dit Mlle Servant, protesta doucement Léopold Charpy. Je trouve même que son enthousiasme pour Paris est parfaitement légitime, surtout par comparaison avec Lens.

— Peut-être. Mais c'est horripilant de l'entendre répéter cette antienne à longueur de journée.

— Ce n'est pas vous qui l'entendez, mademoiselle Georgette. Qu'est-ce que ça peut vous faire que les autres en soient fatigués?

— Bien sur, bien sûr. Ce que j'en dis, c'est pour faire observer que cette demoiselle pourrait être plus discrète et ne pas abuser de la supériorité que sa qualité de Parisienne semble lui conférer, pour nous écraser...

— Mon Dieu! qu'allez-vous chercher là, mademoiselle Georgette? interrompit vivement le fondé de pouvoirs. Je suis bien convaincu que vous prêtez à Mlle Servant des sentiments, des intentions qu'elle n'a jamais eus.

— Enfin, répliqua la jeune fille en s'a-

nimant, il faut croire que les gens qui l'entourent sont excédés — comme je le serais si je la fréquentais davantage — de ses vantardises, car on ne la désigne plus maintenant, parmi les domestiques et parmi les ouvriers et ouvrières de l'usine, que sous le nom de la "Petite Parisienne".

— Je ne trouve pas que ce soit une injure, au contraire. La Parisienne, c'est la femme élégante, débrouillarde, avisée, fine, jolie très souvent et, quand elle ne l'est pas, toujours séduisante. Comme Mlle Renée est mince, fluette, de taille moyenne, le qualificatif "petit" est venu tout naturellement s'ajouter au mot qui indiquait son origine. La Petite Parisienne! Non, décidément, je ne vois rien d'injurieux là-dedans. Je trouve ça, au contraire, piquant, alerte, pimpant. Ça évoque l'idée d'une petite femme gracieuse, intelligente, pas bégueule, aimable, avenante.

— Bah! Bah! Ça évoque tout cela dans votre esprit parce que vous êtes amoureux de la demoiselle, répliqua Georgette. Mais je vous prie de croire que ceux qui lui ont donné ce surnom n'y ont pas mis du tout l'intention que vous y voyez. C'est sûrement dans une pensée de dénigrement qu'ils l'ont baptisée la "Petite Parisienne" pour indiquer par là qu'ils la trouvaient trop entichée de son Paris, et protester contre le dédain qu'elle affecte contre... les habitants de ce pays.

— Eh bien, mademoiselle, répondit Léopold, puisque vous êtes si bien au courant des intentions que les mauvaises langues ont mises dans l'appellation qu'elles appliquent à Mlle Servant, vous pouvez leur dire qu'elles ont fait fausse route, et que tout le monde pensera comme moi que la "Petite Parisienne" contient beaucoup plus de compliments que de blâmes, beaucoup plus de qualités que de défauts.

Georgette se tut un instant, contrariée, vexée. Puis, faisant un geste d'insouciance, elle conclut :

Au fait, je ne vois pas pourquoi nous nous disputerions pour une pareille baliverne. Moi, je me moque, après tout, que Mlle Servant soit aimée ou détestée de son entourage. Nous ne sommes pas destinées à vivre ensemble.

— Heureusement ! murmura Léopold en souriant. Ce serait du joli !

V

ELISABETH Mauroy était dans toute la force du terme, une enfant mal élevée. Sous prétexte qu'elle était très délicate et qu'en la contrariant on aurait pu provoquer chez elle des crises de nerf qui eussent eu une influence néfaste sur son état, on lui avait, depuis sa plus tendre enfance, passé tous ses caprices.

Vers la neuvième année, elle s'était fortifiée et sa santé n'avait plus donné aucune inquiétude. On aurait pu alors changer de système d'éducation, mais le pli était pris ; on continua à s'incliner devant toutes ses fantaisies.

Cette faiblesse ne pouvait donner que des résultats lamentables.

Elisabeth, qui était naturellement violente et tyrannique, et dont la volonté n'avait jamais rencontré de résistance, devint d'une exigence féroce.

Pour mater cette nature sauvage, il eût fallu la discipline de la pension, la rude école de l'éducation en commun, dans laquelle le frottement des caractères, plus efficace que les remontrances des maîtres, finit presque toujours par avoir raison des vaniteux et des revêches.

Mais c'eût été contrarier la chère petite et aussi faire de la peine aux parents, qu'une séparation eût gravement affligés. Et

puis, M. Mauroy estima qu'il était beaucoup plus "chic" de faire élever sa fille chez lui. Il fut donc décidé que la charmante Elisabeth serait confiée aux soins d'une institutrice. Et ce fut l'infortunée Renée Servant que le sort désigna pour cette tâche ingrate.

Mal accueillie dès son arrivée par tout le monde, sauf par Hubert Mauroy, la jeune institutrice avait eu tout d'abord une impression fort pénible contre laquelle elle avait cependant réagi très vite.

"J'ai ma vie à gagner, s'était-elle répété ; or, il est toujours dur d'être au service des autres. Il faut donc que je prenne mon mal en patience."

Mais, dès qu'elle se trouva seule en tête à tête avec son élève, elle se rendit compte qu'elle avait affaire à une enfant horriblement gâtée, c'est-à-dire volontaire, indisciplinée, inaccessible à tout raisonnement à une enfant naturellement hargneuse et méchante. Et elle éprouva un profond découragement.

"Jamais, se dit-elle, je ne viendrai à bout de cette nature indomptable. Je ferais peut-être mieux d'y renoncer tout de suite."

Mais une décision de cette importance n'est pas facile à prendre.

"Qu'eût-on dit d'elle en la voyant se dérober tout de suite au devoir accepté, sous prétexte qu'il était difficile ?

Quelques jours passèrent.

M. Louis Mauroy, peut-être un peu honteux de sa rudesse du premier jour, se faisait plus aimable, plus liant. Mme Mauroy devenait plus expansive, plus confiante avec elle. Et Hubert continuait à lui témoigner timidement une sympathie respectueuse, dans laquelle il y avait à la fois de l'admiration, de la pitié, de la tendresse.

Renée reprit courage et se consacra avec

une ardeur nouvelle au rôle pénible qu'elle avait assumé. Rien ne la rebutait : ni les insolences, ni les colères, ni les révoltes de son élève.

A toutes ces violences, elle se contentait d'opposer une attitude ferme et digne. Très douce, elle était en même temps très ferme, et ne céda jamais. C'était donc Elisabeth qui finalement était obligée de céder.

Après quelques semaines de cette méthode, appliquée sans rudesse mais sans faiblesse, la fillette n'était certes pas domptée. Mais, se rendant compte que ses révoltes n'obtenaient aucun résultat, elle en faisait l'économie et se soumettait tout de suite.

Mme Mauroy était ravie. M. Mauroy ne cachait pas sa satisfaction. Et Hubert, qui avait craint un instant que l'institutrice rebutée ne prît le parti de s'en aller, ressentait une joie infinie en la voyant décidée à rester.

Cette période de paix relative dura quelques semaines.

Mlle Servant put, pendant ce temps-là, écrire à son père et à Mlle Eugénie Lebel, lesquels demandaient souvent des nouvelles de sa santé et de son état d'esprit, que tout marchait à souhait et qu'elle n'était pas mécontente de sa situation.

Elisabeth, dont les colères n'obscurcissaient pas l'intelligence, se rendit facilement compte que les dispositions de son institutrice s'étaient heureusement modifiées et elle devina peut-être quelques-unes des causes de ce changement. Comme elle était assz libre avec la jeune fille et qu'elle savait, d'ailleurs, par son ton de gavroche, se faire pardonner toutes les libertés, elle se permit un jour de lui dire :

— Je crois, mademoiselle, que vous commencez à vous habituer à la maison, peut-être même à vous y plaire ? J'en suis heu-

reuse, car, si vous partiez, cela me ferait de la peine.

— Tiens ! Tiens ! vous n'auriez pas dit cela, il y a quelques semaines !

— Hé ! oui ! Je m'habitue, moi aussi. Au commencement, j'aurais bien voulu vous voir partir au contraire.

— Et je crois que vous avez fait tout ce que vous avez pu pour cela.

— Je l'avoue. Dame ! vous comprenez, vous étiez la première personne qui me résistait.

— Je comprends. C'était très dur d'obéir, alors que vous aviez toujours commandé. Mais croyez-vous donc que, dans la vie, on puisse toujours commander et que les étrangers, à qui vous aurez affaire, s'inclineront devant vos caprices comme le front vos parents ?

— Non, je ne le crois pas, murmura la fillette, mais en attendant que je sois forcée de tenir compte de la volonté des autres, j'avais plaisir d'agir à ma guise.

— Ah ! c'était un calcul de votre part ? fit l'institutrice d'un air étonné. Eh bien, ma chère enfant, avec des idées pareilles, vous vous préparez un triste avenir. Mais j'ai la ferme conviction qu'en prenant de la raison et de l'expérience, vous changerez d'opinion. En tous cas, je ferai de mon mieux pour vous inspirer d'autres principes, pour vous montrer que, tous, nous devons des concessions réciproques, sans quoi aucune société n'est possible...

Elisabeth hocha la tête sans répondre et en réprimant avec peine un léger bâillement.

— Oui, je comprends, poursuivit l'institutrice, cette controverse un peu grave vous ennuie. Eh bien, laissons cela et reprenons notre leçon. Si je reste avec vous, comme vous semblez le désirer, j'aurai d'autres occasions de vous prêcher la soumission et le sacrifice.

— Mais resterez-vous?... J'ai comme une idée...

— Pourquoi ne resterais-je pas?

La fillette se tut, songeuse. Puis, s'enhardissant :

— Mademoiselle, laissez-moi vous poser une question, dites?

— Je vous écoute : ma réponse peut vous être utile.

— Voici. Etes-vous contente d'être devenue l'institutrice d'Elisabeth Mauroy?

— Si j'ai accepté... cela me convenait.

— C'est pour votre plaisir?

— Non.

— Alors, c'est par nécessité?... ;

— Voyons, Elisabeth, votre leçon.

Mais l'enfant continua.

— J'ai entendu, un jour, papa et maman qui parlaient de vous. Il paraît qu'autrefois votre papa était riche, aussi riche que le mien. Alors, vous ne pensiez pas à vous faire institutrice?

— Oh! non!

— Mais ce qui est arrivé à votre papa pourrait peut-être arriver aussi au mien.

— Tout est possible,

— Alors, je serais forcée d'aller chez les autres faire la classe?... Il me semble que cela ne m'ennuierait pas.

— Allons, Elisabeth, assez! Vous ne serez jamais capable de faire la classe si vous n'êtes pas plus studieuse maintenant.

La fillette eut un geste de bonne volonté et se fit attentive pour ne rien perdre des explications de sa maîtresse. Mais son esprit était ailleurs, et au bout d'un instant, elle ne put s'empêcher de dire :

— Mademoiselle, croyez-vous que vous resterez longtemps avec moi?

— Je ne sais pas, ça dépendra...

— Moi, j'ai le pressentiment que vous ne resterez pas longtemps.

— Ah! Et sur quoi repose ce pressentiment.

— Eh bien, vous aurez probablement d'ici peu envie de vous marier. Est-ce que vous n'êtes pas à l'âge où les jeunes filles se marient?

Renée ne put s'empêcher de rougir. Puis, se ressaisissant aussitôt et comprenant qu'elle ne pouvait pas, sans risquer de perdre son autorité, tolérer de semblables questions, elle imposa silence à la fillette et reprit l'explication de la leçon interrompue par cet étrange intermède. Mais le souvenir de cette conversation la poursuivit pendant des jours et des jours. Les questions naïves et brutales, les réflexions à la fois ingénues et clairvoyantes de la fillette provoquèrent pendant longtemps chez elle de longues méditations, d'où elle sortait énermée et songeuse.

N'avait-elle pas raison, la petite Elisabeth? N'avait-elle pas, dans sa jugeotte enfantine, deviné l'exact état d'esprit de son institutrice, en supposant que celle-ci, si résignée qu'elle fût à son sort, avait en tête d'autres rêves à réaliser?

Hé! oui, Mlle Renée Servant était à l'âge où la nécessité d'un devoir à remplir ne suffit pas à satisfaire les aspirations du coeur.

Aimer! Etre aimée! Voilà à quoi ne peuvent s'empêcher de rêver les jeunes filles, quelles que soient les obligations sociales qui les lient, quels que soient les soins qui les absorbent.

Son mariage manqué n'avait laissé aucune amertume, aucun regret dans le coeur de Renée: on se console aisément d'une combinaison matrimoniale ratée.

Ce coeur, qui n'avait pas réellement, profondément vibré, était donc prêt à s'ouvrir à l'amour, le jour où un autre coeur, vibrant lui-même, viendrait murmurer à son oreille la divine chanson d'amour.

VI

— **O**H! pardon, mademoiselle, je vous dérange... je ne croyais pas... je ne savais pas...

— Est-ce bien sûr, monsieur Hubert, que vous ne saviez pas me trouver là? lança en riant Renée Servant.

— Oui, oui, bien sûr, affirma Hubert Mauroy, sans pouvoir dissimuler un léger trouble.

— Peu importe, d'ailleurs... Eh bien, comme vous voyez, vous ne me dérangez aucunement. Il n'y a pas plus de cinq minutes que je suis arrivée et, en attendant de commencer quelque lecture, je me livrais à une occupation bien simple, bien banale et pas fatigante: j'avais tout bonnement les yeux fixés sur l'horizon, je regardais la mer, le mouvement des bateaux de pêche...

— C'est un spectacle qui a son charme, murmura le jeune homme distrait. Moi aussi, je viens de temps en temps rêver dans cette lanterne que nous appelons la bibliothèque parce qu'il y a quelques livres sur des rayonnages, mais qui, dans l'esprit du propriétaire, a été certainement édifié pour être un poste d'observation: on dirait presque la dunette d'un commandant de bateau.

— Le fait est que, de là, le regard embrasse un panorama immense.

La pièce où se trouvaient les deux jeunes gens était en effet une petite chambre de douze mètres carrés environ, toute vitrée d'un côté, tapissée de deux autres côtés par des rayonnages garnis de livres et qui, juchée au deuxième — et dernier — étage d'une belle villa, située dans la partie la plus élevée d'Ostende, dominait toute la plage.

De là, comme venait de le dire Renée, le

regard s'étendait sur un vaste et magnifique panorama.

Septembre commençait et un mois déjà s'était écoulé depuis que Mme Mauroy, sa fille Elisabeth et l'institutrice de celle-ci, rejointes peu après par Hubert, étaient venues s'installer dans cette villa pourvue, selon la formule, de tout le confort moderne, afin de passer au grand air de la mer les deux derniers mois d'été.

M. Mauroy, qui ne pouvait pas s'absenter longtemps, venait tous les quinze jours passer le dimanche.

Lorsqu'il s'était agi de prendre une décision pour la villégiature annuelle, l'industriel avait insisté pour que sa femme et sa fille arrêtaient leur choix sur la mer. Puis, s'adressant à son fils, il avait ajouté:

— Toi, je connais tes préférences, tu aimes mieux la montagne. Qu'à cela ne tienne, mon ami! Je mets à ta disposition les moyens nécessaires pour un voyage en Suisse.

En suggérant ce plan de campagne, M. Mauroy avait probablement une arrière-pensée.

Hubert, qui effectivement avait maintes fois affirmé sa préférence pour les montagnes et qui ne pouvait pas se déjuger trop rapidement, eut l'air d'entrer dans les vues de son père. Il se dirigea donc vers Interlaken, tandis que ces dames partaient pour Ostende.

Mais après huit jours de pérégrinations dans les endroits les plus réputés, les plus pittoresques de l'Oberland, il reprit son vol vers Ostende, incapable de résister plus longtemps à l'attraction, qui l'attirait de ce côté.

L'arrière-pensée, qui avait inspiré à l'industriel de conseiller le volage en Suisse, n'était donc pas sans fondement. Mais

la précaution qu'il avait voulu prendre avait été inutile.

Après l'échange des quelques phrases banales prononcées par les deux interlocuteurs, il y eut un court silence assez embarrassant. Puis, Hubert voulant sans doute prouver qu'il était sincère en affirmant qu'il était venu là par hasard, sans savoir qu'il y trouverait l'institutrice, esquissa un mouvement de retraite. Mais c'était une feinte. Il n'alla pas jusqu'à la porte.

Se retournant soudain, comme s'il eût obéi à un brusque revirement, il reprit :

— Après tout, puisque l'occasion se présente, pourquoi ne profiterais-je pas de ce tête-à-tête inattendu et... involontaire, pour... vous entretenir, mademoiselle, de... ce que...

— De quoi désirez-vous m'entretenir, monsieur Hubert? fit la jeune fille d'un ton qui visait à paraître indifférent mais où perçait cependant une nuance d'inquiétude.

— Vous ne vous en doutez pas?

— Je n'ai pas le don de deviner la pensée.

Il l'interrompit; et d'une voix émue, légèrement tremblante :

— Je croyais pourtant que mes regards, mes attentions, en un mot toute mon attitude envers vous depuis plusieurs mois déjà, vous avaient montré ce que... ce que j'éprouve pour vous. Ne n'auriez-vous pas compris?

Elle baissa les yeux, sans répondre, le coeur battant.

S'enhardissant, il continua :

— Non, je ne peux pas admettre que vous n'ayez pas compris, car toutes mes paroles, toutes mes gestes, tous mes jeux de physionomie, tous mes actes ont eu pour but de vous faire comprendre que... que je vous aime...

— Oh! monsieur Hubert! une déclaration! balbutia-t-elle frissonnante.

— Oui, une déclaration... une déclaration qui n'est que l'expression, trop tardive à mon avis, d'un sentiment violent que j'ai eu grand peine à taire jusqu'à présent, d'un sentiment qui m'étouffe, qui me dévore, qui m'absorbe.

— Vous n'avez pas songé à la situation que j'occupe chez vous?

— Peu m'importe! Mon coeur est plein de vous et je ne peux plus m'empêcher de le crier.

— Vous allez m'obliger à quitter cette maison!

— Quitter cette maison! Pourquoi, grand Dieu?... Certes, vous pourrez la quitter un jour, mais, si vous le voulez — et c'est mon voeu le plus cher — ce sera à mon bras.

— Comme vous y allez! fit-elle en s'efforçant de sourire. Une déclaration! Une demande en mariage! Tout cela dans la même séance!

— C'est assez naturel. La demande en mariage n'est-elle pas la conséquence de la déclaration?

— Je vous le répète que vous n'avez pas songé à la situation que j'occupe chez vous, aux fonctions que je remplis — et par conséquent, à l'abîme, à l'infranchissable abîme qui nous sépare.

— Cet abîme n'est même pas un fossé.

— Allons donc! Si vous croyez que M. Mauroy, le richissime M. Mauroy, laissera son fils épouser une fille sans le sou!

— Vous avez été riche. Une catastrophe analogue peut me rendre pauvre à mon tour.

— Je ne vous le souhaite pas. Quand on est habitué au bien-être, au luxe, à l'indépendance, il est dût d'y renoncer.

— Je crois — et il me semble que j'y suis pour quelque chose — qu'on ne vous

traite pas dans cette maison comme une salariée.

— Je le suis tout de même.

— Vous vivez de la vie de la famille.

— Vous personnellement, vous cherchez, je le reconnais, à me donner cette illusion. Mais je suis fière, vaniteuse, si vous voulez par conséquent, susceptible à l'excès, et la moindre atteinte à ma dignité me blesse profondément. Or, dans la position que j'ai ici, il est impossible d'éviter certains froissements.

— La sujétion me paraît cependant bien douce. Est-ce que l'obligation du travail ?

— Oh ! l'obligation du travail ne me répugne pas du tout. Je l'accepte de grand coeur. Et quand mon père m'a annoncé que nous étions ruinés, c'est moi qui, la première, tout de suite, ai déclaré que je travaillerais pour gagner ma vie. Pourtant, à ce moment-là, j'étais fiancée — avec un monsieur qui à la vérité n'avait pas le sou — et je ne savais pas encore si mon fiancé renoncerait à m'épouser. Je pouvais donc supposer raisonnablement que quelqu'un se chargerait d'assurer mon existence.

Hubert resta quelques secondes interloqué, médusé.

— Ah ! vous étiez fiancée ? bégaya-t-il enfin d'un air ahuri.

— Oui, mais des fiançailles comme on en voit tant dans certain milieux parisiens. Un mariage d'affaires, un projet d'association d'intérêts.

— Et ce monsieur a renoncé à vous épouser quand il a connu votre ruine ?

— Tout simplement. Je vous le répète, c'était un contrat d'affaires. Ce monsieur est un élégant gentleman, porte un beau nom et n'a pas le sou. Il n'en voulait qu'à ma dot. Ma dot ayant disparu, il m'a rendu ma liberté. D'ailleurs, en agissant ainsi, il allait au-devant de mes désirs. S'il

ne l'avait pas fait, c'est moi qui aurais pris l'initiative de la rupture.

— Ah !

— Mon Dieu, oui. Et pour une excellente raison, c'est que ce charmant jeune homme étant incapable de gagner sa vie, je ne tenais pas à être obligée de travailler pour deux.

— Et il ne reste rien de ce ... projet de mariage ?

— Absolument rien. Le souvenir banal d'une histoire quelconque.

Hubert poussa un gros soupir et balbutia :

— Votre réponse me délivre d'une affreuse angoisse. Il m'a semblé que j'allais perdre la tête, quand j'ai cru que vous étiez engagée...

— Non, je ne suis engagée avec personne, interrompit-elle en riant, je suis libre comme l'air, mais ce n'est pas pour cela que votre projet a plus de chance d'aboutir.

Le jeune homme hocha la tête découragé, perplexe, et resta un instant silencieux.

— C'est votre opinion, dit-elle enfin, je la discuterai tout à l'heure et j'espère bien la modifier. Mais auparavant, je voudrais savoir pourquoi, acceptant noblement la nécessité du travail — ce qui est tout à votre honneur — vous semblez exaspérée d'être institutrice.

— Demandez aux femmes qui sont employées dans votre usine pourquoi elles aiment mieux travailler toute la journée sans répit à une dure besogne que d'être domestiques, elles vous répondront...

— Je comprends. Elles ont ainsi, le soir et le dimanche, une liberté qu'elles n'auraient pas, si elles étaient domestiques. Mais le cas est bien différent. Vous n'êtes pas domestique à la maison.

— Presque.

— Cependant, je ne crois pas que personne se soit permis de vous adresser une parole désobligeante.

— Désobligeante, non, ça ne va pas jusque là. Je ne l'aurais pas toléré, d'ailleurs. Mais, il y a une foule de petite choses qui me choquent et qui vous choqueraient aussi, vous, que je crois assez chatouilleux, si vous étiez à ma place.

Hubert esquissa le même geste de perplexité, d'embarras. Puis, soudain :

— Eh bien, puisque cette situation d'institutrice vous est odieuse, je me demande pourquoi vous ne saisissez pas avec joie l'occasion qui vous est offerte d'en sortir, de la quitter.

— C'est que je ne vois pas que cette... occasion soit de celles qu'on puisse saisir aisément.

— Je m'explique mal, en effet, poursuivit le jeune homme, ou plutôt je mets la charrue devant les boeufs. Commençons donc par le commencement. Tout à l'heure, lorsque je vous ai déclaré que je vous aimais et que je serais au comble du bonheur si vous vouliez m'accepter pour mari, vous m'avez répondu qu'il était inutile d'envisager une telle éventualité, attendu que mon père ne me permettrait jamais d'épouser une fille sans le sou.

“C'est déplacer la question. L'adhésion de mon père n'est qu'une question secondaire; car, contrairement à ce que vous supposez, je suis convaincu qu'il encouragera mon projet, dès qu'il le connaîtra. Et si, par hasard, il faisait d'abord de l'opposition, je me fais fort d'en venir à bout. Donc, il est inutile que nous nous occupions de l'opinion de mon père.

“La chose essentielle, capitale — et sur laquelle je n'ai jusqu'à présent aucune donnée, aucune lumière — c'est votre opinion à vous.

“En d'autres termes mademoiselle Re-

née, lorsque je vous dis que je vous aime et que je rêve de vous épouser, quelle est votre impression? Voilà ce que je voudrais savoir. Epreuvez-vous pour moi une aversion profonde? Ou un peu de sympathie?

La jeune fille sourit et regardant son interlocuteur dans les yeux :

— Vous êtes jeune, monsieur Hubert, dit-elle.

— J'ai cependant trois ans de plus que vous, si mes souvenirs sont fidèles.

— Trois ans, oui, je crois, mais cela n'empêche pas que vous soyez très jeune et moi beaucoup plus rassie, beaucoup plus calme, beaucoup plus âgée que vous. C'est que j'ai souffert et vous pas encore. Eh bien, à la question que vous me posez, je ne peux pas répondre... tout de suite. La décision est trop importante pour moi, trop grave pour nous deux, je ne peux pas m'engager sans réfléchir...

— Je vous demande pas de vous engager, je désire simplement connaître votre impression.

— Vous dire mon impression serait presque vous indiquer ma décision, puisque l'une découlera de l'autre.

— Ce n'est pas un refus?

— Non, ce n'est pas un refus, mais ce n'est pas non plus une acceptation. Je ne puis rien dire... n'insistez pas, je vous en prie.

— Vous me martyrisez.

— Martyre bien supportable et qui ne durera pas longtemps.

— Ah! ceci est plus consolant. Vous ne me tiendrez pas infiniment dans cette douloureuse perplexité?... J'ai compris: vous voulez d'abord consulter votre père?

— Je pourrais en effet faire valoir cet argument qu'une jeune fille ne peut pas décider seule de son mariage, que ses parents doivent préalablement donner leur

avis... Ce serait un faux-fuyant qui manquera de franchise et qui ne correspondrait pas à la réalité. De nos jours, vous le savez aussi bien que moi, ce ne sont plus les parents qui marient leurs enfants: ceux-ci se marient tout seuls.

— Au surplus, dans le cas présent, ce serait un très mauvais prétexte, car mon père, fort insouciant par tempérament, est pour moi d'une indulgence sans borne, d'abord parce qu'il a confiance en moi, ensuite parce qu'il ne voudrait pas me contrarier.

— Mon père acceptera donc, les yeux fermés, le mari que j'aurai choisi. Mais justement parce qu'il a confiance en moi, parce qu'il ratifiera mon choix sans faire la moindre objection, je me ferai un devoir de le lui soumettre.

— C'est une dérobade à peine déguisée, soupira Hubert navré.

— Pas du tout.

— Mais si. Vous ne verrez peut-être pas votre père avant des mois. Dès lors, il me faudrait attendre...

— J'irai voir papa quand il le faudra, riposta vivement la jeune fille, c'est-à-dire dès que votre projet m'aura été confirmé d'une façon précise, formelle.

— J'ai compris. Avant de consulter votre père, vous tenez à connaître l'opinion du mien, vous voulez, en d'autres termes que ce soit mon père lui-même qui vous demande votre main pour moi.

— Cela vaudrait mieux évidemment, car il est inutile que je tracasse mon père avec cette question de mariage, qui forcément le troublera quelque peu, si M. Mauroy doit opposer ensuite un refus formel, absolu.

— Eh bien, vous serez satisfaite, répondit Hubert. Je vous jure qu'avant un mois, mon père aura adressé une demande officielle.

Renée baissa la tête, confuse et inquiète.

— Rien ne vous arrête, murmura-t-elle enfin. Mais ne sentez-vous pas que vous jouez gros jeu? Si M. Mauroy refuse catégoriquement de s'associer à votre projet, je n'aurai plus qu'à quitter cette maison.

— Cela ne m'empêcherait pas de poursuivre la réalisation de mon rêve, affirma énergiquement le jeune homme.

— Mais cela m'empêcherait, moi de me prêter à sa réalisation. Car jamais, vous entendez bien, jamais, je ne consentirai à vous épouser contre la volonté de votre père.

Hubert, qui s'était levé et qui arpentait la petite pièce d'un pas fébrile, se laissa tomber sur un siège.

— Vous êtes désespérante, balbutia-t-il d'un ton navré. Mais pourquoi cette résolution farouche?

— Parce que je ne veux pas être une cause de discorde entre vous tous.

Le jeune homme allait répondre et protester vivement contre une telle allégation, lorsque son regard s'abaissa par hasard vers la rue.

— Ah! voici ma mère et ma soeur qui reviennent de la plage, observa-t-il. Je crois préférable que l'on ne nous voie pas ensemble. Je vous laisse. Je me félicite tout de même d'avoir pu vous faire l'aveu qui était sur mes lèvres depuis si longtemps. Maintenant que vous savez, vous réfléchirez et je ne perds pas tout espoir d'être, un jour, heureux pour vous... Au revoir!

Il lui prit la main, la baisa respectueusement, et s'éclipsa rapidement pour regagner sa chambre qui était située au-dessus.

VII

HUBERT s'était promis d'avouer à son père, dès qu'il le verrait, son amour pour

Renée. L'idée ne lui vint pas de prendre sa mère comme confidente d'abord. Celle-ci était si affairée qu'il n'y avait aucun avantage à rechercher son appui.

M. Louis Mauroy vint justement passer à Ostende le dimanche qui suivit la conversation des deux jeunes gens.

C'était une belle occasion. Hubert s'était juré d'en profiter.

Mais au moment d'aborder cette confession délicate, il n'osa plus.

Il faut dire que l'industriel qui, d'ordinaire, pendant ces jours de congé, était insouciant et d'humeur facile, était cette fois d'une humeur massacrant; ce qui n'était pas fait pour encourager, pour faciliter les confidences.

Impossible de lui tirer un mot. Il répondait par monosyllabes et d'une façon à peine distincte.

Evidemment, il était aux prises avec une préoccupation grave, sous l'empire d'une contrariété sérieuse.

Personne n'osait l'interroger, de peur de faire éclater un orage.

Cependant, le soir au moment de reprendre le train, M. Mauroy, que son fils avait accompagné à la gare, se décida à faire une allusion à l'objet de ses préoccupations.

— C'est absurde, mâchonna-t-il entre ses dents, je n'ai guère profité de cette journée de liberté et pourtant j'avais grand besoin de me détendre un peu, car j'ai passé une rude semaine.

— Pourquoi donc, papa?

— Ah! vraiment, je n'ai pas de chance mon ami.

— Pas de chance! répéta le jeune homme interloqué, en songeant que les affaires de son père avaient toujours marché admirablement.

— Eh! oui, les apparences permettent de croire que j'obtiens toutes les satisfac-

tions que peut désirer un chef d'industrie; et la réalité ne correspond pas à ces apparences.

Hubert frémit.

Ce ton pessimiste indiquait-il une situation réellement mauvaise, la menace d'une débâcle prochaine? Ou résultait-il simplement d'une fâcheuse disposition d'esprit?

A tout hasard, il prit la chose en riant.

— A t'entendre, répondit-il, on dirait que tu es ruiné.

— Ruiné? Non, pas encore, mais enfin c'est un commencement. Il ne faudrait pas beaucoup d'opérations de ce genre...

— Qu'est-ce donc? Voyons, explique-toi.

M. Mauroy ne se pressa pas de répondre. Et pendant cette attente pénible, Hubert songeait:

"Tout de même, si nous étions ruinés, quel cataclysme! Mais cela aurait l'avantage de me mettre, financièrement parlant, sur le même pied que Renée et par conséquent de me rapprocher d'elle. En tous cas, papa qui n'aurait plus pour moi d'ambitions folles n'aurait aucun prétexte pour m'empêcher d'épouser celle que j'aime. Je travaillerais et... nous serions peut-être très heureux."

Cet aparté fut interrompu par la voix dure, cassante de M. Mauroy qui disait:

— Tu te souviens qu'au moment où tu es parti en vacances, les pourparlers que je poursuis depuis cinq mois pour obtenir d'être le fournisseur, l'unique fournisseur de la Société des Téléphones de Roumanie étaient sur le point d'aboutir.

— Oui.

— Eh bien, je sais, depuis hier matin, que la Société des Téléphones de Roumanie a tout bonnement passé son énorme commande à la maison Baumann, de St-Denis.

— Et c'est pour cela que tu es de si mauvaise humeur?

— Il me semble qu'il y a de quoi! Cette affaire, pour laquelle j'ai fait déjà de grosses dépenses et augmenté notablement mon outillage, me laissait entrevoir un bénéfice de plusieurs centaines de mille francs, peut-être plus d'un million.

— Mais ce n'est qu'un manque à gagner ça; ce n'est pas une perte comme celle qui résulterait d'une spéculation mal engagée ou d'une exploitation déficitaire.

— Tu oublies mes dépenses préparatoires qui sont perdues.

— Elles serviront plus tard.

— Tu sais aussi bien que moi, mon ami que mon outillage était suffisant pour mon chiffre habituel d'affaire. Celui que j'ai acquis et fait installer en plus va être inutile, c'est certain.

— Tu aurais peut-être dû attendre d'avoir la commande ferme avant de faire ces dépenses. Je n'ai pas osé te le faire remarquer, mais c'était mon impression.

— C'était pour être prêt tout de suite. Mais, d'ailleurs, la perte de cet outillage n'est pas ce qui m'affecte le plus. Je me place à un autre point de vue, c'est que toute industrie qui ne se développe pas périclité. Or, depuis quelques années nous piétinons sur place, avec un chiffre d'affaires presque toujours le même, tendant plutôt à diminuer. Cette grosse commande qui devait presque tripler le chiffre de mes opérations donnait tout d'un coup à ma maison une importance, une envergure qu'elle n'a jamais atteinte.

— C'est évidemment très regrettable. Mais enfin, il me semble qu'il n'y a pas lieu de se désoler. Tout en piétinant, comme tu le dis, tu gagnes beaucoup d'argent, puisque nous en dépensons beaucoup. Nous pouvons donc nous contenir de cet état de choses, qui est très satisfaisant, et nous

n'avons pas besoin de viser plus haut... pour nous exposer à de cruelles déconvenues.

— Il y a du vrai et du faux dans ta théorie, répondit M. Mauroy. En principe, il est sage, en effet, quand on a entre les mains une affaire qui marche bien, il est sage de s'en contenter et de souhaiter simplement que ça continue. Cependant, comme je le disais tout à l'heure, il est bon de chercher toujours à progresser, si l'on tient à ne pas dégringoler. D'autre part, je ne dois pas oublier que j'ai un fils et une fille à établir et que, pour leur en fournir les moyens, sans réduire le train de ma maison auquel ta mère et moi nous sommes habitués, je suis bien obligé de chercher à augmenter mes bénéfices.

Hubert eut une minute de trouble et d'hésitation.

“Ne devait-il pas profiter de l'allusion que M. Mauroy venait de faire à l'établissement de ses enfants pour risquer l'aveu qui était sur ses lèvres depuis le matin, pour dire quels étaient ses rêves, ses projets?”

Il réfléchit et jugea plus prudent de se taire encore, car la façon dont son père parlait de ces mariages indiquait qu'il ne les considérait pas comme possibles sans de sérieuses garanties d'argent.

“A quoi bon dès lors déclarer qu'il aimait Renée et que Renée serait sa femme ou qu'il ne se marierait pas?... C'eût été une bravade inutile et, en tous cas, une maladresse.”

Le jeune homme reprima donc l'élan qui allait déclencher sa confession, et se contenta de lancer une phrase insignifiante, une observation d'ordre général:

— Je crois, papa, que tu exagères l'importance de la dot dans le mariage. L'argent n'est pas tout et la principale condition du bonheur est encore l'amour.

— A ton âge, mon ami, répliqua l'industriel, on parle toujours ainsi. Plus tard, on voit les choses autrement. Les parents sont là pour empêcher leurs enfants, si faire se peut, de prendre des décisions inconsidérées... qu'ils regretteraient ensuite.

Hubert hocha la tête et ne trouva rien à répondre.

Après un instant de silence, M. Mauroy poursuivit :

— Pour en revenir à cette histoire des Téléphones de Roumanie, je dois ajouter que la façon dont la maison Baumann m'a coupé l'herbe sous le pied m'a plus irrité que le fait lui-même.

— Que veux-tu dire ?

— Tout simplement ceci : c'est que, si la maison Baumann a pu entrer en concurrence avec moi pour cette fourniture et l'emporter sur moi, elle le doit certainement à une trahison, qui lui a permis de se renseigner exactement sur les pourparlers que je poursuivais depuis longtemps, et profiter de ces indications pour offrir des conditions inférieures aux miennes.

— Une trahison ! De la part de qui, grand Dieu ?

— D'un de mes employés probablement, grogna M. Mauroy, ou tout au moins de quelque personne de mon entourage, qui, vivant dans mon intimité, s'est trouvée à même de surprendre le secret de mes négociations.

Hubert demeura un instant désorienté, réfléchissant.

— Vraiment, reprit-il enfin, je ne vois pas qui, dans ton entourage, pourrait être capable d'une telle indiscrétion, sans compter que bien peu de personnes connaissent les renseignements dont il s'agit.

— Bien peu, évidemment. C'est pourquoi il me serait, je crois, assez facile en

procédant par éliminations successives, de trouver le ou la coupable.

— Tu y songes ?

— Je verrai. Ça dépendra de circonstances diverses... que je ne peux pas préciser encore.

— Quelle satisfaction, en retireras-tu ?

— Oh ! une satisfaction toute platonique. J'aurai simplement démasqué un ennemi qui jusqu'à présent bénéficia de mon amitié sans la mériter. Ce sera tout de même un résultat.

— Sans doute, approuva le jeune homme d'un air distrait.

M. Mauroy venait de tirer sa montre.

— Hé ! mais, voici l'heure qui approche, s'écria-t-il. Je serais très contrarié de manquer le train, car je tiens à être à mon bureau demain matin à l'heure habituelle. Au revoir, mon ami !... Alors, dans quinze jours ou trois semaines !

— Oui, à peu près, je pense. Il sera grandement temps, à ce moment-là, de quitter Ostende, où il ne fera pas chaud. Au revoir, papa ! Tu ne reviendras pas avant notre départ ?

— C'est très douteux. J'ai trop à faire. Il me tarde d'ailleurs que tu sois rentré pour me décharger un peu. A bientôt !

-- A bientôt, papa !

VII

LÉOPOLD Charpy, après avoir accroché son manteau et son chapeau dans un coin enfilea ses manches de lustrine, tira son trousseau de clefs et s'assit devant son bureau. Il se disposait à ouvrir le tiroir où il avait enfermé la veille les pièces de comptabilité, lorsqu'une jeune femme, vêtue avec une sobre élégance et brillamment chapeauté, entra sans frapper dans la pièce.

— Oh ! mademoiselle Georgette ! s'ex-

clama Léopold surpris, vous m'avez presque fait peur.

— Comment! fait peur? Vous ne m'attendiez pas?... Il me semble pourtant vous avoir dit que je rentrerais le mardi vingt-deux septembre.

— C'est possible. Je ne me souviens plus. Alors, vous vous êtes décidée tout de même à quitter Paris?

— Laissez donc! Quand on est dans ce diable de Paris, on ne peut plus s'en arracher. Il est si prenant, si charmeur!...

— Tiens! Tiens! vous y venez!

— Mais, c'est mon opinion de toujours. Je n'ai jamais contesté que Paris possédât d'infinies séductions, toutes les supériorités, tous les agréments.

— Et peut-être encore plus de désagréments! ajouta en riant le fondé de pouvoirs de la maison Mauroy.

— Non, non, n'en dites pas de mal.

— C'est vous qui en disiez jadis.

— Mlle Servant, avec ses prétentions, me le rendait insupportable.

— Et maintenant, vous en êtes entichée?

— Oh! c'est-à-dire que...

— Si, entichée: la preuve, c'est que vous y êtes restée dix jours de plus que vous ne pensiez. Et pourtant, le moment est bien mal choisi pour apprécier les charmes de la capitale. Ces Parisiens sont absents et remplacés par des étrangers ou des provinciaux; les théâtres sont à peine ouverts, les grands magasins préparent leur changement de saison. Bref, c'est une époque de transition. Et malgré cela, vous ne pouviez pas le quitter si bien que vous vous êtes octroyé une prolongation de vacances au risque de mécontenter le patron.

— Je lui ai écrit pour lui demander la permission: il me l'a accordée.

— Certes, mais en rechignant.

— Ah! vous croyez qu'il m'en garde rancuné?

— Je le crois.

— C'est bien ce que je pensais. Je l'ai dit cent fois à ma tante, mais elle ne voulait rien entendre et ne songeait qu'à me garder auprès d'elle le plus longtemps possible.

— Allons! voilà que c'est la faute de votre tante!

— Mais certainement. Elle a tant insisté que je n'ai pas osé la contrarier!

— Vous étiez trop heureuse d'avoir le prétexte de cette insistance...

— Bah! interrompit Georgette d'un ton insouciant, M. Mauroy ne m'avalera pas. Dès qu'il paraîtra, je lui offrirai humblement mes excuses, puis je ferai du zèle et tout sera oublié.

— En tous cas, répliqua le fondé de pouvoirs, je ne vous conseille pas de lui raconter des boniments aujourd'hui. Il est depuis trois jours d'une humeur exécrable.

— Pourquoi?

— Peuh! il y a sans doute plusieurs raisons. La principale à mon avis est la déconvenue qu'il vient d'éprouver du côté des Téléphones de Roumanie.

— Ah! fit Georgette sans pouvoir dissimuler un léger embarras.

— Ma foi, continua Léopold Charpy, je comprends son mécontentement. Après avoir négocié cette importante affaire pendant des mois, après avoir reçu des assurances formelles qui lui permettaient de considérer le succès comme certain, se voir au dernier moment supplanté par une maison rivale, c'est dur!

— Oh! l'affaire était-elle si avantageuse? risqua la jeune fille.

— Là-dessus, pas de doute. Sur un chiffre pareil, c'était, comme bénéfice net, plus d'un million assuré.

Georgette, l'air toujours embarrassé, balbutia:

— Quelle est la maison concurrente qui a enlevé la commande?...

— La maison Baumann de Saint-Denis.

— Encore!

— Oui, encore. C'est à croire que ce Baumann, qui se trouve partout et toujours sur le chemin de M. Mauroy, consent à travailler à perte, car, pour nous couper l'herbe sous le pied, il fait des conditions invraisemblables. Cependant, dans le cas qui nous occupe, il y a lieu de supposer que ledit Baumann a dû connaître par une indiscrétion l'état de nos négociations avec la Société des Téléphones de Roumanie. Autrement, il n'aurait pas été en mesure de faire en temps utile des propositions susceptibles de contrecarrer les nôtres. Et c'est cela qui irrite le plus M. Mauroy. Il prétend qu'il a été trahi par quelqu'un de son entourage, par un de ses employés...

— Pourquoi, si une indiscrétion a été commise, ne pas supposer qu'elle a pu être commise par quelque employé des Téléphones? objecta Georgette d'une voix toujours mal assurée.

— Non, non, c'est parmi ses employés, à lui, qu'il voit le traître. A-t-il tort? A-t-il raison? Je ne saurais le dire. En tous cas, comme il en est convaincu, il prend en grippe tous les gens qui l'entourent.

— C'est gai! soupira Georgette en essayant de rire. Et cette humeur acariâtre se manifeste depuis trois jours, dites-vous?

— Oui, trois, quatre ou cinq jours, je ne sais plus... enfin, depuis le moment où notre représentant parisien a été téléphoné que nous étions supplantés par la maison Baumann. C'était, je crois, jeudi matin, ça fait donc cinq jours. Depuis, le patron est allé passer la journée du dimanche dans sa famille, à Ostende, mais ça ne l'a pas déridé. Il est revenu plus maussade que jamais.

Georgette qui n'était pas fâchée de trouver un prétexte pour changer la conversation s'empressa de saisir l'occasion que lui offrait l'allusion du fondé de pouvoirs.

— Ah! Ah! M. Mauroy est allé à Ostende avant-hier et il n'en est pas revenu rasséréné, souriant, satisfait?

— Ma foi, non.

— Ça m'étonne.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il, mademoiselle Georgette?

La jeune fille eut quelques secondes d'hésitation et finit par répondre:

— Parce que, à moins d'avoir l'esprit tourné, le spectacle charmant qu'offrent deux amoureux est très propre à faire voir la vie en rose et à développer les sentiments de pardon, de bonté, d'indulgence, qui sont naturels aux âmes bien nées, mais qui sont trop souvent mêlés à d'autres sentiments moins nobles et obscurcis par eux.

— Mademoiselle Georgette, fit Charpy avec admiration, vous parlez comme un livre, mais je ne saisis pas très bien...

— Vous ne saisissez pas de quels amoureux je veux parler?

— Précisément.

— Avez-vous donc oublié Mlle Servant?

— Non, mais...

— Vous ignorez sans doute, interrompit la jeune fille, que, depuis six semaines, M. Hubert roucoule à ses pieds.

— Je le croyais en Suisse.

— Pas du tout. Il est bien effectivement parti pour la Suisse en même temps que ces dames partaient pour Ostende. Mais, au bout de huit jours, n'y tenant plus, il a quitté les lacs et les montagnes et, cyniquement, il est venu rejoindre sa belle.

— Cyniquement, c'est le cas de le dire. approuva Léopold Charpy, car ce geste est un aveu...

— L'amour méprise la prudence, observa Georgette.

— Tout de même, continua le fondé de pouvoirs après quelques secondes de réflexions, je suis surpris que M. Mauroy, qui va là-bas tous les quinze jours, ne m'ait pas dit qu'il y avait trouvé son fils. Bah! l'occasion lui a manqué sans doute, ou bien il a jugé la chose sans importance et n'as pas cru utile de m'en faire part

— Ou bien, acheva la jeune fille, il a au contraire jugé la chose si importante qu'il a préféré n'en pas parler.

— Après tout, rectifia Charpy sans relever l'insinuation de son interlocutrice, mon patron n'a pas de comptes à rendre sur ses affaires de famille.

— Croyez-moi, monsieur Léopold, insista Georgette, si M. Mauroy ne vous a pas parlé de la présence de son fils à Ostende, c'est qu'il a jugé préférable de ne pas ébruiter cette histoire, qui prouve à quel point M. Hubert est amoureux de Mlle Renée Servant.

— C'est possible, asquiesça le fondé de pouvoirs avec amertume.

Puis, se raidissant pour prendre un air détaché:

— Au surplus, je ne vois pas pourquoi je m'occupe des amours de M. Hubert Mauroy et de Mlle Servant, qui me laissent parfaitement indifférent.

— Vous n'avez pas toujours dit cela.

— Je le dis maintenant.

— Volage! lança Georgette. Alors, c'est que vous avez quelque autre amour en tête.

— Que supposez-vous là, mademoiselle.

— Ne niez pas. Je suis sûre que, pendant vos vacances, vous avez fait une nouvelle conquête.

— Une nouvelle conquête! répéta Charpy d'un air désabusé, ce serait tout au plus la première. Non, vous vous trompez.

Si je me désintéresse de Mlle Renée et de ses amours, c'est que je m'assagis en vieillissant et que...

— Compris, interrompit la jeune fille. Vous méprisez ces raisins parce qu'ils sont trop verts.

— Soit! conclut le fondé de pouvoirs qui désireux de se mettre au travail, jugea préférable de ne pas prolonger cette conversation.

Mais il avait affaire à un démon.

Georgette n'avait pas le nez baissé sur son bureau depuis une demi-minute qu'elle reprit:

— Tout de même, je voudrais bien savoir comment se terminera le flirt entre la "Petite Parisienne" et le fils du patron.

— Eh bien, ce sera peut-être par un mariage, ne put s'empêcher de répondre Léopold Charpy.

— A moins que ce ne soit par une rupture éclatante et par le renvoi de Mlle Renée. Je rirais bien...

— Vous êtes charitable.

— Je suis juste, simplement. Ça me révolte — oui je l'avoue — ça me révolte que cette chipie sans le sou, vaniteuse, prétentieuse, insolente, qui nous écrase sans cesse de sa supériorité de Parisienne, puisse épouser un millionnaire alors que..

— Alors que d'autres qui la valent bien n'ont pas réussi, acheva Léopold. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas?

La jeune fille jugea inutile de répondre et baissa les yeux, confuse.

— Mais dites-moi, mademoiselle Georgette, continua aussitôt le fondé de pouvoirs, comment savez-vous donc que M. Hubert est depuis six semaines à Ostende à roucouler aux pieds de sa belle? Je ne suppose pas que ce soit elle ou lui qui vous l'ait écrit.

La jeune fille rougit légèrement.

— C'est Julie, la femme de chambre, qui me tient au courant, bégaya-t-elle.

— Mes compliments! Eh bien, il faut que le cas de Mlle Renée Servant vous tienne sérieusement à coeur pour que vous recouriez à de tels procédés pour connaître ses faits et gestes.

De plus en plus confuse, Georgette s'absorba dans la contemplation du copie-lettres, comme si elle cherchait un renseignement important, urgent. En réalité, elle tournait les pages sans rien voir, tant elle était vexée. Mais son amour-propre mortifié par un aveu qu'elle n'avait pas pu esquiver ne lui permit pas de rester sur la petite leçon que venait de lui donner le fondé de pouvoirs.

Elle se ressaisit rapidement, prit une attitude désinvolte et lança d'un ton gouailleur :

— Alors, monsieur Léopold, vous tenez pour le mariage de Mlle Servant avec M. Hubert?

— Tout est possible. Qui vivra verra.

— Ce n'est pas cela que je vous demande. Vous tenez pour le mariage?...

— Plutôt.

— Et moi pour la rupture. Voulez-vous que nous fassions un pari?...

— Chut! fit Charpy, j'entends M. Mauroy qui ouvre la porte de son cabinet...

IX

Sous prétexte qu'elle était fatiguée, qu'elle devait être fatiguée par le voyage de la veille, Elisabeth Mauroy décida de sa propre autorité de se lever tard ce matin-là.

C'était le six octobre. Il avait été convenu qu'on reprendrait les leçons ce jour-là.

La fillette, en faisant grasse matiné, n'avait donc pas d'autre but que de retarder de quelques heures le commencement des

leçons. Elisabeth, en effet, tout en sympathisant avec son institutrice, visait toujours à travailler le moins possible.

Mais, en ne voyant pas paraître son élève, à l'heure habituelle, dans la petite pièce attenante à sa chambre à coucher, qui leur servait de salle d'étude, Mlle Servant s'inquiéta et alla tout de suite aux nouvelles,

— Vous n'avez pas vu Mlle Elisabeth? demanda-t-elle à la femme de chambre qu'elle rencontra dans l'escalier.

— Non, mademoiselle, répondit Julie. Du moins, je n'ai pas vu mademoiselle Elisabeth depuis ce matin huit heures, quand je lui ai porté son petit déjeuner. Ah! je parie qu'elle est restée tout simplement au lit. J'ai vu ça, d'ailleurs, qu'elle avait l'intention de ne pas se lever de bonne heure. Quand je lui ai offert de l'aider à s'habiller, elle a répondu: "Non, je n'ai besoin de personne!" C'était une manière de me signifier que je pouvais me dispenser de revenir. Ma foi, je me le suis tenu pour dit, je n'ai pas reparu. Et voilà déjà neuf heures et demie. Bien sûr que Mademoiselle ne s'est pas levée.

— Je vais jusqu'à sa chambre, fit doucement l'institutrice en continuant à descendre l'escalier pour gagner le palier du premier étage.

Quelques secondes plus tard, elle frappa à la porte de la fillette qui répondit d'une voix espiègle: "Entrez", puis se cacha aussitôt sous les couvertures.

Renée entra dans la pièce et se dirigea vers le lit.

— Je vous vois, allez, petite paresseuse, dit-elle d'un ton moitié grondeur, moitié plaisant. Eh! bien, on ne se lève pas aujourd'hui.

— Je suis fatiguée, balbutia la fillette en sortant sa tête hors de ses draps. L'air de la mer me débilité et m'énerve, comme

dit le docteur Dussart ;aussi, j'ai très mal dormi cette nuit...

— Quelle plaisanterie! Vous ne vous êtes jamais aussi bien portée que depuis deux mois. L'air de la mer vous a fortifiée au contraire. Vous dormiez là-bas comme un loir.

— Je suis fatiguée tout de même.

— Du voyage, alors? Deux heures de chemin de fer, ce n'est pourtant pas bien terrible.

— Ecoutez, mademoiselle, reprit la fillette après un court silence, je vais vous expliquer, c'est une excuse que j'avais préparée pour mes parents au cas où ils se seraient aperçus de mon lever tardif, mais papa étant à son bureau et maman au lit elle-même peut-être, personne autre que vous ne s'en est aperçu. Et, pour vous, je n'ai pas besoin d'imaginer de mauvais prétextes. Je ne me suis pas levée ce matin parce que je n'avais pas envie de travailler.

— Cependant, tous ces jours derniers, vous paraissiez enchantée de reprendre vos études. Pourquoi ce brusque changement?

— J'ai réfléchi et j'ai compris que c'était inutile.

— Inutile! Quelle idée? Croyez-vous qu'il vous suffirait de se voir lire, écrire et compter pour tenir dans le monde la place à laquelle votre fortune et la situation de votre famille vous destinent et vous donnent droit?

— Je ne sais pas, mais je ne veux plus rien faire.

— Quelle est cette lubie nouvelle?

— Ce n'est pas une lubie, c'est une décision parfaitement raisonnée. Vous allez comprendre... Avec vous, je travaille passablement, parce que vous avez su me prendre, m'inspirer de la confiance et, par

votre douceur affectueuse, gagner ma sympathie et mon affection.

— Voilà un aveu qui me fait grand plaisir, murmura Renée.

— Mais, continua Elisabeth, avec une autre institutrice qui ne saurait pas me prendre, qui ne m'inspirerait par conséquent aucun des sentiments que j'ai pour vous, je ne ferais rien. Or, vous me quitterez bientôt sans doute.

— C'est une idée fixe. Vous m'avez déjà dit cela...

— Ah! vous vous souvenez que, cet été, quelque temps avant que nous partions pour la mer, je vous ai déjà exprimé ma crainte de vous voir partir... C'est fatal, vous ne pouvez pas rester indéfiniment institutrice d'Elisabeth Mauroy; ce qui ne serait pas gai, d'ailleurs... Vous avez d'autres aspirations à satisfaire... d'autres rêves à réaliser... Je vous ai dit tout cela, oui, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Je m'en souviens fort bien. Et je vous ai répondu, je crois, que je ne prévoyais aucun motif qui pût me forcer à partir, à moins que...

— Quoi?

— A moins qu'on ne me mette à la porte.

La fillette secoua la tête:

— Je ne me rappelle pas que vous m'ayez fait cette réponse, murmura-t-elle. En tout cas, si vous me l'avez faite, elle ne m'a pas convaincue. Et je persiste plus que jamais à croire que nous serons bientôt séparées.

— Plus que jamais! Pourquoi? Vous avez de nouvelles raisons d'envisager cette séparation comme sûre et prochaine?

Elisabeth rougit et balbutia après un court silence:

— De nouvelles raisons?... Non, ce sont les mêmes...

Gênée par l'insistance de l'enfant, Renée voulut y couper court.

— Allons, en attendant que je parte, il faut tout de même que nous essayions de travailler ce matin. Voulez-vous?

— Puisque vous l'exigez!...

— Je vais donc vous laisser vous habiller ou appeler Julie pour qu'elle vous aide et, dans une demi-heure vous viendrez me rejoindre dans la salle d'étude. C'est convenu n'est-ce pas? Vous me ferez plaisir.

— Alors, je n'ai plus d'objection à faire.

— Chère petite, vous êtes meilleure que vous ne voulez le laisser croire.

— Avec vous, oui. Mais pas avec celle qui vous remplacera... si vous partez...

— Vous ne pouvez pas savoir ça d'avance... Allons, à tout à l'heure!

Renée fit à la fillette un signe amical et sortit de la pièce, un peu triste et préoccupé, malgré ses efforts pour paraître insouciant.

Mais elle avait à peine fait quelques pas sur le palier qu'elle se trouva en face d'Hubert qui sortait de sa chambre toute proche. Il semblait l'avoir guettée.

— Mademoiselle, murmura-t-il à demi-voix, je vous supplie de m'accorder deux minutes d'entretien. Il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir sur... sur une chose qui est pour moi d'une extrême importance.

Il se tut; il était si ému que les mots ne parvenaient pas à sortir de sa gorge.

Une émotion semblable envahit la jeune fille, qui rougit d'abord, puis balbutia péniblement:

— Je suppose qu'il s'agit de la question, qui, depuis six semaines, a déjà fait l'objet de nombreuses conversations entre nous.

— Bien entendu.

— Et je croyais que nous n'avions plus rien à nous dire sur ce sujet.

— Pardon, j'ignore toujours quelle est votre pensée vraie, intime, sur ce point capital... je n'ai pas encore pu lire au fond de votre âme et je vous supplie de me dévoiler le mystère de votre âme, car la perplexité où vous me laissez me cause une telle angoisse que je ne peux plus vivre ainsi. Je vous en conjure, mettez un terme à cette angoisse qui me torture...

— L'endroit me semble assez mal choisi pour une explication, observa Renée.

— Il est moins compromettant pour vous que m'importe quel autre. Je vous ai rencontrée par hasard, nous échangeons quelques mots en passant... Et personne au surplus ne peut nous surprendre. Du reste, le mot, le seul mot que je vous demande est vite prononcé.

— Je vous ai dit que je ne vous épouserais pas contre la volonté de votre père.

— Oui, je sais cela, mais ce n'est pas cela qui me tient à coeur. L'obstacle que vous prévoyez du côté de mon père, je le renverserai, mais, pour le renverser, il faut l'aborder, et je ne veux pas l'aborder avant de connaître vos sentiments à mon égard. Que me servirait en effet d'obtenir de mon père son consentement à notre mariage, si vous, vous n'y donniez pas votre adhésion? Donc, ce qu'il m'importe surtout, par-dessus tout de connaître, c'est la façon dont vous accueillez le grand, le profond amour que je vous ai voué. Rien ne compte en dehors de cela.

Renée, baissant les yeux, balbutia:

— Je ne peux pas nier que j'éprouve pour vous une très vive sympathie. Votre amour que je crois sincère — et qui est en tous cas absolument désintéressé — m'a émue, touchée... plus peut-être que je ne vous l'ai laissé voir jusqu'à présent...

Hubert, les yeux brillants de joie, prit les mains de l'institutrice qu'il baisa longuement.

— Merci, merci de tout coeur! murmura-t-il. D'un malheureux désespéré qui était tout près de se laisser aller au désespoir, vous faites le plus heureux des hommes. Alors, c'est: oui?...

— Toujours dans les conditions que je vous ai indiquées.

— Bien entendu... Donc, si demain mon père va demander à M. Servant votre main pour moi, vous direz: oui?

— Parfaitement.

— Soyez bénie pour toute la joie que vous me donnez! Eh bien, ce soir même, mon père saura ce qu'il doit faire pour assurer le bonheur de son fils. Et demain...

Il n'acheva pas. Un geste acheva sa pensée.

Machinalement, Renée tourna ses regards vers la porte de la chambre d'Elisabeth en se rappelant l'entretien qu'elle venait d'avoir avec la fillette.

“Demain, se dit-elle tout bas en remontant lentement vers son appartement, demain, je serai peut-être chassée de cette maison...”

X

M. LOUIS Mauroy, après avoir lu et signé son courrier, se disposait à prendre sa canne et son chapeau pour aller faire un tour de promenade, comme il en avait l'habitude chaque soir, lorsqu'on frappa à sa porte.

— Entrez, fit-il.

Ce fut Hubert qui apparut sur le seuil. Le jeune homme avait l'air grave, soucieux et en même temps décidé.

— Je ne te dérange pas, papa? demanda-t-il.

— Non, pourquoi?

— Parce que j'ai à te parler d'une chose importante et je vais sans doute te retenir un bon moment, ce qui t'empêchera d'aller prendre l'air.

— Peu importe! si l'entretien que tu me demandes est utile, je sacrifierai volontiers ma promenade.

— Merci. Je crois, en effet, que cet entretien est utile pour nous tous et je préfère ne pas le différer, afin de faire cesser au plus tôt une situation pénible.

— Oh! Oh! voilà de bien grands mots! s'exclama l'industriel. Eh bien, je suis à ta disposition. Parle.

Si résolu qu'il fût, le jeune homme hésita quelques secondes. Enfin, prenant son courage à deux mains:

— Voici, commença-t-il, ce que je désire te dire... et déjà depuis plusieurs semaines. Tu n'es pas sans avoir remarqué, car tu es très observateur, que Mlle Renée Servant a fait sur moi une très vive impression.

— Ah! Ah! nous y voilà, mâchonna tout bas M. Mauroy.

Et tout haut:

— Un enfant l'aurait remarqué, mon ami.

— D'ailleurs, je n'ai pas cherché à me cacher, continua Hubert, car le sentiment qu'a fait naître dans mon coeur Mlle Servant n'est pas de ceux qu'on doit dissimuler.

“C'est un amour profond, violent, mais loyal, sérieux, honnête.

L'industriel sourit et murmura:

— En un mot, c'est un amour avouable, puisque vous êtes libres tous les deux.

Le jeune homme se crut encouragé par ce ton calme, presque bienveillant. Il reprit:

— Donc, m'étant senti attiré très vivement vers Mlle Servant, dès le premier jour de son arrivée parmi nous, je me suis laissé aller à cette inclination... Maintenant, je l'aime et mon voeu le plus cher est qu'elle devienne ma femme.

— Et probablement, répondit le père,

son vœu le plus cher, à elle, est/que tu deviennes son mari. Ce serait en effet pour elle une agréable solution!

Décontenancé d'abord par ce persiflage, Hubert se ressaisit rapidement et faillit lancer une réplique assez dure. Mais quelques secondes de réflexion lui firent comprendre que ce serait un mauvais moyen pour obtenir le résultat qu'il désirait. Il se contint, se calma et dit sans amertume.

— Je dois t'avouer que Mlle Renée connaît mon amour et qu'elle n'y est pas insensible. Je crois donc pouvoir déclarer qu'elle consentirait en effet à devenir ma femme...

— Elle nous ferait ainsi beaucoup d'honneur.

— Voyons, papa, pourquoi cherches-tu à me blesser en t'exprimant de cette façon obligeante sur le compte de celle que j'aime. Je ne ferai pas plus d'honneur à Mlle Renée en lui demandant sa main qu'elle ne nous en fera en me l'accordant. La question est tout autre. L'affection réciproque que nous éprouvons l'un pour l'autre nous met sur un pied de parfaite égalité. Et si nous pouvons, comme je l'espère, unir nos deux destinées pour la vie..

— Oh! pour la vie? voilà ce qu'on ne sait jamais.

— Enfin, c'est à cela qu'on vise en se mariant... Voyons, où en étais-je?... Ah!... Je disais donc que Mlle Renée consentirait sans doute à m'épouser, si tu donnais à cette union ton adhésion pleine et entière.

— Mais vous n'avez que faire de mon adhésion. Vous êtes majeurs tous les deux, libres par conséquent de vous marier quand et comme vous jugerez bon, car avec les lois nouvelles, la volonté des parents compte pour si peu!

— C'est peut-être parce que les parents

ont abusé fréquemment de leurs prérogatives que les lois nouvelles ont voulu les limiter.

— Peut-être. Je n'apprécie pas, je constate.

— Mais tu ne réponds pas à ma question poursuivit Hubert tenace. J'ai dit que Mlle Renée consentirait à m'épouser si tu donnais ton adhésion: c'est donc que nous n'avons pas l'intention de nous en passer, quoique, effectivement, nous puissions assez facilement le faire. En d'autres termes, Renées ne veut entrer dans notre famille qu'avec l'assentiment de tous, de toi, de maman...

— C'est très gentil de sa part, interrompit M. Mauroy d'un ton ironique. Mais en ce qui me concerne, elle n'aura pas cette satisfaction.

— Pourquoi.

— Je n'ai pas d'explications à te donner. Si tu épouses Mlle Servant, ce sera sans mon consentement ou plutôt contre mon gré.

— Qu'as-tu à lui reprocher? Elle appartient à une excellente famille, sur laquelle grand'mère possède les meilleurs renseignements; elle a été riche autrefois et sa ruine récente est le résultat d'un accident... qui peut arriver à tout le monde, même à toi. Elle est distinguée, instruite, parfaitement élevée et de plus fort jolie. Jamais, je ne trouverai une femme aussi accomplie.

— C'est possible, mais je n'en veux pas comme belle-fille.

— Enfin, pourquoi? pourquoi? Cette obstruction systématique est déconcertante, exaspérante.

— C'est cela. Injurie-moi.

— Alors, donne-moi tes raisons, je t'en conjure! Si tu as une arrière-pensée, dis-la-moi.

— Je n'ai aucune arrière-pensée. Mlle

Servant ne me plaît pas, voilà tout; et cela suffit. Déjà, comme institutrice, c'est avec peine que je la tolère. A plus forte raison...

— Tu tiens donc à me rendre éternellement malheureux! interrompit Hubert d'une voix brisée.

— C'est au contraire parce que j'ai le souci de ton bonheur que je voudrais te détourner de cette union.

— Antipathie instinctive! Est-ce sérieux, papa?

— C'est très sérieux. Je crois sincèrement que Mlle Servant n'est pas la femme qu'il te faut. Sais-tu comment on l'appelle ici, parmi les ouvriers de l'usine et même les domestiques?

— Non, fit Hubert curieux.

— On l'appelle la "Petite Parisienne."

— Eh bien, ce n'est pas une épithète injurieuse.

— En soi, non. Mais l'intention qu'on y attache révèle qu'on a en médiocre estime la personne en question. En tous cas, jamais épithète n'a été à mon avis mieux appliquée. Elle évoque la frivolité, la légèreté, la vanité, le besoin de luxe et de toilette, la vie en dehors, la dissipation, le flirt... Ce n'est pas avec cela, vois-tu, qu'on fait les bonnes mères de famille et les épouses vertueuses.

Le jeune homme baissa la tête, découragé et peut-être un peu inquiet.

— Voilà ce que j'avais à te dire, conclut M. Mauroy. Maintenant, réfléchis et décide.

Il y eut un silence pénible. Puis Hubert se ressaisissant répliqua:

— La plupart des femmes à Paris, en dépit de leurs air évaporés, sont aussi vertueuses qu'en province, où bien souvent, elles ne le sont que parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement. Donc, quelle que soit la raison pour laquelle on a baptisé

Renée la "Petite Parisienne", ce surnom n'a rien à mon avis de désobligeant pour elle. Honnête, sérieuse et bonne autant que jolie et séduisante, Renée est toujours à mes yeux, la femme idéale que je rêve d'épouser.

— Soit! mâchonna l'industriel.

Et, de nouveau, le silence régna: le père et le fils restaient chacun sur ses positions.

Au bout d'un instant, Hubert reprit:

— Alors, à quel parti vas-tu t'arrêter?

— Ma décision est bien simple et toute tracée: elle consiste à n'en pas prendre.

— Comment?

— Je vais, du moins pendant quelques jours, laisser les choses dans l'état où elles sont.

— C'est impossible! Renée à qui j'ai déclaré mon amour sait que je dois aujourd'hui ou demain te soumettre nos projets. A la question posée, une réponse est indispensable. Renée ne peut pas décemment accepter de rester ici un jour de plus, si tu refuses de consentir à notre union. Je ne peux pas d'ailleurs lui cacher l'entretien que nous venons d'avoir, essayer de lui faire croire que je l'ai remis à une date ultérieure et indéterminée. Ça ne prendrait pas et l'attitude que tu auras certainement envers elle désormais suffirait, au surplus, à lui montrer que j'ai parlé.

— Non, rien ne sera changé à mon attitude antérieure, qui continuera à être froide et réservée comme elle est depuis six mois. Mlle Servant ne pourra donc pas se douter que tu m'as confié vos projets. Quant à la décision qui doit intervenir, c'est à toi — et à elle — de la prendre. La solution dépend de vous deux et non de moi. Je te donne dix jours pour réfléchir. Tu me diras alors tes intentions. Je réglerai ma conduite sur la tienne.

— Bien, papa ! fit Hubert en s'inclinant.

La réunion du dîner, ce soir-là, fut silencieuse et maussade. Malgré sa promesse de ne modifier en rien son attitude, M. Mauroy ne pouvait pas s'empêcher de penser à l'entretien qu'il venait d'avoir avec son fils et qui précisait une situation profondément désagréable pour lui. Et son regard était encore plus dur que d'habitude, ses gestes plus saccadés, sa parole plus sèche.

Renée était trop fine pour ne pas remarquer ces nuances. Elle en conclut qu'il s'était passé quelque chose et que ce quelque chose était pénible pour elle puisqu'Hubert n'avait pas jugé à propos de lui en parler. Du reste, le jeune homme était extrêmement gêné, ce qui corroborait les soupçons de l'institutrice.

Mme Clémence Mauroy elle-même, d'ordinaire si molle, si insignifiante, si effacé, était nerveuse et acariâtre.

Bref, un malaise général pesait sur tous les convives, renfrognait tous les visages.

Quant à Elisabeth, qui était seule à parler de temps en temps — pour faire entendre des réflexions saugrenues — elle était également de très mauvaise humeur, en même temps qu'un peu abattue. Si bien que sa mère finit par lui dire :

— Enfin, qu'as-tu ce soir à grogner sans cesse ?

— Je suis fatiguée, gémit la fillette, dont les yeux se remplirent de larmes.

— Fatiguée ! de quoi ?

— Je ne sais pas !

— Qu'est-ce que tu éprouves ?

— J'ai mal à la tête et aussi un peu mal à la gorge.

— Mal à la gorge ! répéta le père brusquement alarmé, il ne faut pas négliger ça. Qu'on aille chercher le médecin demain matin à la première heure.

— Oh ! ce n'est rien sans doute, répondit la mère : la fatigue du voyage...

— On ne sait jamais. Le médecin la surveillera. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait encore rapporté quelque chose des bains de mer. Il y a quatre ans, c'était la rougeole et il y a trois ans, la scarlatine. Pourvu que ce ne soit pas encore quelque grave infection !

— Ne pousse donc pas tout de suite les choses au tragique, papa ! conseilla Hubert. D'abord, ma soeur ayant eu déjà la rougeole et la scarlatine qui déburent toutes deux par le mal de gorge, elle est à l'abri de ces deux maladies-là, dont l'une — la dernière — est bien une des plus terribles qui puissent éprouver la pauvre humanité. Elle s'en est fort bien tirée, d'ailleurs, ce qui prouve que ma petite soeur n'est pas aussi débile qu'on s'est plus à le croire.

— La maladie qui la menace est peut-être plus grave encore, répliqua M. Mauroy d'un ton sec et dur, presque agressif.

— Espérons que non, risqua timidement l'institutrice, mais il est bon de prendre tout de suite des précautions. En attendant la visite du médecin, on peut toujours recourir à un gargarisme désinfectant, capable d'enrayer le développement du mal. Je vais m'en occuper aussitôt après le dîner. Je connais une forme de gargarisme dont je me suis servi bien souvent et qui est très efficace. Il y a en haut, dans la pharmacie, tout ce qu'il faut pour le préparer.

— Oui, faites cela, mademoiselle, aprouva le père d'un ton radouci, je vous en serai très reconnaissant. Sachant que vous vous chargez de ce soin, je serai plus tranquille, car si Elisabeth devait compter sur sa mère...

Un geste de désenchantement ponctua la phrase.

Mme Mauroy se contenta de hausser les épaules sans répondre.

— Je ferai de mon mieux, murmura l'institutrice, mais mon dévouement ne saurait valoir celui d'une mère.

Hubert lui lança à la dérobée un regard attendri.

Ce petit incident, tout en créant une inquiétude nouvelle, détendit légèrement les convives. Ils se séparèrent néanmoins, quelques minutes plus tard, sous une impression de froideur mêlée d'angoisse.

XI

LE docteur Dussart, qui vint le lendemain matin de bonne heure examiner la fillette, crut pouvoir rassurer les parents.

— Jusqu'à présent, ce n'est rien, déclara-t-il, ou du moins je ne vois rien, parce que je ne peux rien voir... C'est probablement une angine anodine, mais ce peut être aussi une angine plus grave. Il faut surveiller... et attendre. Je réserve mon diagnostic. Je reviendrai tous les jours.

Et il se retira, après avoir ordonné une médication appropriée et recommandé de tenir la malade au chaud.

M. Mauroy, à peu près tranquilisé, reprit sa vie active. Plusieurs affaires importantes lui donnaient un surcroît de besogne, l'absorbaient. Hubert, quoique rongé par l'inquiétude, mais désirant faire preuve de bonne volonté, l'aidait de son mieux, ce qui ne signifiait pas : beaucoup ; car, pour paralyser l'activité cérébrale, rien n'est pire que les tourments d'amour.

Quatre jours s'écoulèrent ainsi.

Le matin du cinquième jour, l'industriel étant descendu à son cabinet avant le passage du médecin — non sans avoir auparavant rendu visite à sa fille qu'il avait trouvée plus fiévreuse et plus abattue — se mit à dépouiller le courrier qui venait d'arriver.

Soudain, après avoir séparé les journaux et les imprimés des lettres, il avisa, parmi ces dernières, une lettre dont la suscription était ainsi libellée :

Mademoiselle Renée Servant,

Poste restante,

à Lens (Pas-de-Galais).

L'enveloppe, une vulgaire enveloppe jaune du format commercial, ne portait aucun en-tête indiquant sa provenance. Elle avait été mise à la poste à Paris.

M. Mauroy considéra cette enveloppe d'un oeil sombre, la tourna et retourna dans ses doigts d'un air prelexe, curieux, puis bientôt joyeux :

— D'abord, comment se fait-il que cette lettre adressée poste restante ait été remise ici ? murmura-t-il à demi-voix. Bah ! une distraction du postier, sans doute ! Il aura lu le nom qu'il connaît bien, car Mademoiselle reçoit ici de nombreuses correspondances, et, sans tenir compte de l'adresse qu'il n'aura pas regardée, il aura glissée le missive parmi celles de la maison.

“Pareille mésaventure n'est bien arrivée autrefois, quand j'avais dix-huit ans, pour une lettre que je voulais cacher à ma famille et que mon père a trouvée dans son courrier, ce qui me valut une semonce...”

“Tout de même, c'est bizarre... Une telle erreur est si rare... Après tout, cette erreur m'offre une occasion peut-être unique de convaincre mon fils, car je serais bien surpris qu'elle ne contint pas la preuve éclatante que Mlle Renée Servant — la Petite Parisienne — est indigne de devenir sa femme ! Dois-je négliger une telle occasion ?... Non... L'avenir, le bonheur d'Hubert avant tout ! Mon devoir est d'ouvrir cette lettre, laquelle contient sans nul doute l'argument qui doit sauver mon fils.

Ce colloque avait bien duré quatre ou cinq minutes. Enfin décidé, l'industriel fendit l'enveloppe et en tira une feuille de papier du format usité pour machine à écrire qui portait cet en-tête :

A. BAUMANN et Cie

Cuivre étiré et Laminé

Rue de Saint-Ouen Saint-Denis (Seine)

et, au-dessous, les lignes suivantes, écrites à la machine :

“Mademoiselle,

Nos négociations avec la Société des T. de R. ayant eu, grâce aux indications que vous nous avez fournies un résultat satisfaisant, nous nous empressons de vous faire savoir que nous sommes à votre disposition pour l'exécution des engagements qui ont été pris à votre égard.

“Cependant, cette affaire étant assez délicate, il serait, à notre avis, préférable que le règlement en eût lieu... autrement que par correspondance. N'auriez-vous pas une occasion de venir prochainement à Paris? Faites-là naître au besoin et prévenez-nous. Nous vous enverrons quelque un de confiance à l'adresse que vous nous indiquerez.

“En attendant de recevoir de vos bonnes nouvelles, nous vous prions d'agréer, mademoiselle, l'hommage de nos sentiments respectueux et dévoués.”

Pour A. Baumann et Cie,

Signature illisible.

M. Mauroy reposa la lettre sur son bureau et demeura un instant stupéfait.

“Était-ce possible? Ne rêvait-il pas? Avait-il bien lu?”

Autant de questions qui vinrent, dans une sarabande folle, effleurer en même temps son esprit, sans qu'il pût s'arrêter à aucune, tant son désarroi était profond.

Au bout de quelques minutes, il parvint cependant à se ressaisir.

— Non, vraiment, murmura-t-il, ce n'est pas cela que je m'attendais à trouver dans cette enveloppe. Mais ce que j'y trouve est tout de même bien intéressant. Me voilà fixé d'abord sur la trahison mystérieuse que je soupçonnais sans savoir qui accuser.

“Et d'autre part, ces louches tractations sont aussi compromettantes, aussi désobligeantes pour Mlle Servant que le serait quelque sournoise intrigue d'amour. Elles sont même beaucoup plus graves, elles révèlent une fourberie, une absence complète de sens moral, qui la font voir sous un jour plutôt fâcheux.

“Ah! charmante Petite Parisienne! Voilà comment tu me récompenses de t'avoir sauvée de la misère, de t'avoir introduite dans l'intimité de ma famille! Tu profitais de la confiance qu'on te témoignait pour surprendre le secret de mes affaires et cyniquement, effrontément, tu portais à mes concurrents — moyennant honnête rétribution bien entendu — les renseignements que tu pouvais saisir grâce à la facilité qu'on te donnait de fourrer ton nez partout. Sinte-Nitouche, va!..

“Au fait, Mlle Servant avait-elle toute facilité pour se procurer les renseignements confidentiels qui étaient susceptibles d'être utilisés par mes concurrents? Où pouvait-elle les prendre ces renseignements? Hé! parbleu, dans le bureau de mon fondé de pouvoirs!

“Cet imbécile de Charpy, étant amoureux fou de la donzelle, doit la laisser fouiller partout. Ah! c'est une plaie, décidément, d'avoir chez soi une pareille enjôleuse!

“Tout de même, c'est de la chance que je sois tombé sur cette lettre. Cette chipie ne pourra plus me faire de mal.

“Et j'espère que mon fils, dégrisé du

coup, insistera pour que je la flanque à la porte illico avec les honneurs qui lui sont dûs.

M. Mauroy, ayant remis la lettre dans son enveloppe et ayant placé le tout dans son tiroir, se disposait à poursuivre le dépouillement du courrier lorsque la porte s'ouvrit.

C'était Hubert.

— Tiens! te voilà! s'écria l'industriel avant que le jeune homme eut eu le temps de lui dire bonjour. Tu arrives à propos. J'avais justement quelque chose à te communiquer.

— J'écoute, papa.

— Non, c'est trop compliqué à expliquer. J'aime mieux que tu lises, ce sera plus rapide.

Il reprit dans son tiroir la lettre de la maison Baumann et la tendit à son fils.

Celui-ci regarda la suscription, eut un imperceptible tressaillement, puis, tirant la lettre, la lut posément, sans manifester ses impressions.

— Eh bien, qu'en penses-tu? interrogea le père, quand il eut terminé sa lecture.

— Je pense que c'est une infamie, gronda Hubert.

— N'est-ce pas? c'est indigne de nous avoir trahis de la sorte...

— Tu ne m'as pas compris, papa, interrompit le jeune homme, je dis que celui ou celle qui a cherché à faire peser sur Mlle Servant une accusation aussi odieuse a commis une infamie.

— C'est abominable en effet, de vouloir imputer à quelqu'un la responsabilité d'actes qu'il n'a pas commis.

— Qu'en sais-tu?

— Ça tombe sous le sens. Dans toute cette affaire, la supercherie est évidente. D'abord, la façon dont cette lettre, adressée poste restante, parvient entre tes mains! Cela ne t'inspire aucun soupçon?

n'éveille chez toi aucune arrière-pensée?

— J'ai trouvé cela bizarre mais pas invraisemblable, puisqu'une simple distraction permet d'expliquer la chose.

— Mais la lettre elle-même?

— Il m'a semblé que la maison Baumann avait agi avec imprudence en fournissant par cet écrit la preuve que les tractations louches avaient eu lieu entre elle et la destinataire de la lettre.

— Et cela seul ne suffit pas à t'éclairer? Tu n'en as pas tout de suite conclu que la lettre était apocryphe?

— Elle a, cependant tous les caractères de l'authenticité, balbutia M. Mauroy, en esquissant néanmoins un geste de perplexité.

— Parce qu'elle est écrite sur du papier à en-tête de la maison Baumann? Parce que la signature — illisible, d'ailleurs — est précédée de ces mots imprimés au tampon: Pour A. Baumann et Cie?

— Dame! ce sont là des arguments qui ont leur valeur...

— Allons donc! interrompit Hubert avec force, la seule déduction qu'on puisse tirer de ces détails, c'est que la personne qui a voulu nuire à Mlle Servant a des accointances avec un employé de la maison Baumann. Cette personne, il faut le reconnaître, a su d'ailleurs profiter très habilement de ce que tu es justement monté en ce moment contre la maison Baumann... Et cela prouve du même coup que ladite personne connaît l'échec de tes négociations avec la Société des Téléphones de Roumanie, par conséquent qu'elle fait partie de ton entourage.

— Parfaitement! risposta l'industriel de plus en plus nerveux, et cela prouve précisément que Mlle Servant ne forme qu'une seule et même personne avec...

— Avec celle qui a tramé contre elle cette odieuse machination? acheva le jeu-

ne homme ironiquement. Ce serait drôle, vraiment!

— Ce qui est drôle, c'est que tu embrouilles l'affaire pour le plaisir de l'embrouiller, déclara sèchement M. Mauroy. Il faut que l'amour t'aveugle complètement pour que tu oses ainsi nier l'évidence.

Hubert sentit qu'il allait perdre patience. Il fit un violent effort pour se calmer et se ressaisir.

— Voyons, reprit-il après quelques secondes de silence, nous ne gagnerions rien à poursuivre cette discussion. Nos points de vue sont trop différents. Quoique tu prétendes que je nie l'évidence, je crois pouvoir affirmer que l'accusation contenue dans cette lettre repose sur des données bien vague — c'est le moins qu'on puisse dire — et qu'avant de porter un jugement sur Mlle Servant, il convient de faire une enquête sérieuse, afin de savoir si elle a réellement porté des renseignements confidentiels à la maison Baumann.

— Soit! acquiesça l'industriel, je veux bien faire crédit à Mlle Servant jusqu'à ce que l'enquête établisse sa culpabilité d'une façon évidente.

— Ou la détruis d'une façon éclatante rectifia le jeune homme.

— Enfin, jusqu'à ce que nous puissions connaître la vérité, déclara le père conciliant.

— Seulement, je me demande comment et par qui cette enquête pourra être menée à bien, objecta Hubert.

— Je me le demande aussi, répondit l'industriel. C'est pourquoi, au lieu d'entreprendre une opération aussi délicate, aussi ardue, j'aurais préféré couper court à toutes ces histoires en priant Mlle Servant de retourner chez elle.

— Tu es le maître ici, papa, mais je

crois que tu ne gagnerais rien à agir ainsi.

— Evidemment, puisque tu n'est pas convaincu de l'indignité de la jeune personne.

— Non seulement je ne suis pas convaincu de son indignité, mais cette ténébreuse accusation qui ne repose sur rien ne fait qu'augmenter ma sympathie pour elle.

Il y eut un silence. Le père et le fils évitaient de se regarder mais se sentaient plus que jamais irréductiblement dressés l'un contre l'autre.

— Soit! je patienterai, pour cela comme pour le reste, conclut M. Mauroy au bout d'un instant. En attendant, il faut que je travaille. Si tu veux m'aider?

— Je suis ici pour cela.

Hubert venait de s'asseoir à un bureau placé en face de celui de son père, quand la porte s'ouvrit sous une poussée brusque, et Mme Mauroy apparut sur le seuil. Elle était toute pâle. Sa physionomie d'ordinaire si calme, si indifférente, était bouleversée et son regard affolé trahissait une émotion violente, une angoisse profonde.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chère amie? interrogea vivement l'industriel.

— Oh! il y a... il y a... commença-t-elle d'une voix essoufflée en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Remets-toi! Calme-toi!... Voyons, de quoi s'agit-il?

— Le docteur Dussart vient d'examiner Elisabeth.

— Eh! bien?

— Eh bien, maintenant, plus de doute; c'est la diphtérie.

— Ah! c'est ce que je craignais depuis trois jours! s'exclama Hubert tout ému.

— Et moi aussi, hélas! ajouta M. Mau-

— Moi seule ne me doutais de rien, fit la mère. Le docteur Dussart semblait ne re-

douter rien de grave et me tranquillisait chaque jour par des déclarations rassurantes; j'avais confiance.

— Il avait raison, le bon docteur, de te tranquilliser. C'était inutile de t'inquiéter d'avance. De même qu'il ne s'agit pas maintenant de s'affoler. Nous connaissons le mal, il faut l'attaquer résolument, avec l'espoir, avec la conviction que nous en viendrons à bout. En somme, le sérum est d'une efficacité presque absolue.

— Le docteur est parti en chercher.

— Et pendant ce temps-là, qui est-ce qui est auprès de notre chère malade?

— Mlle Servant... Mlle Servant qui déjà, depuis quatre jours, se montre envers son élève pleine d'attentions délicates et de tendres prévenances et qui veut — m'a-t-elle dit à l'instant — ne laisser à personne le soin de la guérir.

— Elle ne redoute pas la contagion? insinua M. Mauroy.

— Oh! pas du tout, répondit la mère. Elle est inaccessible à ce sentiment, m'a-t-elle déclarée tout à l'heure. Aussi, comme je parlais, sur le conseil du docteur, d'aller chercher une garde, elle m'a suppliée de n'en rien faire, m'affirmant qu'elle suffirait seule à soigner et à veiller Elisabeth.

M. Mauroy et son fils échangèrent un regard.

— C'est une tâche très lourde qui me semble au-dessus des forces d'une seule personne, observa le jeune homme. Qu'on laisse Mlle Servant soigner son élève puisqu'elle le désire — et c'est tout à sa louange — mais qu'on lui donne une aide.

— C'est ce que je pensais faire, répondit Mme Mauroy.

Hubert lança de nouveau à son père un long regard, souriant plein de fierté; puis, tournant brusquement les talons il sortit de la pièce en mâchonnant:

“Pauvre petite soeur! quelle rude épreuve encore! Aucune ne lui sera épargnée! Mais elle guérira vite cette fois, soignée comme elle va l'être!... Il faut que j'aille l'embrasser. Moi non plus, je n'ai pas peur de la contagion.

XII

Si le sérum antidiphthérique est d'une incontestable efficacité, il cause néanmoins un trouble profond dans l'organisme du patient à qui on l'administre.

Le malade se trouve ainsi pendant quelques jours en proie à une double invasion: celle des microbes qui continuent à pulluler et à le ronger, celle des antitoxines qui combattent le microbe. Et pendant quelques jours, on ne sait jamais qui des deux sortira vainqueur du combat.

C'est la période critique — la période de douleur, d'abattement, de fièvre intense pour le malade, d'inquiétude mortelle pour l'entourage.

Pendant les longues journées et les longues nuits que dura chez Elisabeth cette période critique, Renée Servant ne quitta pour ainsi dire pas son élève — bien qu'on lui eût adjoint une aide — se prodiguant sans cesse avec une patience inlassable et un dévouement admirable.

Mme Mauroy, qui la seconda également de son mieux et déploya autant d'empressement et d'activité qu'une femme apathique peut en déployer, était émue et touchée jusqu'aux larmes par la conduite de l'institutrice. Elle en parlait sans cesse à son mari, lequel, tout en s'associant à ses éloges et à son émotion, ne pouvait pas s'empêcher tout de même de faire un peu la grimace.

C'est que l'industriel, qui croyait avoir les plus sérieux motifs de griefs contre Mlle Servant, allait, dans son parti pris

envers elle, jusqu'à supposer que la jeune fille ne se montrait si dévouée que pour racheter ses torts.

M. Mauroy, on le voit avait l'imagination fertile et l'antipathie tenace. On eût bien étonné Renée Servant si on lui eût dit que son empressement à soigner Elisabeth était le résultat d'un calcul.

La petite malade elle-même, quoiqu'elle n'eût pas l'expérience de son père, avait mieux que lui le sens des réalités. C'est qu'elle jugeait moins avec sa raison, que les préjugés, obscurcissent si souvent, qu'avec son cœur.

Quelque affaissée qu'elle fût, quoique vivant dans cette demi-veille des crises graves qui rend les perceptions confuses, elle se rendit bien compte de l'inlassable dévouement de son institutrice, qu'elle voyait à toute heure du jour et de la nuit penchée sur son lit, attentive à prévenir ses moindres désirs. Et elle lui voua une reconnaissance infinie, elle eut vers elle un élan de tendresse, de confiance et d'abandon.

D'un mot, d'un signe, d'un regard, elle essayait de traduire ce qu'elle ressentait.

— Mademoiselle, que vous êtes bonnes! bégayait-elle de sa voix sifflante. Mais vous vous fatiguez trop, je vous vois sans cesse à côté de moi... il faut vous reposer...vous allez tomber malade aussi... Je ne mérite pas tant de sollicitude... Je suis si méchante... Oui, je le sais, allez, que je suis méchante...

— Chut! Chut! taisez-vous, conseillait l'institutrice, vous allez vous faire du mal...nous causerons quand vous serez guérie.

L'enfant fermait les yeux et docilement ne soufflait plus mot. Mais, une demi-heure plus tard, elle éprouvait encore l'impérieux besoin de balbutier:

— Que vous êtes bonne, mademoiselle! et comme je vous aime! Oh! à partir de

maintenant, je ferai toujours ce que vous m'ordonnerez, ça me ferait trop de peine de vous contrarier.

— Eh bien, pour le moment, il faut m'écouter et ne plus parler. Vous savez, c'est l'ordre formel de M. le docteur, et je suis chargée de veiller à son exécution.

— J'obéis... Mais je vous aime tant!

Lorsque, enfin, après neuf jours de douleurs, de suffocations, de fièvre intense, de délire, une amélioration légère se dessina, qui s'accrut encore le lendemain et les jours suivants, ce fut Renée qui, avec la mère, éprouva la plus grande joie.

"Sauvée! elle est sauvée! répétait-elle tout bas. Quel bonheur! Certes, je n'y suis pour rien. Mais... mais... j'avoue que je serais heureuse d'y être pour quelque chose. Au moins, ma venue dans cette maison n'aurait pas l'unique avantage de m'avoir procuré un gagne-pain."

Elisabeth ne fut pas seule à reconnaître ce que Renée avait fait pour elle. Mme Mauroy elle aussi fut profondément touchée, attendrie, reconnaissante. Et elle sut le lui exprimer avec délicatesse:

— Désormais, ma chère Renée — permettez-moi de vous appeler ainsi — vous ne serez plus l'institutrice de ma fille, vous serez pour moi une autre fille, la grande sœur d'Elisabeth.

Quant à Hubert, pas n'est besoin de dire que la noble conduite de Mlle Servant avait encore accru, exalté son amour. Mais il jugea inutile de faire part de ses impressions à qui que ce soit, et il vécut, pendant ces jours d'angoisse, silencieux et solitaire, replié sur lui-même, attendant avec patience que le temps réalisât ses rêves.

Seul, M. Mauroy, tout en exprimant sa gratitude à l'institutrice, conserva, on l'avu, quelque arrière-pensée. Pour cet esprit méthodique et sec, qui ne se laissait

jamais guider par son cœur, lequel s'attendrissait difficilement, un acte de dévouement n'effaçait pas un acte reprehensible. Il lui fallait une preuve absolue, matérielle, pour chasser de son esprit les nuages amoncelés...

* * *

Depuis que la détente s'était produite, Renée consentait à se reposer, même à se coucher de bonne heure pour rattraper le temps perdu. Mais elle se levait d'assez bon matin pour courir au lit de la malade et permettre à la garde d'aller se coucher à son tour.

La convalescence d'Elisabeth poursuivait sa marche normale sans accroc; toute inquiétude avait disparu. Et maintenant, l'institutrice autorisait son élève à bavarder tout à sa guise.

Un matin, vers huit heures et demie, elles étaient en train de causer très amicalement, lorsque Mme Mauroy entra dans la chambre. Elle apportait le courrier.

C'étaient d'abord des cartes postales provenant des camarades de plage de la dernière saison d'Ostende et demandant des nouvelles de leur petite amie.

C'étaient ensuite une lettre de M. Servant pour sa fille, — lettre qui devait être très longue, à en juger par l'épaisseur des papiers qui gonflaient l'enveloppe.

— Vous permettez, fit la jeune fille, c'est de papa.

Elle fendit l'enveloppe et en tira de nombreux feuillets. Les uns étaient couverts par l'écriture haute et large de M. Servant, les autres par une écriture fine et serrée qu'elle ne reconnut pas. Pour savoir, elle alla tout de suite à la signature et eut peine à retenir une exclamation de surprise en lisant: Vicomte Armand d'Aigreval.

Aussitôt, un trouble violent l'envahit, et, au lieu de prendre connaissance des deux missives, elle remit tous les feuillets dans l'enveloppe.

— Eh bien, vous ne lisez pas? fit Mme Mauroy.

— Non, c'est trop long, je lirai ça tout à l'heure dans ma chambre. Maintenant que je sais, par un coup d'oeil au bas de la page, que papa va bien, le reste peut attendre.

Mme Mauroy n'insista pas.

Mais Renée était plus pressée qu'elle n'avait voulu, le laisser croire de lire la prose de son père et aussi celle du vicomte d'Aigreval, dont la présence dans la même enveloppe lui suggérait toutes sortes d'hypothèses folles.

Aussi, un quart d'heure plus tard, elle trouva un prétexte pour retourner dans sa chambre et prendre connaissance des deux missives. Mais le premier résultat qu'elle obtint en satisfaisant sa curiosité fut de se mettre martel en tête.

Voici ce que contenait la lettre de M. Servant:

“Ma chère enfant, je viens de recevoir une visite qui m'a causé d'abord une grande surprise et ensuite une réelle émotion quand j'ai su quel en était l'objet.

“Tu sais que toutes mes démarches pour trouver une place acceptable n'ont eu jusqu'à présent aucun résultat. N'étant pas de ceux que les échecs rebutent, j'ai toujours, malgré tout, continué mes recherches. Et j'apprenais, il y a quelques jours, qu'une situation assez bien adaptée à mes connaissances était vacante à l'usine Baumann, à Saint-Denis, une usine très importante marchant avec un gros capital, qui s'occupe, comme celle de M. Mauroy, d'étirer et laminier le cuivre.

“Je me suis aussitôt présenté. Mais, na-

tuellement, comme cela arrive toutes les fois qu'une place est à prendre, il y avait vingt-cinq ou trente candidats, tous plus ou moins recommandés.

"Cependant, cinq ou six jours après que j'eus formulé ma demande et fourni mes références, je reçus de la direction de l'usine — à ma grande surprise, ma foi — une lettre fort aimable me disant à peu près ceci :

"Le directeur de la maison Baumann et Cie a l'honneur de vous informer que, sur la très chaude recommandation d'un membre nouveau du conseil d'administration, la situation que vous avez sollicités vous est attribuée. Vous voudrez bien vous rendre le plus tôt possible au bureau de l'usine, afin de vous entendre avec M. le directeur sur les conditions et la date de votre entrée en fonction."

"Après avoir lu ces quelques lignes, je restai, comme tu dois le penser, extrêmement perplexe. A qui devais-je l'aubaine qui m'arrivait? Je me perdais en conjectures, cherchant le mot de l'énigme, sans rien trouver, lorsque la bonne m'apporta la carte d'un monsieur qu'elle avait fait entrer dans le vestibule, l'ayant rencontré sur le palier, et qui demandait à me parler.

"Sur cette carte, je lus avec stupéfaction ce nom: Vicomte Armand d'Aigreval.

"J'ordonnai aussitôt d'introduire le visiteur dans mon modeste petit salon et, quelques minutes après, j'avais l'explication du mystère.

"C'était M. Armand d'Aigreval qui, récemment nommé membre du conseil d'administration de la Société Baumann, par suite du décès d'un de ses oncles qui l'était lui-même et qui lui a laissé, avec toute sa fortune, la survivance de la place, c'était, dis-je, M. Armand d'Aigreval qui, ayant

par hasard connu ma demande l'avait énergiquement appuyée et m'avait fait triompher de mes compétiteurs.

"Me voilà donc pourvu d'une situation honorable qui va me permettre de subvenir à tous mes besoins et d'être tranquille pour mes vieux jours. C'est un grand repos pour moi. J'en ai, comme tu penses, remercié chaleureusement M. d'Aigreval.

"Notre conversation qui s'est prolongée fort longtemps, a d'ailleurs été des plus cordiales. Je ne te la rapporterai pas, puisque tu trouveras sous ce même pli une longue lettre que M. d'Aigreval a écrite à la suite de notre entrevue, et dans laquelle, après t'avoir raconté comment il est devenu riche, il t'exprime les projets et les désirs... qui ont fait l'objet de notre entretien.

"Lis sa lettre avec attention, elle le mérite. Tu prendras ensuite la décision que tu jugeras convenable.

"Donne-moi bientôt de tes nouvelles, ma chère enfant.

"La dernière fois que tu m'as écrit, tu me disais que ton élève avait le croup et que tu la soignais. Je ne m'étonne pas que tu aies voulu remplir cette tâche si ingrate. Mais je m'inquiète, car cette horrible maladie est très contagieuse; prends bien toutes les précautions nécessaires. J'espère, d'ailleurs, que ta petite malade va mieux et que tout danger est conjuré: cela te permettra de te reposer. A bientôt quelques mots, je t'en prie! Je t'embrasse de tout mon coeur.

D. Servant"

Renée resta un moment perplexe, les yeux fixés dans le vague, à se demander ce qu'elle devait penser de cette réapparition de son ex-fiancé.

Puis, curieuse, elle prit la lettre d'Armand d'Aigreval et lut :

“Mademoiselle,

“Lorsque, il y a un an, une catastrophe imprévue changea du tout au tout votre situation de fortune, je crus devoir vous prier de considérer comme nuls les engagements que nous avions pris l’un à l’égard de l’autre.

“Ma demande vous a paru sage. Et, au cours de l’entrevue qui consumma notre rupture, vous m’avez déclaré vous-même que, si j’avais persisté à vouloir vous épouser, en dépit de votre ruine, vous auriez refusé. Vous aviez compris, en effet, que, étant donnés nos antécédents et notre manière habituelle de vivre, nous ne pouvions pas être heureux sans argent.

“Bref, nous nous sommes séparés en bons termes, je crois, sans arrière-pensée, sans amertume, sans acrimonie l’un envers l’autre. Mais je vous avoue, en ce qui me concerne, que ce ne fut pas sans regrets, sans de profonds regrets.

“Depuis un an, j’ai souffert, réellement souffert de cette rupture, qui ne fut pas voulue par moi, mais imposée par des circonstances plus fortes que ma volonté. Depuis un an, j’ai donc vécu dans le marasme, dans l’isolement, dans le vague, cherchant mais ne trouvant pas ! hélas ! le moyen de revenir sur une décision qui m’avait laissé tant et de si vifs regrets.”

“Soudain, il y a six semaines, plusieurs deuils vinrent me frapper : un de mes oncles, un frère de mon père, qui était resté veuf, avec deux enfants ayant quinze et dix-sept ans, les perdit tout à coup, à quatre jours d’intervalle, et mourut lui-même, dix jours après, désespéré de n’avoir plus de postérité et d’être condamné désormais à une vie solitaire et inutile.

“Cet oncle était très riche. J’étais son seul héritier. Me voilà donc, par suite d’une série de catastrophes impossibles à

prévoir, me voilà donc devenu très riche, beaucoup plus riche que je n’étais avant d’avoir gaspillé ma fortune personnelle — d’autant plus riche qu’assagi par l’âge et l’expérience, je connais maintenant la valeur de l’argent et me garderai bien désormais de commettre les folies d’antan.

“Cette transformation inattendue de ma situation pécuniaire ne m’a pas fait perdre la tête, mais j’avoue qu’après avoir pleuré mon oncle, qui était le meilleur des hommes, j’ai éprouvé une indiscutable satisfaction.

“Et savez-vous pourquoi j’ai été heureux, oui, je le confesse, franchement heureux de voir cet argent me tomber du ciel ? Parce que, grâce à lui, je pouvais reprendre et poursuivre la réalisation de mes projets d’autrefois... Vous me comprenez ? Contraint par le manque d’argent de renoncer à vous, mais ayant pieusement gardé au fond de mon coeur le fidèle souvenir de l’affection que vous m’avez inspirée, je n’ai eu, dès que j’ai été riche, qu’une seule pensée : me jeter à vos genoux, implorer mon pardon et vous supplier de nouveau de m’accorder votre main.

“Bien entendu, des objections d’ordres divers se sont présentées aussitôt à mon esprit et je me suis rendu compte que mon projet pouvait rencontrer de sérieux obstacles.

“Je me suis dit : quelles sont maintenant les dispositions de Mlle Renée à mon égard ? Ne me garde-t-elle pas une sourde rancune de la rupture de l’an passé, bien qu’elle l’ait excusée et trouvée toute naturelle ? D’autre part, depuis un an, n’a-t-elle pas fait d’autres projets ? pris d’autres engagements ?

“De toutes les obstacles hypothétiques que j’ai envisagés, ce dernier m’a paru le plus sérieux. Enfin, je ne pouvais être fixé sur ce point qu’en posant la question. Je

me suis donc décidé à m'adresser à votre père, qui m'a fait le plus charmant accueil, mais n'a pu me renseigner d'une façon précise sur le sujet qui me tient particulièrement à coeur.

— Pour cela, m'a-t-il dit, il faut interroger Renée elle-même. Elle seule peut vous répondre, car elle seule s'occupe de ses affaires de coeur. Ecrivez-lui, je lui ferai tenir votre lettre, en la recommandant à sa bienveillante attention. Voilà pourquoi, Mademoiselle, je vous donne la peine et l'ennui de lire cette longue communication, qui vous fera peut-être hausser les épaules et sourire de dédain, mais qui est, je vous le jure, l'expression sincère de mes sentiments et de mes vœux. Je mets à vos pieds mes hommages les plus respectueux et les plus affectueux. Décidez de mon sort : il est entre vos mains.

— Je vous prie, mademoiselle, d'agréer l'assurance de mon inaltérable attachement.

— Vicomte Armand d'Aigreval.

Renée laissa tomber la lettre sur ses genoux d'un air ahuri, désorienté. Elle n'avait aucune envie de hausser les épaules ou de sourire de dédain. Elle était plutôt émue et sentit même ses yeux se mouiller. Puis, elle réfléchit de nouveau longuement et ses lèvres balbutièrent enfin un nom :

— Hubert !

Après quoi, elle retomba dans sa méditation, dans sa rêverie lointaine et douloureuse :

Un coup discret frappé à la porte l'interrrompit. C'était Julie qui venait faire la chambre.

— Est-ce que je déränge Mademoiselle ? interrogea la camériste.

— Non, non, je m'en vais, vous pouvez faire votre travail.

Elle ramassa ses lettres et les plaça dans un petit bureau qu'elle ferma à clef, mais en laissant cette clef dans la serrure. Puis elle s'éloigna en monologuant tout bas :

— Quelle situation tragique !... Et Hubert qui ne dit plus rien ! Qu'a-t-il donc ? Que s'est-il passé entre son père et lui ?... Car il lui a parlé, j'en suis... presque sûre... Pourquoi ce mustime envers moi ?

Pendant ce temps-là, Julie tout en défaisant le lit, mâchonnait entre ses dents :

— C'est la lettre qu'elle vient de recevoir qui l'a mise dans cet état. Quelle figure ! Qu'est-ce que va penser M. Hubert ? Il va s'en faire de la bile !

XIII

LORSQUE Renée rentra dans la chambre d'Elisabeth, elle y trouva Georgette Richard qui, avant de commencer son travail, était venue prendre des nouvelles de la malade, ainsi d'ailleurs qu'elle l'avait fait presque tous les jours depuis une quinzaine.

Les deux jeunes filles échangèrent des salutations banales, assez froides. Puis, Georgette, ayant regardé attentivement l'institutrice dont la physionomie troublée révélait l'émotion récente, se dit :

— Tiens ! Tiens ! qu'est-ce qu'elle a ? Aurait-elle eu une explication orageuse avec son Hubert ? Cependant, ils n'ont guère eu le temps de se rencontrer ce matin. Lui, il est déjà dans son bureau. Elle, elle sort de sa chambre... Alors, qu'est-ce qui a pu se produire ? Je demanderai ça tantôt à Julie. Elle doit savoir.

Elle resta encore un instant dans la chambre de la malade, cherchant à faire l'aimable, plaisantant, mais en réalité s'occupant surtout d'examiner l'institutrice dont la mine contractée, douloureuse, ne se déridait pas. Enfin, elle se décida à déguerpir.

Lorsqu'elle fut partie, Elisabeth fit signe à Renée de s'approcher d'elle, et lui dit tout bas dans l'oreille :

— Bon débarras ! Elle m'assomme, cette Georgette. Plus je la vois, plus elle m'est antipathique.

— Soyez indulgente, ma chérie ! Il faut savoir résister à certaines antipathies irraisonnées qui sont presque toujours injustifiées.

— Non, non, je ne peux pas la voir... et ce n'est pas sans raison... D'abord, elle vous hait, mademoiselle... C'est facile à voir, rien qu'à la façon dont elle vous regarde ou dont elle parle de vous, quand vous n'êtes pas là... Et moi, comme je vous aime, parce que vous êtes bonne, loyale et dévouée, je ne peux pas faire autrement que de la détester.

Renée eut un geste d'étonnement, qu'accompagna un léger tressaillement.

— Vous devez vous tromper, ma chérie, protesta-t-elle d'un ton tout de même résistant. Mlle Georgette n'a aucun motif de me haïr, je ne lui ai jamais rien fait, nous nous voyons d'ailleurs assez rarement...

— Ça ne fait rien, interrompit la fillette, elle vous hait, j'en suis sûre. Elle est jalouse de vous.

— Jalouse ! pourquoi serait-elle jalouse ? Je ne vois aucune raison...

Cependant, en prononçant ces derniers mots, la voix de Renée tremblait légèrement. Une lueur venait de se glisser dans son esprit. Elle resta une minute silencieuse, perdue dans sa méditation. Puis, réagissant :

— Voyons, il ne faut pas s'abandonner ainsi à ses impressions. On risque de porter des jugements téméraires. Si Mlle Georgette me déteste, tant pis pour elle ! Je continuerai à la traiter comme si ses protestations d'amitié étaient sincères.

— Ah ! tout de même, vous êtes trop bonne ! s'exclama Elisabeth.

— C'est de la naïveté, n'est-ce pas ?

— Ma foi, oui !

— Que voulez-vous ? je suis ainsi, je ne peux pas me refaire à mon âge. J'ai été élevée par un père qui est l'indulgence même et par une institutrice qui ne pêche pas par excès dans ce sens...

— Ah ! cette demoiselle Lebel, qui est maintenant dame de compagnie chez grand-mère, n'est pas... comment dire ?... n'est pas commode ?... alors, je me demande comment ça marche, car elle n'est pas commode non plus, grand-mère.

— Mlle Lebel sait se plier aux circonstances.

— Compris ; elle s'incline pour ne pas être obligée de partir.

— Eh bien, acheva Renée suivant sa pensée, entre les deux systèmes d'éducation, j'ai trouvé celui de papa très supérieur.

— Je sais pourquoi, dit la fillette d'un petit air mutin.

— C'est que vous en profitez.

— Mais, maintenant, j'en fais profiter les autres.

— Vous trouvez. Il me semble que vous avez été souvent bien sévère pour moi.

— Le regrettez-vous ?

Elisabeth réfléchit une minute.

— Non, fit-elle enfin, car, grâce à vous, je suis peut-être devenu un peu moins insupportable.

L'institutrice allait répondre quand un pas pesant se fit entendre dans le couloir et presque aussitôt, après un heurt sec et rapide la porte s'ouvrit.

— Comment ça va ce matin, mignonne ? demanda M. Mauroy en apparaissant sur le seuil.

— Très bien, papa, je suis tout à fait

guérie. Tu vois, nous étions en train de bavarder avec Mademoiselle.

L'industriel avait en effet aperçu l'institutrice penchée sur le lit de son élève et lui tenant les mains dans une attitude affectueuse et il avait eu d'abord un léger froncement de sourcils.

Mais au froncement de sourcils, succéda bientôt un sourire épanoui.

— Tu abuses de la patience de Mademoiselle, dit-il d'un ton bienveillant.

— Oh! pas du tout, monsieur, protesta Renée.

— Si, si, votre dévouement vous aveugle... Dites-moi, mademoiselle, je venais justement pour vous dire un mot, en même temps que pour prendre des nouvelles de ma fille.

— A moi?

— Oui. J'ai reçu ce matin une lettre de votre père.

— Moi aussi.

— Je le savais, j'ai vu cette lettre dans le courrier. Eh bien, M. Servant me prie de vous accorder quelques jours de congé, ayant besoin de vous à Paris pour affaire de famille.

— Tiens, papa ne me souffle pas mot de cela.

— Peut-être un événement s'est-il produit entre le moment où il vous adressa sa lettre et celui où il m'a écrit, événement qui lui a montré la nécessité de s'entretenir avec vous.

— Oh! je ne vois pas ce qui aurait pu se produire, balbutia la jeune fille d'un ton qui trahissait un réel embarras.

— Vous ne pouvez pas savoir, ni moi non plus d'ailleurs. Toujours est-il que M. Servant insiste pour que vous alliez le voir le plus tôt possible.

— Vraiment, c'est extraordinaire, je n'y comprends rien, répéta Renée.

— Vous comprendrez lorsque vous se-

rez à Paris. M. Servant ne peut pas vous déranger sans un motif sérieux.

— Mais il m'est bien difficile de partir maintenant, objecta l'institutrice après un court silence. Ma malade, tout en allant beaucoup mieux, n'est pas complètement guérie, elle a encore besoin d'être soignée, veillée, et je crois que ma présence auprès d'elle n'est pas inutile.

— Sûrement, approuva la fillette. D'abord, vous m'avez sauvée, ça je ne le proclamerai jamais assez. Et maintenant, c'est encore grâce à vous que ma convalescence va bien, comme dit le docteur, car c'est vous qui me remontez le moral.

— Nous n'oublierons jamais, mademoiselle, ce que vous avez fait pour Elisabeth, reprit l'industriel, et notre reconnaissance est aussi vive, aussi profonde que la sienne — ce qui n'est pas peu dire. Mais je pense que, dans l'état où elle se trouve actuellement, elle peut se passer de vos soins. Nous ferons, d'ailleurs, tout ce que nous pourrons pour qu'elle ne souffre pas de votre absence.

— Oh! je m'ennuierai bien, mademoiselle, murmura la fillette, pendant les jours où vous serez loin de moi.

Il y eut un silence. Renée ne savait plus que dire.

— Vous allez réfléchir, poursuivit M. Mauroy d'un ton conciliant, vous n'êtes pas forcé de partir à la minute. Quant à moi, j'aurais mauvaise grâce à insister. Je devais vous transmettre le désir que M. Servant m'a exprimé. Mon rôle s'arrête là.

L'industriel se dirigea vers la porte.

L'institutrice se décida soudain.

— Puisque papa tient à me voir, fit-elle d'un ton résigné, c'est évidemment qu'il a ses raisons... Je ne peux pas refuser de lui donner satisfaction, je vais faire aujourd'hui mes préparatifs et je partirai demain matin.

M. Mauroy approuva d'un signe de tête et disparut dans le couloir.

Alors, Renée se penchant vers la fillette l'embrassa longuement sur le front. Puis, sous prétexte qu'il était tard et qu'elle n'avait pas encore fait sa toilette, elle s'enfuit dans sa chambre, d'où Julie venait de sortir, et une fois seule, elle fondit en larmes.

* * *

Vers cinq heures du soir, Mlle Servant avait terminé ses préparatifs. Lasse, découragée, désorientée, se sentant menacée d'une affreuse migraine, elle descendit dans le jardin pour prendre l'air, pour essayer de calmer son front brûlant.

C'était une délicieuse soirée d'automne, assez froide cependant. Mais Renée, dans l'état de surexcitation où elle se trouvait, ne sentait pas cette fraîcheur. Elle s'assit sur un banc pour se reposer et rêver.

Elle n'y était pas depuis cinq minutes qu'elle entendit derrière elle le sable de l'allée crier sous un pas léger.

C'était Hubert qui, ayant sans doute guetté sa sortie, accourait, inquiet, angoissé, pour avoir l'explication d'une énigme qui le torturait.

Lorsqu'il fut tout près d'elle, il balbutia à demi-voix :

— C'est sérieux ce départ ?

— Certainement.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?

— Je l'ignore. Papa me demande. Je ne peux pas faire autrement que de me rendre à son appel.

— Vous ne vous doutez pas de la raison pour laquelle M. Servant désire vous voir ?

— Oh ! pas du tout ! fit-elle d'une voix légèrement hésitante.

— Bien vrai ?

— Vous ne me croyez plus maintenant quand je vous affirme ?...

— Si, si... mais cette absence me torture, m'affole... J'ai tellement peur que l'appel de votre père ne cache... un piège et n'ait comme but de... de me priver de vous pour toujours.

Elle frissonna.

— Oh ! si c'était pour cela, murmura-t-elle en baissant les yeux, je crois que vous en prendriez facilement votre parti.

— Renée ! s'écria-t-il en haussant la voix malgré lui, pouvez-vous dire une chose pareille ? Moi qui ne pense qu'à vous, qui ne vis que pour vous et par vous ! moi qui vous adore !...

— Chut !... On ne s'en douterait pas depuis quinze jours !

— Depuis quinze jours, la maladie de ma soeur si grave, si angoissante pour nous tous, m'a obligé à faire passer au second plan les préoccupations qui pourtant me hantent, me tourmentent, m'absorbent au point que je suis tout près d'en perdre la tête.

— La maladie de votre soeur est une raison, une excuse, mais vous ne tenez guère non plus à m'entretenir de vos sentiments, avouez-le...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous n'aviez aucun désir de préciser une situation... qui est pénible pour moi, car vous avez parlé à votre père...

— Je le reconnais.

— Et votre conversation remonte à plus de huit jours.

— C'est exact.

— Et depuis ce temps-là, vous n'avez pas osé me l'avouer, parce que la réponse de M. Mauroy est un refus... un refus catégorique de m'accepter comme belle-fille, ce qui revient à dire que nous devons abandonner nos projets. N'est-ce pas vrai ?

N'ai-je pas deviné, par l'attitude de M. Mauroy à mon égard et par votre embarras, n'ai-je pas deviné ce qui s'est passé entre vous ?

— Je ne peux pas le nier, fit Hubert en baissant la tête, la réponse de mon père a été en effet un refus catégorique. Mais je suis sûr qu'il reviendra sur cette première décision. Ce serait même déjà chose faite, car il a été très touché par le grand dévouement que vous venez de montrer envers ma petite soeur, s'il n'avait pas reçu sur votre compte une dénonciation, évidemment calomnieuse, qui l'a vraiment indisposé contre vous.

— Une dénonciation contre moi ? mais de quoi ? A propos de quoi ?

— Vous savez quelle violente rancune mon père garde à la maison Baumann, de Saint-Denis, parce qu'elle l'a supplanté dans la fourniture des Téléphones de Roumanie. A tort ou a raison, il s'imaginait que, si la maison Baumann a pu lui couper l'herbe sous le pied, c'est grâce aux renseignements fournis par une personne de son entourage, qui a surpris le secret de ses négociations.

— Oui, vous m'avez dit cela.

— Or, un matin — c'était précisément le jour où le docteur Dussart déclara que la maladie d'Elisabeth était la diphtérie, — mon père trouva dans son courrier une lettre de la maison Baumann, dont la suscription portait votre nom et qui, bien qu'adressée poste restante, à Lens, avait été remise à l'adresse.

« Cette lettre, que mon père avait eu l'indiscrétion de lire, croyant y trouver la preuve que vous étiez indigne de mon amour, vous rappelait que l'affaire des Téléphones de Roumanie ayant eu une heureuse solution, la maison Baumann était prête à exécuter les engagements pris envers vous. Elle vous priait ensuite de

chercher une occasion d'aller à Paris pour que la question fût réglée aussi discrètement que possible.

— Mais c'est une histoire absurde, s'exclama la jeune fille.

« Je n'ai jamais parlé à qui que ce soit des négociations de M. Mauroy avec la Société des Téléphones de Roumanie, pour la bonne raison que je les ignorais complètement. Donc, cette lettre, adressé à mon nom poste restante et qui arrivait tout de même dans le courrier de M. Mauroy, est l'oeuvre d'un faussaire et d'un vil calomniateur.

— Je n'en ai jamais douté.

— C'est la première fois, d'ailleurs, que j'entends parler de la maison Baumann.

Elle se mordit les lèvres et put à peine achever sa phrase.

En prononçant ce nom, un souvenir avait jailli dans son esprit : c'était dans cette maison que son père venait de trouver une situation.

Le subit embarras de la jeune fille n'échappa pas à Hubert.

— On dirait tout de même que vous la connaissez, cette maison Baumann, fit-il sans pouvoir se défendre d'une légère inquiétude.

— Mon Dieu, je la connais... comme tout le monde la connaît... commença-t-elle de plus en plus gênée.

Elle s'arrêta aussitôt d'ailleurs, bouleversée, hésitante, désorientée, ne sachant plus comment s'expliquer et craignant que son explication ne l'entraînât trop loin.

Mais, poussée par sa franchise, elle reprit bientôt :

— Oui, je connais la maison Baumann, mais de nom seulement, et voici comment : papa m'a écrit ce matin qu'il avait trouvé dans cette maison une situation avantageuse.

— Ah ! murmura Hubert étonné. St M.

Servant a pu entrer dans cette maison sans être en relations avec elle auparavant?

Nouvel embarras, nouveau trouble de la jeune fille.

Pouvait-elle avouer que, si son père avait pu entrer facilement dans la maison Baumann, c'était grâce à l'intervention de son ex-fiancé, tout puissant dans cette maison? Et d'autre part, révéler que l'oncle de son ex-fiancé avait été membre du conseil d'administration de cette société, n'était-ce pas laisser supposer que M. Servant avait depuis longtemps des relations avec Baumann et Cie.

De plus en plus désorientée, Renée finit par dire:

— Je ne crois pas que papa ait eu avec la maison Baumann le moindre rapport avant de solliciter la place qu'on vient de lui attribuer. En tous cas, il ne m'en a jamais parlé.

C'était la vérité.

Mais la vérité ne s'impose pas toujours avec la force de l'évidence. Et pendant quelques instants, Hubert ne put s'empêcher d'être péniblement impressionné par les réticences, les hésitations, l'attitude embarrassée de l'institutrice. Il se ressaisit pourtant assez vite, ne voulant pas, ne pouvant pas douter de la parole de celle qu'il aimait.

— Eh bien, murmura-t-il, puisque M. Servant est maintenant dans la maison Baumann, vous allez avoir toutes les facilités pour faire la lumière sur la machination ténébreuse qui visait à vous faire passer comme l'auteur de l'indiscrétion coupable, dont mon père a été victime. J'estime, d'ailleurs, jusqu'à preuve du contraire, qu'aucune indiscrétion n'a été commise et que si Baumann l'a emporté sur Mauroy, c'est tout simplement parce que Baumann, disposant d'une organisation

supérieure, a pu faire des conditions plus avantageuses. Néanmoins, il se peut aussi qu'un de nos employés, ayant une vengeance à exercer ou voulant tout bonnement gagner de l'argent, ait trahi la maison Mauroy et ait cherché ensuite à vous faire endosser sa faute. Il vous sera facile de démasquer le ou la coupable, ce qui sera la meilleure manière de vous disculper aux yeux de mon père.

“Du reste, j'ai obtenu de mon père, qu'avant de porter sur vous un jugement définitif, il se livrât à une minutieuse enquête, afin de savoir d'où vient le coup qui vous a frappée. Malheureusement, les moyens dont nous disposons pour établir la vérité sont faibles et je ne sais comment ni dans combien de temps nous aurions pu y parvenir.

“C'est vraiment une chance inespérée que M. Servant soit dans la place. Grâce à son concours, nous obtiendrons rapidement un résultat qui autrement eût pu se faire attendre longtemps.

Voyant qu'elle avait esquivé l'explication épineuse qui l'avait un instant troublée si profondément, Renée respira plus librement et son visage se raséréna.

— Cette considération, poursuivit le jeune homme, me permettra de supporter plus patiemment votre absence, qui cependant sera, je l'espère, aussi courte que possible. Et quand vous nous reviendrez — bientôt, n'est-ce pas? — je pourrai, avec preuves à l'appui, démontrer à mon père que votre loyauté est au-dessus de tout soupçon.

“Alors, n'étant plus prévenu contre vous par cette calomnie stupide, il vous jugera avec son cœur, que vous avez touché, attendri, je le répète, par votre dévouement pour Elisabeth. Dès lors, la partie sera gagnée. Non seulement il ne fera plus d'opposition à notre mariage, mais il sera

le premier, vous verrez, à vous tendre les bras.

La jeune fille hochait la tête sans répondre. Ellet ne voyait pas la situation aussi claire ni l'avenir aussi consolant. Et malgré ses efforts pour réagir, le voyage à Paris lui apparaissait plein d'embûches, de menaces, de perspectives douloureuses.

— Je vous quitte, ajouta Hubert après un instant de muette contemplation. Il est inutile qu'on nous voie ensemble. Mais ne restez pas longtemps sur ce banc, vous prendriez froid... Au revoir!... je vous fais mes adieux pour demain, car nous ne serons pas seuls au moment du départ...

“Au revoir, ma chère Renée!”

Il baisa longuement ses mains et s'enfuit, en marchant aussi légèrement que possible.

* * *

Le lendemain matin, lorsqu'elle entra, à neuf heures, dans le cabinet du fondé de pouvoirs, Georgette Richard était rayonnante.

— Oh! les affaires marchent aujourd'hui, vous êtes contente! remarqua Léopold Charpy.

— Oui, je l'avoue, je suis contente, très contente. Nous sommes donc enfin débarrassés d'elle! Car elle est partie, la Petite Parisienne, bien partie. J'en suis sûre. Je reviens de la gare, je l'ai vue monter dans le train de Paris qui l'a emportée!

— Mon Dieu, comme vous lui en voulez! soupira Léopold d'un air attristé.

— Pour sûr que je lui en veux. Qu'est-ce qu'elle est venue faire ici, cette chipie?

— On est allé la chercher.

— Jolie idée qu'a eue là Mme Mauroy. Tout est sens dessus dessous dans cette maison depuis qu'elle y a été introduite.

— Vous exagérez, mademoiselle Geor-

gette. Tout au plus pourrait-on dire qu'elle a troublé quelques coeurs.

Georgette esquissant un geste rageur, ajouta :

— Et sans aucune utilité.

— Voilà ce qu'on ne sait pas.

— Ça me surprendrait bien. D'abord, je ne pense pas qu'elle revienne.

— Qu'en savez-vous?

— La raison pour laquelle son père l'appelle à Paris l'y retiendra.

— Encore une fois, qu'en savez-vous?

— Je sais... je sais ce que je dis, affirma Georgette d'un ton péremptoire.

— Toujours des cachotteries, des énigmes!

— Qui vivra verra! lança la jeune fille d'un air mystérieux.

— Mon Dieu, oui, qui vivra verra, répéta Léopold Charpy d'un ton mélancolique. En attendant, nous avons, pour nous occuper, beaucoup de travail. Je crois qu'au lieu de bavarder, nous ferions mieux de nous y mettre.

...Pendant ce temps-là, Renée Servant frileusement enfermée dans son compartiment, dont une fine pluie d'automne cinglait les vitres, roulait vers son destin.

Son âme était infiniment triste. Plus elle approchait de Paris, plus ses appréhensions grandissaient. Et plus elle s'éloignait de Lens, plus elle sentait quelle place immense Hubert Mauroy tenait dans son coeur.

XIV

PRÉVENU la veille au soir par une dépêche, M. Daniel Servant attendait sa fille à la gare du Nord.

Ce fut avec le même élan, avec la même joie qu'ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre: ils étaient tous les deux si

heureux de se revoir après cette longue séparation de six mois.

Puis, les premiers épanchements terminés, M. Servant entraîna Renée vers la voiture qu'il avait retenue, en demandant toutefois :

— Tu n'as pas d'autres bagages que cette valise ?

— Non, papa, rien autre. D'abord, mon départ a été si brusque que je n'ai pas eu le temps de faire de grands préparatifs, ensuite j'ai pensé que je ne resterais pas longtemps.

M. Servant sourit.

— Pour prévoir la durée de ton séjour, il faudrait pouvoir connaître l'avenir, dit-il d'un ton énigmatique.

— Il faudrait au moins, ajouta Renée, connaître la raison pour laquelle tu m'as priée de venir. Or, je n'en sais rien...

— Tu n'en sais rien?... C'est vrai, je n'ai rien précisé.

— Et tu ne t'en doutes pas ? d'après la lettre que je t'ai écrite et d'après celle que je t'ai fait tenir?...

La jeune fille ne put s'empêcher de rougir et bredouilla une réponse inintelligible. Heureusement, elle montait en voiture à ce moment-là. Son trouble passa inaperçu.

Lorsqu'ils furent installés tous les deux et que le fiacre roula vers la rue Legendre, M. Servant reprit :

— Oui, je comprends, tu as dû t'étonner que je te fasse demander par M. Mauroy et que je ne t'en parle pas moi-même dans la lettre que je t'adressais. J'ai cru préférable de procéder ainsi, pour t'éviter la peine de demander à M. Mauroy la permission de t'absenter, ce qui t'eût obligée à donner des raisons. Tandis qu'en lui écrivant à lui-même : "Prière de m'envoyer ma fille pour affaires de famille urgentes", ça coupait court à toute explication.

— Mais moi, objecta Renée, ça me laissait dans une perplexité désagréable.

— J'ai supposé que tu devinerais immédiatement de quoi il s'agissait.

— Evidemment, j'ai fait des hypothèses qui doivent se rapprocher de la vérité ; mais hypothèse ne dit pas certitude.

— Eh bien, je ne veux pas te laisser plus longtemps dans le doute. Tu as lu la lettre d'Armand d'Aigreval. Qu'en penses-tu ?

— Elle est inspirée par un sentiment de délicatesse auquel je rends hommage, elle m'a émue et attendrie. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais la rupture de notre mariage ne fut possible, il y a un an, que parce que ce projet d'union était... un contrat d'affaires, une combinaison d'intérêts et que l'amour y jouait un rôle secondaire.

— Cependant, tu m'as dit alors qu'Armand d'Aigreval t'était sympathique, et lui, paraissait t'aimer.

— Néanmoins, nous nous sommes séparés sans trop de peine.

— Tu as pourtant reconnu que ton fiancé avait agi dans la circonstance avec une parfaite correction et, si vous vous êtes séparés sans trop de peine — parce que, de ta part tout au moins, le coeur n'était pas vivement intéressé — vous n'avez, l'un et l'autre, gardé de cette rupture aucun mauvais souvenir.

— C'est exact. Mais il n'en est pas moins vrai, je le répète, que notre rupture ne put s'effectuer facilement que parce que nous n'étions ni l'un ni l'autre profondément épris.

— Où veux-tu en venir avec ces considérations retrospectives.

— Simplement à cette conclusion : qu'il est difficile de reprendre aujourd'hui la réalisation d'une union, qui ne reposait, il y a un an, que sur une affection assez cal-

me. En un mot, une passion violente, que les événements auraient contrariée mais qui serait restée bien vivace sous le demi-sommeil de l'attente, pourrait seule légitimer, à mon avis, la reprise du projet d'autrefois...

— Cela signifie que tu es bien décidée à repousser la proposition du vicomte d'Aigreval.

Renée, n'osant pas se prononcer catégoriquement, hocha la tête et baissa les yeux sans répondre.

— Eh bien, le pauvre vicomte va éprouver un grand chagrin, car non seulement, il paraît plus épris que jamais, mais il se faisait une joie de mettre à tes pieds la grosse fortune dont il vient d'hériter.

— J'en suis désolée, balbutia la jeune fille, mais vraiment je ne puis...

D'un geste, M. Servant l'interrompit et, se frappant le front pour montrer qu'une idée nouvelle venait d'y jaillir subitement :

— Oh! j'y suis, j'ai compris! s'écria-t-il. Faut-il que je sois étourdi et naïf de n'avoir pas pensé à cela tout de suite!

— A quoi penses-tu, père? interrogea Renée très troublée.

— Parbleu! c'est dans l'ordre! A ton âge et courtisée, comme tu dois l'être, ça devait arriver.

— Quoi donc?

— Eh bien, pour que tu ne veuilles plus entendre parler du vicomte d'Aigreval, c'est que ton cœur est pris ailleurs... Oh! je n'ai rien à objecter, mon enfant. C'est ton droit et tu sais au surplus que je te laisse toute liberté sur ce chapitre, car j'ai confiance en toi et je suis persuadé que tu ne saurais faire un choix indigne de toi... Voyons... tout de même, je suis curieux... Qui est-ce?

— Hubert Mauroy, murmura Renée en rougissant.

— C'était à prévoir. Il t'aime?

— Il me l'a dit, me l'a juré... Je le crois sincère.

— Et toi?... Tu l'aimes?

— Oui.

— Eh bien, puisque vous êtes d'accord... il n'y a plus qu'à passer des paroles aux actes.

— Tous les pères ne sont pas indulgents comme toi. M. Mauroy ne veut pas entendre parler de moi comme belle-fille... Et comme je n'épouserai pas Hubert contre la volonté de son père...

— Qu'a-t-il, contre toi, ce M. Mauroy?

— Une antipathie instinctive.

— C'est vague, mais d'autant plus difficile à combattre.

— Renée allait ajouter qu'en outre de son antipathie instinctive, M. Mauroy avait contre elle un autre grief, quand la voiture s'arrêta brusquement.

— Qu'est-ce qu'il ya a?

— Il y a que nous sommes arrivés tout simplement.

— Oh! déjà!

La jeune fille, se trouvant du côté où la voiture touchait au trottoir, sauta à terre la première, et pendant que son père réglait le cocher, elle s'engagea dans l'escalier. Mais, avant qu'elle eût atteint le palier du quatrième sur lequel se trouvait l'appartement, elle se heurta à une vieille dame qui se jeta à son cou et la pressa longuement dans ses bras.

Cette vieille dame était Mlle Eugénie Lebel, qui prévenue par une pneumatique de l'arrivée de sa chérie, était accourue aussitôt.

— Mlle Eugénie vient déjeuner avec nous, expliqua M. Servant qui montrait derrière, je ne t'en ai pas parlé plus tôt pour te faire la surprise.

— Bonne et charmante surprise, répondit Renée. Je vais me croire revenue aux jours heureux d'autrefois, alors que nous

vivions unis et si tranquilles dans l'appartement de l'avenue Henri-Martin.

— Les jours heureux peuvent revenir, observa la vieille demoiselle. Ça dépend de vous, ma chère enfant.

Ils entrèrent tous les trois dans l'appartement et, quand la porte fut refermée, les épanchements et les explications se déroulèrent sans fin.

Mlle Lebel n'avait pas tout de suite osé parler ouvertement de la réapparition du vicomte d'Aigreval, dont elle avait été informée dès le jour où elle s'était produite. C'était un sujet trop délicat qu'elle ne croyait pouvoir aborder qu'après avoir repris plus amplement contact avec son ancienne élève. Elle s'était contentée de faire une timide allusion en insinuant que le retour des jours heureux dépendait de la volonté de Renée.

Mais au bout d'un instant, jugeant que les autres sujets de conversation étaient d'un intérêt bien mince à côté de celui-là, elle ne put tenir sa langue.

— Eh bien, voyons, ma chère petite, dit-elle à brûle-pourpoint, quel accueil allez-vous faire ce soir à votre ex-fiancé?

— Ce soir? balbutia la jeune fille en regardant son père.

M. Servant esquissa un geste d'embaras.

— Tu m'excuseras, ma chérie, murmura-t-il, mais M. d'Aigreval s'est montré si pressant et j'étais, d'autre part, si bien persuadé que tu serais toute disposée à accueillir sa proposition, que... que... je l'ai priée de venir dîner ce soir avec nous. Je comprends maintenant— après la conversation que nous avons eue en voiture— que j'ai agi à la légère, que j'aurais dû attendre et que cette entrevue va être pénible pour vous deux.

— Comment! s'exclama la vieille de-

moiselle, vous avez eu déjà sur ce sujet une conversation qui... que...

— Oui, mademoiselle, acheva le père, une conversation qui m'a fourni la preuve que Renée ne pouvait plus songer à épouser M. d'Aigreval.

— Oh! quel malheur! Moi qui croyais si bien que c'était enfin le bonheur assuré pour ma chère petite, le bonheur et la sécurité et le bien-être.

Renée a trouvé un autre moyen de s'assurer tout cela, répondit M. Servant.

— Un autre moyen?... C'est-à-dire un autre mari... Bah! que je suis sotte! Comment n'y ai-je pas songé tout de suite?... Mais c'est Hubert Mauroy?

Le père et la fille firent ensemble un signe d'assentiment.

— Eh bien, continua Mlle Eugénie, je ne peux dire qu'une chose, c'est qu'il a de la chance, cet Hubert Mauroy, d'avoir conquis le cœur de ma petite Renée. Du reste, tous ces Mauroy sont des veinards. Le père gagne de l'argent gros comme lui, la grand'mère, avec ses quatre-vingts ans passés, est solide comme à trente ans... Ah! pauvre M. d'Aigreval! quelle déception, quel chagrin pour lui!... J'avais l'intention de rester dîner avec vous, comme vous m'en avez prié, mais non, je ne pourrais pas assister à un spectacle aussi triste, j'aime mieux m'en aller... Alors, avec Hubert, vous êtes d'accord, mignonne?

— Avec Hubert, oui, mais pas avec son père.

— M. Louis Mauroy, expliqua M. Servant, gagne trop d'argent, ainsi que vous venez de le dire, pour consentir à ce que son fils épouse une fille sans le sou.

— Quelle sottise!

— M. Mauroy, ajouta la jeune fille, a encore contre moi un autre grief, dont je n'ai pas eu le temps de parler à papa. Très mécontent d'avoir été supplanté par

la maison Baumann dans la fourniture des Téléphones de Roumanie, il prétend que cette maison concurrente n'a pu lui ravir cette commande que parce qu'elle a été au courant des négociations qu'il poursuivait lui-même depuis longtemps avec la Société des Téléphones, et il est persuadé que c'est moi qui ai livré à la maison Baumann le secret de ces négociations.

— Ah! par exemple, en voilà une idée folle! s'exclama M. Servant.

— Et malheureusement, M. Mauroy a été confirmé dans cette idée par une lettre soi-disant écrite à moi-même par la direction de la maison Baumann, dans laquelle on me notifiait que, l'affaire des Téléphones de Roumanie s'étant terminée heureusement, on était prêt à remplir les engagements pris envers moi. On me priait seulement de chercher une occasion pour venir à Paris, afin que le règlement de cette question délicate eût lieu aussi discrètement que possible.

— Quelle infamie! gronda Mlle Eugénie.

— Cette lettre, qui est évidemment l'oeuvre d'un faussaire, m'était adressée poste restante, à Lens, ce qui ne l'empêcha pas, un beau matin, de se trouver dans le courrier de M. Mauroy, qui l'ouvrit, pensant y trouver un argument définitif, péremptoire, pour détacher son fils de moi.

— Le procédé n'est guère noble, observa la vieille fille.

— Si M. Mauroy s'était borné à ouvrir cette lettre, il n'y aurait que demimal, mais il a cru tout ce qu'elle contenait. La façon plus que bizarre dont cette communication lui parvenait, l'absurdité de l'accusation dirigée contre moi, rien ne l'a arrêté. Il reste convaincu que j'ai bel et bien trahi le secret de ses affaires, — dont je ne sais pas le premier mot — et

que c'est grâce à cette trahison que la maison Baumann a pu le supplanter. Et il m'en veut à mort.

— Mais quand il vous a parlé de cette lettre, je pense que vous avez protesté énergiquement de votre innocence.

— Il ne m'en a pas parlé lui-même. C'est par Hubert que je connais tous ces détails. Je n'ai donc pas eu l'occasion de me défendre. Du reste, mes protestations n'auraient servi à rien. L'esprit précis, entier, têtu de M. Mauroy ne peut se laisser convaincre que par une preuve matérielle. Pour qu'il abandonne sa prévention contre moi, il faudra lui mettre sous les yeux un argument d'une clarté évidente.

— Et ce ne sera pas facile, dit M. Servant. Enfin, comme je vais entrer dans la maison Baumann, je ferai tout ce que je pourrai pour tirer au clair cette affaire ténébreuse. Mais quel est l'être abject, sournois, dépourvu de sens moral et de scrupules, qui a bien pu tramer contre toi cet abominable, cette odieuse machination? Tu ne soupçonnes personne?

— Personne.

— Pauvre petite! soupira Mlle Lebel, c'est vraiment épouvantable d'être victime d'une accusation pareille. Si les Mauroy ont de la veine, vous, vous n'en avez pas. Mais, patience! Cette épreuve passera et vous en sortirez grandie. Vous obtiendrez alors toutes les satisfactions que votre coeur désire. Ce sera votre récompense.

* * *

Le déjeuner terminé, la conversation continua à rouler, sans chômer une minute, sur cette affreuse histoire, pris sur les Mauroy, leur genre de vie, leurs relations, leurs idées générales, ensuite sur la maladie récente de la petite Elisabeth, enfin sur les difficultés que la jeune institutrice

avait éprouvées au début avec la fillette — toutes questions qui intéressaient vivement M. Servant et la vieille demoiselle, car grâce à ces détails, ils reconstituèrent la vie de leur chère Renée depuis six mois qu'ils étaient séparés d'elle.

L'après-midi passa ainsi avec une extrême rapidité, sans qu'ils y prissent garde.

Et quand Mlle Eugénie déclara qu'elle allait se retirer pour ne pas assister à la pénible entrevue qui se préparait, il était déjà trop tard: M. Armand d'Aigreval était déjà dans le vestibule.

En entendant la bonne annoncer le visiteur, Renée eut un coup au coeur et pâlit affreusement. Elle se remit vite cependant, tendit gentiment la main à son ex-fiancé, qui la baisa dévotieusement, et lui indiqua un fauteuil à côté d'elle.

Les salutations terminées, le vicomte s'assit et tout d'abord ne sut que dire. Mais il lui répugnait d'avoir recours aux banalités ordinaires, il préféra, après quelques secondes d'hésitation, aborder franchement la question qui lui tenait au coeur.

— Mademoiselle, vous avez reçu la longue lettre que je vous ai écrite et que M. Servant après l'avoir lue et approuvée, je crois, vous a fait tenir?

— Oui, monsieur.

— J'ose à peine vous demander quelle impression cette lettre vous a faite, car votre réponse...

— Cette lettre m'a profondément émue, interrompit la jeune fille; elle m'a donné une preuve de la délicatesse, de l'élévation, de la noblesse de vos sentiments, dont je n'ai jamais douté, d'ailleurs, même au moment de notre rupture imposée par la nécessité, mais elle m'a causé en même temps un réel chagrin: j'ai souffert d'être obligée de vous faire souffrir.

— Ah! soupir le vicomte, c'est ce que

je craignais: vous refusez de prendre ma demande en considération?

— Je vous jure que je n'ai gardé aucune amertume, aucun mauvais souvenir de ce qui s'est passé entre nous, il y a un an. Vous ne pouviez pas agir autrement; notre rupture a été en quelques sorte le résultat d'un accord tacite et nous avons eu parfaitement raison, d'ailleurs, de rompre nos engagements, car nous ne pouvions pas être heureux sans argent.

— Redevenu riche aujourd'hui, alors que je suis toujours aussi pauvre, vous m'offrez de nouveau votre main. Je vous en suis infiniment reconnaissante, mais des circonstances nouvelles m'empêchent d'accueillir favorablement votre demande.

— J'ai compris: vous êtes engagée ailleurs?

— Oui.

Armand d'Aigreval se leva tout pâle et si abattu, si désorienté, si triste, que les spectateurs de cette scène en furent profondément émus. Enfin, après quelques secondes de silence, il regarda M. Servant d'un air qui semblait dire: "Alors, je m'en vais, je n'ai plus rien à faire ici."

Comme s'il eût compris le sens de ce regard, le père de Renée, se levant à son tour, prit les mains du vicomte, les serra longuement dans les siennes et murmura:

— J'espère, mon cher ami, que vous n'en voudrez pas à ma fille de sa franchise un peu brutale. Ne vaut-il pas mieux qu'elle vous ait tout de suite exprimé loyalement le fond de sa pensée, au lieu de chercher des faux-fuyants, de vous leurrer de vagues promesses pour aboutir ensuite à l'aveu de la vérité?

— Certes, j'aime mieux être fixé immédiatement et je n'en veux aucunement à Mlle Servant de sa franchise, mais la situation est douloureuse pour moi.

— Remarquez qu'en vous parlant com-

me elle vient de le faire. Renée a d'autant plus de mérite que, bien que son coeur fixé elle ignore absolument si ses projets pourront se réaliser, car les obstacles ne manquent pas.

— Une coquette, une rouée aurait joué avec vous double jeu, de façon à s'assurer votre fidélité en cas d'insuccès ailleurs.

— Cette attitude eût été indigne de Mlle Renée.

— Aussi, s'est-elle bien gardée d'avoir recours à ce procédé malhonnête et maladroite. Elle vous a dit sans hésitation, sans réticence, toute la vérité. Ce qui signifie que ne pouvant devenir votre femme, elle tient à conserver votre amitié. Donc, malgré l'insuccès de votre démarche, nous n'en resterons pas moins, si vous le voulez bien, de bons, de vrais amis.

— Dame une circonstance récente, vous m'avez déjà donné une preuve de vos dispositions amicales, il est possible que nous ayons encore bientôt besoin de faire appel à votre bienveillant concours.

— D'avance, il vous est acquis, balbutia le vicomte.

— Merci! je n'attendais pas moins de votre bon coeur... Par conséquent, vous n'allez pas nous quitter tout de suite, comme je vous ai vu tout à l'heure en manifester l'intention. Vous allez dîner avec nous en toute intimité et tranquillité, comme si vous étiez venu pour faire une partie de bridge et non pour demander la main de ma fille.

Armand d'Aigreval retomba sur son fauteuil, poussa un soupir et dit:

— Soit! j'accepte. Vous faites de moi ce que vous voulez.

— Ah! par exemple, s'exclama Mlle Eugénie, je n'en reviens pas. Moi qui m'attendais à une explication orageuse et qui frémissais d'horreur devant cette perspective, j'en suis pour mon frisson.

Cette réflexion, qui résumait bien la situation, fit rire tout le monde et accentua la détente.

Pendant le dîner, qui fut servi quelques minutes plus tard, Renée, comme si elle n'eût pas parlé à un amoureux à peine dégrisé, confia ingénument à Armand d'Aigreval que l'élu de son coeur était Hubert Mauroy, mais que le père de celui-ci refusait de l'accepter comme belle-fille, d'abord à cause de l'antipathie instinctive qu'il avait pour elle, ensuite à cause du rôle qu'il lui prêtait dans l'affaire des Téléphones de Roumanie, — affaire que M. Servant exposa ensuite avec détails précis.

Et aussitôt, le vicomte, avant qu'on eût sollicité son intervention, répondit:

— Si vous voulez bien me permettre de vous offrir mon concours, je crois pouvoir vous garantir que je saurai, avant peu, le nom de celui ou de celle qui a tramé contre Mlle Renée cette ténébreuse machination, aussi sottise que criminelle, car évidemment ou la coupable a eu un complice parmi les employés de la maison Baumann. Ce complice, je le découvrirai.

M. Servant et sa fille remercièrent chaleureusement leur hôte et acceptèrent sa proposition.

...Six jours plus tard — un dimanche — le vicomte arriva, triomphant, à l'appartement des Servant.

— Je suis parvenu à saisir tous les fils du complot, s'écria-t-il joyeusement dès qu'il fut en présence de Renée et de son père, car il s'agit bien d'un véritable complot, vous allez voir... Ah! mademoiselle, vous pouvez dire que vous l'avez échappé belle, car vous avez dans la maison Mauroy une ennemie qui, contre vous, était capable de tout.

— Une ennemie! qui donc, grand Dieu?

— Mlle Georgette Richard.

— Oh! est-ce possible! balbutia la jeune fille en songeant cependant à ce que lui avait dit Elisabeth, la veille de son départ.

— Il faut croire, continua d'Aigreval, que vous avez blessé bien cruellement cette jeune personne dans son coeur, car il y a — chez une femme — que les blessures d'amour pour faire germer de telles haines. Donc, c'est Mlle Georgette Richard qui dans le but' de vous déconsidérer dans l'esprit de M. Louis Mauroy et de vous séparer à jamais d'Hubert — sans doute pour le mieux conquérir ou reconquérir — a tramé contre vous cette sombre machination, laquelle, tout en étant un peu enfantine aurait pu vous faire beaucoup de mal.

“Pour arriver à ses fins, elle a profité d'un voyage qu'elle a fait à Paris au mois d'août pour s'aboucher avec deux employés de la maison Baumann, les nommés Laval et Gandoin, dont l'un a des parents qui sont en relations avec la tante de la demoiselle.

“Ces deux employés, pour des raisons que je n'ai pu démêler, se sont faits les complices de Mlle Georgette Richard et c'est l'un d'eux qui a écrit la lettre qui fut adressée à Mlle Renée, poste restante, à Lens; lettre qui fut remise tout de même chez M. Mauroy, grâce, évidemment, à la complicité d'un employé des postes de là-bas. Cette Georgette, vous le voyez, a la haine ingénieuse.

“Mais concluons: les deux complices en question ont avoué leur mauvaise action et ont remis au directeur de la maison une attestation écrite de la part qu'ils ont prise dans cette odieuse machination. Voici cette attestation, mademoiselle. Prenez-la, emportez-la à Lens, quand vous y retournerez — bientôt sans doute, puisque votre coeur vous y appelle — et remettez-

la à M. Hubert Mauroy, pour qu'il la montre à son père. Je pense que celui-ci ne doutera plus alors de votre parfaite honorabilité.

Renée profondément touchée par l'abnégation du vicomte qui, avec une si grande bonté, mettait tant d'empressement à assurer son bonheur, se confondit en remerciement et en protestations d'amitié.

...Deux jours plus tard, elle repartait pour Lens. Et le soir même de son retour, M. Mauroy s'inclinant bien bas devant elle qu'il avait osé calomnier lui déclarait avec un élan, fort rare chez lui:

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour empêcher mon fils de vous épouser et, sachant que vous ne consentiriez à entrer dans notre famille qu'avec l'assentiment de nous tous, j'ai opposé à vos projets un entêtement irréductible. Mais j'avoue aujourd'hui que je me suis trompé sur votre compte en tout et pour tout. Si vous voulez bien me pardonner, je serai heureux très heureux de vous ouvrir mes bras et de vous appeler ma fille.

Pour que M. Mauroy ordinairement si sec, si cassant, si dur, tint un pareil langage, il fallait qu'il fût profondément ému. La jeune fille, pour toute réponse, tendit son front, sur lequel l'industriel mit un long baiser, tout paternel.

Hubert entra à ce moment dans la pièce.

— Je t'avais bien dit, papa, que tu en viendrais là, murmura-t-il.

— Tu le regrettes?...

— Oh! non, je suis heureux, bien heureux, et je te remercie du fond du coeur.

— Tout le monde ici, mon ami, sera heureux de ce dénouement, et ta mère et ta soeur... Il n'y a que Georgette...

— Chut! Ne parle pas d'elle... Ça nous porterait malheur.

— F I N —

LES PARADOXES DES GRUES ELECTRO-MAGNETIQUES

CETTE désignation un peu savante ne cache pas autre chose qu'une grue munie d'un aimant, mais non point d'un aimant naturel, d'une pierre d'aimant qui ne peut être que de dimensions assez réduites; l'aimant est ici un aimant artificiel, un électro-aimant.

Au reste, on peut dire que les machines électrique que nous utilisons constamment dans la vie moderne, ont pour base de leur fonctionnement ces aimants artificiels : c'est avec eux que l'on constitue les dynamo-électriques susceptibles d'engendrer du courant.

Certains lecteurs se rappelleront sans doute avoir entendu parler des grues munies d'électro-aimants.

Elles sont essentiellement faites pour soulever, manutentionner, les objets les plus volumineux, en fer ou en acier; sous des proportions énormes, elles rappellent le petit aimant dont les enfants se servent pour soulever une aiguille ou une plume. Avec une grue de ce genre, pas besoin d'élinguer les charges, comme on dit dans le langage des techniciens; il n'y a pas à entourer cette charge de chaînes dans lesquelles on passera le crochet de la grue.

Mais au fur et à mesure que l'on a fait usage de ces grues électro-magnétiques, et qu'on les a mieux connues, on s'est aperçu qu'elles étaient capables de réaliser de véritables paradoxes.

Que l'on remarque l'énorme aimant artificiel, l'électro-aimant, quelque peu semblable à une large galette, qui se trouve

suspendu au bout du bras de la grue; il est enveloppé dans une sorte de chemise de tôle, en général parfaitement étanche. On peut donc le faire descendre sous l'eau, même à une assez grande profondeur.

Si les câbles électriques chargés d'amener le courant à cet aimant sont eux-mêmes étanches, l'électrisation de l'aimant persistera, quelle que soit la profondeur d'eau sous laquelle il se trouvera. Et comme conséquence, la grue pourra attirer sous l'eau les morceaux de fer ou d'acier, les objets de ce métal qui se trouveront immergés.

Ils s'accrocheront à l'aimant, ce qui en langage exact veut dire qu'ils se rapprocheront de l'aimant et s'y colleront, pour ainsi dire, sous l'influence de ce qu'on appelle le magnétisme.

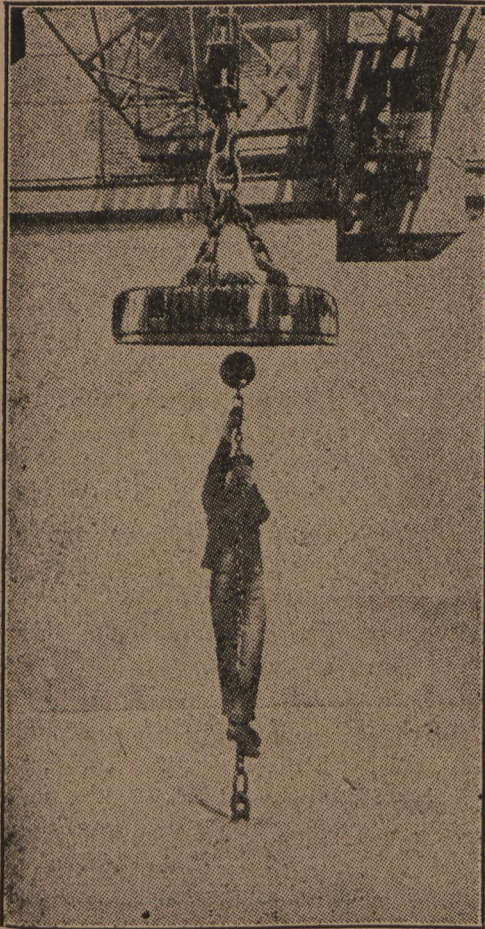
Il n'est donc point, en pareil cas, utile de faire descendre sous l'eau un scaphandrier pour aller élinguer les charges, passer les chaînes, accrocher le crochet de la grue, etc.

Et qu'on n'oublie pas que ce travail du scaphandrier est non seulement pénible, dangereux, mais encore très lent, très coûteux, particulièrement difficile dès que la profondeur d'eau est un peu importante, souvent même impossible.

C'est dans cette voie que l'on commence d'utiliser de plus en plus les grues à électro-aimant. Il existe une Compagnie américaine qui s'est fait une spécialité des appareils électro-magnétiques pour re-

pêcher les fardeaux, les pièces métalliques coulées sous l'eau, le long des quais, des ports ou des usines, ou dans d'autres conditions.

Il n'y a pas longtemps, elle s'est chargée de repêcher des cargaisons métalliques coulées dans le lit du Mississippi : il y avait



La grue magnétique

notamment à sauver la cargaison d'un bateau chargé de barils de clous, chacun de ces barils pesant à peu près 360 livres. Le bateau était coulé sous une profondeur d'eau de 65 pieds environ ; et il fallait ar-

river à ramener les barils sans les ouvrir, car autrement les clous se seraient répandus partout.

On a employé, pour cette opération, une grue à électro-aimant qui avait plus de 3 pieds de diamètre et pesait près de 2800 livres.

Un peu plus tard ce même appareil, qui avait fait merveille, a été mis à contribution, près de Natchez, pour le sauvetage de tout un chargement de bandes d'acier comme on en emploie pour encercler les balles de coton.

Il est arrivé également à retirer du fond de l'eau, près de Pittsburg, un chargement de bottes de fil de fer.

Plus récemment des manufacturiers ont voulu débarrasser un canal, le long d'un quai dépendant de leurs usines, d'une quantité énorme de débris métalliques de toute sorte, de pièces de fer qui étaient tombées à l'eau depuis des années, pendant le chargement ou le déchargement des bateaux.

Si l'on avait voulu recueillir tout cela à la main, et, bien entendu, en mettant à contribution des scaphandriers, on peut dire que l'opération aurait été impossible.

D'autant que la plupart de ces pièces métalliques se trouvaient sous une épaisseur d'eau de près de 18 pieds, et souvent enfoncées assez profondément dans la vase de la Tamise.

On fit venir une grue électro-magnétique montée sur un chaland ; à chaque descente de l'électro-aimant (descente suivie, bien entendu, d'une remontée), on ramenait à l'air de 4 à 6 cents livres de pièces de métal de toute espèce ; et le travail fut vite fini.

Mais voici qu'une expérience curieuse, faite par une usine spéciale allemande, vient peut-être d'ouvrir un nouveau

champ d'application aux grues électro-magnétiques.

En Saxe, on eu l'idée bizarre, au premier abord, de prouver la puissance de soulèvement des électro-aimants par la disposition que représente la photographie qui nous a été envoyée: une grosse chaîne étant fixée dans le sol par une de ses extrémités, et étant munie à l'autre d'un gros boulet de fonte, on a amené au-dessus d'elle l'électro-aimant d'une grue ayant la forme d'un pont-roulant.

On a tendu la chaîne verticalement, et de façon que le boulet s'élevât jusqu'à une distance assez faible de la plaque de l'électro-aimant.

On a alors fait passer le courant dans celui-ci; et le boulet a été attiré violemment, tandis que la chaîne demeurait raidie, dressée verticalement comme une tige métallique rigide, bien que le boulet ne touchât nullement le dessous de l'électro-aimant.

C'est ce que montre la curieuse photographie mise sous les yeux du lecteur; la rigidité de la chaîne sous l'influence de la traction qu'exerce l'aimant à son extrémité supérieure est telle qu'un jeune ouvrier a pu monter le long de cette barre rigide improvisée.

On comprend que cet essai curieux peut ouvrir le champ à d'autres applications des grues électro-magnétiques. On peut les employer à constituer des échafaudages rigides, au moyen de chaînes métalliques flexibles en elles-mêmes.

Il suffira ensuite de couper brusquement le courant, pour que les chaînes retombent à terre; on peut, par conséquent, ainsi employer l'attraction magnétique pour créer de façon analogue des fermetures, qui puissent s'ouvrir instantanément.

Nous n'insisterons pas; c'est l'avenir surtout qui montrera le parti que l'on sera à même de tirer de cette nouvelle application des électro-aimants.

— o —

SUPERSTITION DES ESQUIMAUX

LEUR religion n'est qu'un misérable esclavage qui se résume en un mot: la crainte de la mort. Ceci explique comment et pourquoi les Esquimaux ont tant à coeur de garder tant d'observances ridicules qui font tout le fond de leur éducation sauvage, et le plus souvent sont la seule cause de leur misère et de leur pauvreté.

Par exemple, nos gens ne peuvent, sans crainte de déplaire à leur dieu ou déesse "Nuliyork," préparer leurs habits d'hiver tant qu'ils sont sous la tente.

Il leur faut une nouvelle maison de neige, construite sur la glace des lacs d'eau douce. Ceux qui travaillent les peaux de caribous ne peuvent aller à la chasse sur la mer, et vice versa.

Même ceux qui s'abstiennent de toucher aux peaux de caribous, afin de pouvoir chasser le phoque et le morse, pour avoir de la viande et de l'huile, ne peuvent en apporter un seul morceau au camp, tant que dure le travail des peaux. Ainsi le veut leur religion. Quand on travaille la peau des animaux de terre, il faut vivre de viande de même provenance; mêler l'un et l'autre, ce serait la mort certaine.

Essayer de raisonner, inutile; se moquer, n'est pas toujours facile quand les enfants crient la faim et que la pauvre mère croit qu'ils vont mourir s'ils mangent de la seule nourriture en main, le phoque.

— o —

LA FORCE DES ANIMAUX

Parmi toutes les acceptions vagues du mot "force", il convient d'en retenir deux : celle d'une pression ou tension et celle d'une capacité de travail. La première se conçoit aisément; toute force répondant à cette définition peut se mesurer par comparaison avec un poids et s'évaluer en onces, en livres. La deuxième, la plus répandue, répond à ce que l'on appelle ordinairement l'énergie.

Avec Spencer, on peut donc définir la force: "Ce principe indéfinissable qui, dans son évolution, produit tous les phénomènes de l'univers, physiques, vitaux, psychologiques, moraux et sociaux".

Les phénomènes physiques sont visibles plus chez l'homme que chez les animaux. Ainsi, grâce à sa force, l'homme remplira son labeur quotidien, tandis que l'animal lui sera aussi un puissant auxiliaire.

Cependant quelle est la puissance de l'homme? Comme celle de l'animal, elle est presque infinie, s'il faut en juger par certains animaux excessivement petits et qui déploient une force très considérable proportionnellement à leur grosseur.

Un crabe, par exemple, peut supporter 492 fois son poids, ce qui équivaut à 73,800 livres pour un homme.

Si une punaise pouvait traîner six allumettes, elle dépenserait autant de force qu'un homme traînant 330 poutres aussi grosses que lui-même.

L'abeille, comparativement à son poids, est trente fois plus forte qu'un cheval.

Les muscles d'une huitre peuvent supporter une pesanteur de 37 livres.

Une mouche pouvant lever avec ses pattes une simple allumette, dépensera autant de force qu'un homme qui leverait une poutre longue de 14 pieds, ayant une largeur et une épaisseur de 2 pieds et 6 pouces.

Le *cerf-volant*, dont le nom scientifique est *lucanus*, est un coléoptère bien connu de tous les enfants. La disposition



Les mâchoires d'un homard ont une force de 20 livres.

de ses mandibules lui rend la prise facile et il tient bien sa proie.

Or, un savant, voulant se rendre compte de la force dont il est doué, eut l'idée d'atteler ce coléoptère à une petite boîte en fer-blanc montée sur roues au moyen de fils de soie noués à ses pattes. La boîte pesait 3 onces. Le cerf-volant l'entraîna

comme si rien ne s'opposait à sa marche.

L'observateur versa alors dans le véhicule 1 once environ de plomb, le lucanus continua sa route.

Une seconde fois, il mit encore environ 1 once de plomb, l'insecte continua à tirer le wagonnet pendant quelques pouces, puis s'arrêta. Voici donc un insecte pe-



Une huitre peut supporter 40 livres.

sant $\frac{1}{8}$ d'once traînant un poids de 5 onces, soit environ 40 fois son propre poids.

Un homme de poids moyen (150 livres) devrait donc traîner 6,000 livres, ce qui lui est impossible.

La force des animaux est donc incalculable; alors, que penser de celle de l'homme ?

— o —

En Italie, le jour commence à minuit et est calculé d'après le système des 24 heures. Trois heures de l'après-midi est considérée comme la quinzième heure du jour et minuit comme la vingt-quatrième.

LES PEUPLES LES PLUS GLOUTONS DE LA TERRE

Tous les voyageurs sont d'accord sur ce point qu'aucun peuple ne mange autant que les Esquimaux, les Samoyèdes et les autres peuples hyperboréens de l'extrême nord.

Le célèbre explorateur Paray relate que la nourriture quotidienne d'un jeune homme Esquimau consiste avec de légères variantes, en cinq livres de viande de phoque crue et séchée au froid, 4 lbs de viande de morue cuite, 11 $\frac{1}{2}$ lb de pain, une assiettée de soupe grasse, un verre d'eau-d-vie et 1 gallon d'eau.

Un autre grand voyageur arctique, sir John Ross, dit que l'Esquimau consomme journellement 20 lbs de viande et d'huile.

Le capitaine Cochrane, qui fit un voyage à pied à travers la Sibérie, eut l'occasion de voir cinq Yakoutes qui mangèrent, à leur déjeuner, un veau de 200 lbs.

Un autre voyageur, l'amiral Saritcheff, dans ses notes de voyage, assure avoir connu un Yakoute qui, toutes les 24 heures, dévorait le quart de l'arrière-train d'un bœuf, avec, pour boisson, une quantité proportionnée de graisse fondue, et 20 lbs d'oignons en guise d'entremet.

Les Russes aussi sont d'excellents mangeurs. Lorsque l'armée coalisée se trouva à Paris, en 1814, les Cosaques de la suite impériale russe n'avaient aucun scrupule à boire l'huile des reverbères, avec la même facilité que s'il se fût agi de l'eau fraîche d'une fontaine.

Cette gloutonnerie a son explication dans le climat des régions arctiques, dont la température basse oblige à conserver la chaleur au corps au moyen d'une nourriture abondante.

— o —

LE VER RONGEUR DES PLANTES

L'HORTICULTURE, cette partie importante de l'agriculture, est la culture spéciale des légumes.

Ces derniers qui constituent tous les produits végétaux employés à l'alimentation de l'homme sont classifiés en trois catégories: légumes frais, légumes secs et légumes de conserve.

Cette culture est donc très intéressante et doit être faite avec beaucoup de précaution, si on désire en retirer des bénéfices pour la vie domestique.

La terre doit être bien préparée, les graines de semences doivent être mises en terre, en temps convenable. On doit aussi les arroser afin qu'elles germent dans de bonnes conditions et produisent une tige puissante, qui pourra supporter les fruits.

Mais là, ne consiste pas le travail le plus important de l'entretien de la semence, il faut à tout prix voir à la disparition des insectes nuisibles qui rongent bien souvent les racines des plantes.

Les petits vers peuvent détruire en peu de temps votre travail de plusieurs semaines, si vous ne portez pas attention à votre plantation.

On cite parmi ces insectes destructibles, les vers blancs, que l'on nomme "neumatodes", et qui s'attaquent aux plantes.

Alors, il est temps, pour vous de modifier votre système de plantation et de changer votre culture, par exemple, de semer des patates là où vous aurez semé des fèves, l'année précédente.

De cette manière, les insectes qui s'attaquent aux patates n'auront pas d'effets

sur les racines des fèves, et par ce moyen vous aurez contrôlé le mal.

Comment ces vers peuvent-ils être nuisibles à la culture de légumes? De plusieurs manières, dont la principale est qu'ils enlèvent l'air qui entoure la tige et ainsi privent celle-ci du principe nécessaire à sa vie et à sa croissance.



"Le Neumatode", l'insecte le plus nuisible aux légumes.

D'autres contribuent aussi à la formation de l'humus — cette couche de terre végétale qui forme le sol fertile — au moyen de leur mâchoire, en broyant la matière riche en sucres productifs.

Mais, le pire ennemie des plantes, c'est "le ver des gales", qui ne peut être vu, qu'au moyen d'un microscope.

Il n'a qu'un vingtième de pouce de longueur, mais il forme des gales sur les racines, qui entravent la croissance de la plante, d'une manière considérable.

D'un autre côté, il y a les insectes utiles, dont les plus connus sont les quarante différentes espèces de la famille des Monachées.

Ce sont les amis du cultivateur et du jardiniers puisqu'ils ont pour mission de détruire les insectes nuisibles et de préparer le sol à la culture en la rendant fertile. On a même parlé, de s'occuper de leur production et multiplication.

— o —

LE PIC D'ADAM

C'EST dans l'île de Ceylan que se trouve le célèbre Pic d'Adam. Il est élevé à 7,260 pieds au-dessus du niveau de la mer; le sommet, de forme elliptique, long de près de 69 pieds sur environ 30 pieds de large, est entouré d'une muraille haute de 3 pieds et $\frac{3}{4}$; au centre est un bloc de granit haut d'environ 28 pieds, sur lequel se trouve le *sripada*, le *piéd sacré*, ou l'empreinte sacrée de Bouddha.

Un temple construit en bois, fixé au moyen de grosses chaînes de fer, surmonte le roc; à côté on trouve un *pausola*, petite habitation du prêtre, bâtie en terre, et deux cloches, une grande et une petite.

C'est tout ce qu'on voit dans ces lieux visités avec une dévotion si ardente.

Trois croyances différentes ont fait de cette ressemblance très imparfaite du reste de l'empreinte du pied l'objet de leur vénération. Les Mahométans, et d'après eux tous les navigateurs et voyageurs eu-

ropéens, nomment ce sommet *Pic d'Adam*, parce que, suivant eux, ce fut là que le père du genre humain et le premier des prophètes s'arrêta, après son exil du paradis, pendant que sa compagne Eve était bannie à Djedda en Arabie.

Après une séparation de 200 ans, ajoute la légende musulmane, Adam, ayant expié ses péchés par un repentir exemplaire, fut conduit sur une montagne située dans le voisinage de la Mecque, où il retrouva et reconnut sa femme; ce qui fit donner à cette autre montagne le nom d'Arafat (*reconnaissance*).

Les peuples du Malabar et autres Hindous prétendent que c'est le dieu Siva, le terrible et puissant Mahadeva qui a laissé l'empreinte de son pied sur le roc de granit.

Les Bouddhistes revendiquent ce monument en l'honneur de Gantama Bouddha, le fondateur du culte le plus répandu sur la terre.

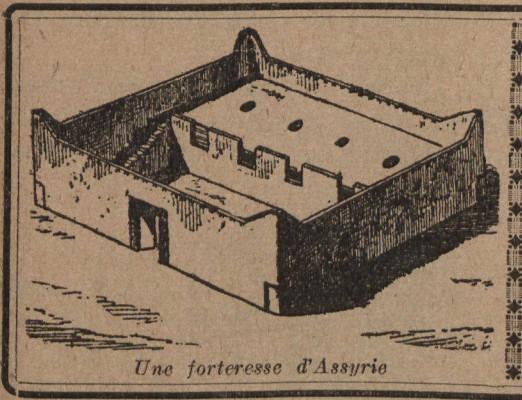
Les légendes ayant cours dans l'île de Ceylan attribuent l'empreinte en question qui auraient différents bouddhas ou sages qui auraient successivement choisi pour le lieu de leurs pieuses méditations ce point de la terre si propre à élever la pensée au-dessus des choses de ce monde.

Parmi ces Bouddhistes, il y en eut un, Samana (altéré sans doute de Lachmana) frère et compagnon de Rama, héros indien, fameux par son expédition dans l'île de Ceylan; et c'est de lui que le Pic a reçu le nom de Samanalla, et Samanalluta (cime de Samana).

Dans cette dernière hypothèse, le Gantama Bouddha n'y serait venu qu'après les trois autres.

— o —

Jusqu'en 1776, on se servait du rouet pour filer le coton.



Une forteresse d'Assurie

LE PERFECTIONNEMENT DE L'HABITATION DE L'HOMME

On dit, avec plus ou moins de raison, que du genre d'habitations dépend le degré de civilisation d'un peuple.

Si l'homme vit dans une cave ou dans une grossière hutte ou cabane, on décidera qu'il est plus ou moins "up to date", significatif, en ces derniers temps de civilisation. S'il vit dans un château, au milieu de tout le confort moderne, qu'importe qu'il soit aussi brutal, que le Kaiser ou les anciens Indiens de l'Amérique, c'est un homme civilisé.

Il est cependant admis que l'histoire de l'habitation de l'homme a marché de concert avec le civilisation.

En effet, la première habitation, au temps préhistorique, était la cave naturelle, d'où l'homme avait chassé l'ours ou le tigre, pour y établir ses pénates.

Plus tard, le roi de la Création, conçut l'idée de se construire une habitation; des branches, des troncs d'arbres et des pierres furent les matériels qu'il employa.

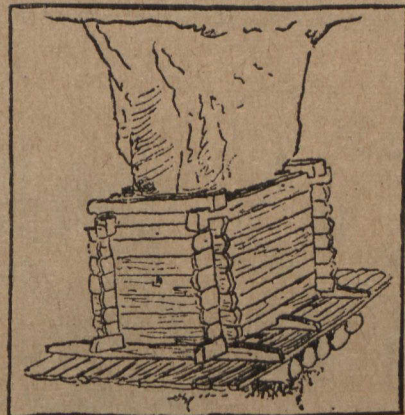
On trouve encore des traces de ces résidences, qui remonteraient à 500,000 ans, dans certaines parties de la France et de l'Allemagne.

Vers cette époque, l'Europe offrait un climat plutôt arctique et le mammoth,

l'élan et le renne qui habitaient les plaines et montagnes forçaient les habitants à se cacher dans des huttes, pour échapper à la férocité de ces bêtes fauves.

Cependant, lorsque ces hommes eurent appris à se faire une arme du caillou, ils tuèrent ces animaux, et de leurs peaux en firent des tentes. On trouve des traces de ces tentes en Irlande.

Plus tard, on utilisa la pierre et l'esprit



Une hutte construite sur un rocher.

humain se perfectionnant on parvint à les entasser de manière à former des murs, dont on trouve encore les débris dans l'île de Sardie. On parvint même à cons-

truire de véritables tours de 2 à 3 étages.

Après l'âge de la pierre, on passa à l'âge du bronze, alors que l'homme apprit à extraire le cuivre de la terre, à le fondre, à le moudre, de manière à fabriquer des instruments de toutes sortes.

S'éloignant un peu des montagnes, au moyen de leurs instruments nouveaux, ils taillèrent le bois et commencèrent à bâtir de véritables habitations.

On croyait qu'il serait plus facile de défendre sa demeure contre les attaques des animaux en la construisant sur l'eau que sur terre. Ce qui fut fait.

On découvrit ensuite la manière de préparer le mortier et de s'en servir.

Après l'âge du bronze vint l'âge du fer. Vint ensuite une meilleure organisation sociale et la formation des différentes sectes religieuses.

Pendant que l'Europe progressait ainsi, en Egypte et en Babylone on marchait de l'avant.

En Mésopotamie, où la pierre manquait, le bois et la glaise étaient en honneur dans la construction des habitations.

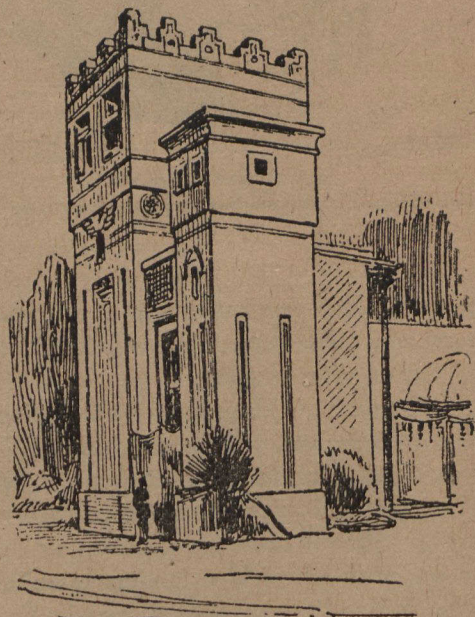


Modèle des premières habitations de l'homme

La brique réchauffée au soleil d'abord fut cuite par le feu, finalement, comme aujourd'hui.

En Egypte, les premières maisons furent faites de terre.

Les Hébreux de Babylone et de Canaan érigèrent leurs premières maisons, de la même manière, en utilisant de la brique



Modèle d'une maison égyptienne.

non chauffée à l'intérieur et cuite à l'extérieur.

Avec les années, les peuples se sont perfectionnés à un tel point qu'ils rivalisent entre eux dans la construction des bâtisses somptueuses qui font contrastes avec les humbles huttes primitives.

Le genre humain, qui va de pair avec la civilisation, est aujourd'hui plus grand qu'il l'était hier, et demain sera plus cultivé qu'il l'est aujourd'hui.

Dans les grandes villes chinoises les plus beaux magasins sont ceux qui font le commerce de cercueils et de couronnes mortuaires.

LA MAIN-D'ŒUVRE AU JAPON

Le Japon est le pays du monde où l'industrie évolue dans les proportions les plus fantastiques. Jadis tributaire des nations européennes pour la plupart des produits manufacturés, l'Empire du Soleil Levant s'est totalement affranchi de ce tribut et fabrique à son tour en suffisante quantité pour n'avoir plus besoin des importations étrangères.

Son expansion commerciale peut nous donner une idée de cette fécondité : en 1868, son commerce général s'élevait à \$13,127,200, en 1898 à \$221,620,000, en 1905 à \$409,023,500, en 1906 à \$439,700,000.

Pour l'exportation seule, le chiffre de \$82,876,500 en 1898, est passé en 1905 à \$200,958,120.

Toutes les branches commerciales ont été laborieusement étudiées et améliorées. L'agriculture intensive a permis aux producteurs de riz de jeter sur les marchés 1,194,885,000 gallons en 1898, et 1,385,750,000 gallons kokou en 1904.

L'industrie de la bière, nulle en 1898, a donné 1,270,000 kokou en 1904; de même celle du charbon a passé, dans la même période, de 5,643,000 tonnes à 10,723,000 tonnes, etc.

En six années, le nombre des sociétés industrielles, commerciales ou agricoles, s'est augmenté de 2800 et leurs capitaux ont progressé d'un milliard depuis 1898.

Enfin, malgré la guerre russo-japonaise les dépôts dans les banques n'ont fait que croître, ce qui indique bien l'intense vitalité de la nation. Les \$4,000,000 déposés à

la Banque du Japon, sont devenus, en mars 1907, \$13,400,000, et les dépôts, évalués à \$16,000,000 en 1903 à la caisse nationale d'épargne, ont atteint le chiffre de \$27,400,000 en 1907.

Les usines, pourvues des perfectionnements les plus modernes, ont été installées par des Allemands ou des Américains mais le personnel ayant été formé depuis, ces étrangers ont fait place à des nationaux, et l'industrie japonaise commence à exporter en Angleterre et en Amérique. C'est donc une menace pour les vieilles nations blanches, et une menace d'autant plus redoutable que la main-d'oeuvre est très rémunératrice.

L'on affirme même qu'une maison française, ayant établi une succursale au Japon, y envoie des matières premières et en reçoit, les produits manufacturés avec un bénéfice plus grand, malgré la distance et le transport, que si elle produisait sur place.

La main-d'oeuvre japonaise est, en effet, docile, abondante et à bon marché : l'industrie emploie surtout des femmes et des enfants.

En 1904, sur 526,000 ouvriers, on comptait 318,000 femmes au nombre desquelles 34,000 étaient âgées de moins de quatorze ans. Dans les ateliers familiaux, on trouve 598,000 femmes contre 23,600 hommes.

La main-d'oeuvre ne fait qu'augmenter grâce à la natalité énorme du pays, dont le chiffre des naissances dépasse de plus de 500,000 le chiffre des décès. Etant si

abondante, elle est nécessairement moins rémunérée et c'est pourquoi les salaires paraîtront si bas à des occidentaux. La moyenne était en 1904 de 20 à 24 sous par jour, et certaines petites ouvrières ne gagnent que 4 à 5 sous.

En 1898, la moyenne était encore inférieure: 0,925 par jour; mais cette augmentation de 22 pour % a été plus rapide que l'élévation progressive des denrées alimentaires arrivée dans le même temps à 14 pour %, ce qui impliquerait une légère amélioration du sort du prolétariat.

Il faut donc que les nations européennes luttent âprement avec la race jaune sur le terrain économique, si elles ne veulent pas que l'industrie japonaise finisse par supplanter la leur sur tous les marchés du monde.

— o —

LE TONNERRE EN BOULE

LA foudre, quand elle arrive à toucher terre, se manifeste de différentes façons. Généralement, elle suit les conducteurs qui lui offrent la résistance la plus faible, comme les conduites d'eau, de gaz, les ouvrages en fer, etc. Certaines fois, et c'est rare, elle se présente sous la forme d'une grosse boule de feu, sorte de condensation de l'électricité.

Tout dernièrement encore, en mai dernier, un cas semblable a été observé à Teneins, dans le Rhône. A onze heures du soir, pendant un violent orage, un tailleur qui était couché, fut réveillé par un bruit formidable et il aperçut, à environ 20 pouces au-dessus de sa tête, une boule incandescente de couleur blanchâtre qui lui parut avoir 1½ pouce de diamètre environ et qui semblait immobile, fixée contre le fil d'une sonnerie électrique. Levé en toute hâte et réfugié dans une autre pièce,

il fut rejoint par sa bonne, terrifiée, qui avait vu de sa chambre un trait fulgurant ayant brisé la sonnerie, éteint une lampe et déplacé des briques du mur.

Le lendemain, on a pu se rendre compte du trajet parcouru par le tonnerre.

Il était entré dans le grenier en suivant la tige de la girouette, avait été rejoint par les fils de la sonnerie, avait percé dans le plafond un trou de 1 centimètre de côté, était monté dans la chambre de la bonne, avait rejoint une conduite d'eau et avait été se perdre dans la fosse d'aisances.

En Italie, on vit aussi, pendant un orage, la foudre en boule suspendue à l'enseigne d'un restaurateur, au grand effroi des passants, ignorant les phénomènes scientifiques et qui pensaient voir arriver la fin du monde.

Longtemps, on a discuté la réalité de ces faits; on pensait qu'ils étaient dus à une aberration de l'oeil qui, frappé par une lumière intense, gardait plus longtemps la sensation éprouvée; cela était plausible, mais de nombreuses observations, faites par les savants et surtout les démonstrations de Gustave Planté, l'inventeur des accumulateurs, ont conduit à admettre la réalité du phénomène.

On peut reproduire ces effets remarquables en se servant d'un réservoir d'électricité à haute tension, et en mettant les pôles en communication avec une lame d'étain d'un conducteur en mica, on voit des boules de feu se promener à la surface du mica.

— o —

Afin de corriger son épouse de ses habitudes extravagantes, un menuisier de Budapest la tient enfermer à clef durant les jours de la semaine et ne lui permet de sortir que le dimanche seulement, alors que les magasins sont fermés.

ASPHIXIES

Si l'asphyxie est occasionnée par les vapeurs du charbon ou des cuves en fermentation, ou par les gaz des mines des charbons, ou par excès de chaleur, ou par défaut d'air respirable, il convient d'exposer le malade au grand air et de lui sortir tout vêtement qui pourrait lui comprimer la poitrine.

Il faudra le placer dans une position un peu inclinée, la tête et la poitrine un peu élevée. Aspersion d'eau vinaigrée, ou de vinaigre pur sur le visage, frictions par tout le corps, surtout à l'épigastre et au bas-ventre au moyen d'une brosse trempée dans l'alcool ou dans une liqueur alcoolique très forte.

On lui fera respirer de l'ammoniaque ou du vinaigre radical, ou de la première odeur forte dont on pourra disposer. On insufflera de l'air dans les poumons, ce qui peut se faire soit par voie directe en appliquant les lèvres sur les lèvres du malade, soit par un appareil approprié à cet usage.

Enfin on percute la poitrine en tous sens, et on la malaxera pour ainsi dire, dans le but de favoriser mécaniquement la reprise des mouvements de la respiration. Les asphyxies rarement sont guéries par l'intervention médicale: aussi faudrait-il que les amis ou les parents prodiguent eux-mêmes les soins aux asphyxiés: la mort ou la vie tiennent souvent à la promptitude et à la persévérance des secours.

Si l'asphyxie est produite par le gaz des fosses d'aisances ou gaz hydrogène sulfuré,

par le gaz des Puisards ou des égouts les moyens que nous avons indiqués précédemment seront les plus convenables. Outre cela il faudra faire inspirer du chlore et faire avaler deux cuillerées d'huile d'olive. On frictionnera tout le corps et on appliquera des sinapismes sous la plante des pieds.

L'asphyxie par le froid demande que l'on enveloppe le malade dans une couverture de laine chaude et qu'on le réchauffe petit à petit.

Cela s'obtient en plongeant l'asphyxié dans un bain d'eau froide dont on élèvera graduellement la température jusqu'à ce que le bain soit tiède. Les moyens sus-indiqués et qui s'appliquent à tous les cas d'asphyxie devront être appliqués aussi dans celui-ci.

L'asphyxie par submersion. On devra placer le noyé dans une position horizontale un peu sur le côté droit; on l'essuiera à l'aide de linges secs, et on l'enveloppera dans une couverture de laine.

On fera des frictions sur tout le corps et principalement sur le creux de l'estomac, sur les flancs, le ventre et les reins avec une brosse à frictions en laine douce, ou avec un morceau de flanelle ou d'étoffe de laine.

On appliquera des compresses très chaudes sur ces mêmes parties qu'on aura frictionnées. L'on ne devra jamais placer le noyé la tête en bas, comme on fait assez souvent dans le but de faire vomir l'eau avalée.

C'est une pratique plus dangereuse qu'utile. Encore dans cette circonstance il faudra tenter des inhalations de vapeur, faites comme on a dit plus haut, et plus particulièrement l'insufflation d'air que l'on pratiquera comme nous indiquerons un peu plus loin.

L'asphyxie par strangulation. Le même traitement que pour l'asphyxie par submersion. Après avoir coupé le lien qui serre le cou du pendu on appliquera des ventouses aux bras et aux cuisses pour y appeler le sang qui menace de se congestionner aux poumons.

Insufflation de l'air dans les poumons. Cela se pratique à l'aide d'une seringue à air que l'on introduit préalablement à l'intérieur avec du suif ou du savon.

On charge la seringue d'air atmosphérique en retirant le piston; ensuite on introduit le tuyau élastique dans la glotte et on presse le piston.

Arrivé à la fin de sa course on sort la seringue et on répète l'opération en la chargeant de nouveau d'air atmosphérique. L'on peut introduire le tuyau élastique dans une narine, boucher l'autre, et aussi la bouche et dans ce cas comme dans celui de l'introduction par la glotte, il faudra pousser le piston doucement et par intervalles jusqu'à la fin de sa course.

Cette introduction d'air devra être accompagnée par des pressions alternées sur la poitrine et le ventre pour favoriser mécaniquement la reprise des fonctions pulmonaires.

Dans le cas d'asphyxie par submersion, à l'aide de la même seringue, on tâchera d'extraire l'eau contenue dans les bronches, et les mucosités qui les obstruent.

UNE CURIEUSE EXPERIENCE

Un grand magasin de New-York vient de se livrer à une curieuse expérience pour se rendre compte de l'honnêteté respective de différentes classes de la nation.

Il envoya cent lettres, munies chacune d'une coupure d'un dollar, à cent personnes divisées en vingt groupes de cinq, appartenant chacun à une classe différente. Ainsi, cinq actrices, cinq femmes du monde, cinq docteurs, cinq débitants, etc.

Chacune de ces personnes, d'après le libellé de la lettre, devait être aussitôt convaincue que la coupure ne lui était pas destinée. Il s'agissait de savoir combien d'entre les réceptionnaires renverraient le dollar.

Soixante-quatre seulement les renvoyèrent et le magazine vient de publier le pourcentage par groupe de gens ayant retenu et de ceux ayant renvoyé l'argent.

D'après cette liste, il appert que le groupe au complet des "commerçantes" renvoya uniformément la coupure.

Par contre, dans tous les autres groupes, de cinq femmes, trois renvoyèrent la coupure et deux la retinrent.

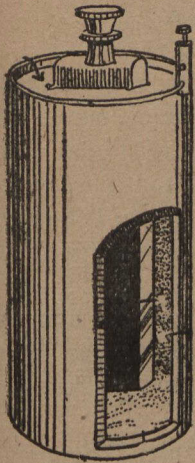
Parmi les hommes, aucun groupe ne fut complètement honnête. Des cinq "hommes d'affaires", trois seulement renvoyèrent la note. Des cinq "docteurs", trois la retinrent. Enfin, des cinq "débitants", un seul la renvoya.

— o —

La Finlande, relativement à sa surface totale, est la plus boisée des autres parties de l'Europe. Elle contient un pourcentage de 51.2 par cent de bois, tandis que l'Angleterre qui est la plus pauvre en réserves forestières, en contient 3.6 par cent, seulement.

DES BATTERIES "SECHES" QUI NE LE SONT PAS

C'EST à tort que l'on donne le qualificatif de "sèches" aux batteries électriques si en usage dans les installations de sonneries de maisons, des lignes privées de téléphone et qui furent le principe d'ignition des premiers automobiles.



En effet, jamais les batteries furent *sèches* et jamais elles le seront, à moins que la science parvienne à amender les lois de la physique. Ce qui est impossible, puisqu'aucun courant générateur d'électricité ne peut résulter de la "sécheresse".

L'humidité est donc de première nécessité à la production de l'activité électrochimique d'où décou-

le ce phénomène que l'on nomme circuit.

Ces batteries sont donc réellement humides à l'intérieur, cette humidité se limitant à leur existence qu'elles soient ou non en opération.

En outre, leur limite d'existence dépend de leur capacité d'emmagasinage, laquelle peut être réduite par l'application fréquente du circuit, par l'évaporation due à l'âge et finalement par le détérioration des éléments conducteurs.

La batterie consiste en une boîte de zinc à forme cylindre, contenant un carbone

au centre. La partie libre est remplie d'un composé d'une part d'oxide de zinc, d'une même portion de sel ammoniacque, de trois parties de plâtre et de deux parts d'eau. On peut aussi augmenter la capacité de la batterie en augmentant proportionnellement les éléments ci-dessus.

Quand le circuit est complet, une combinaison chimique est mise en activité et le courant se dégage des parties intérieures du zinc pour prendre contact avec le carbone; et puis ce courant retourne au zinc.

On peut aussi recharger une batterie épuisée. D'abord, en y introduisant un courant provenant d'une batterie à circuit clos, tel qu'une cellule d'acide nitrique ou sulfurique; ensuite, en pratiquant un petit trou à sa surface, pour y faire entrer un peu d'eau.

Ce procédé restaurera le principe vital de la batterie sans cependant lui redonner son efficacité originale.

En remplacement des fers, les Japonais emploient de la paille de riz pour leurs chevaux. Le paysan de l'Islande, chausse ses poneys des cornes de moutons. En Asie, dans la haute vallée de l'Oscus, les fers à chevaux sont faits des andouillers de loups des montagnes, attachés au moyen de clous faits de leur corne. Les chevaux du Soudan sont chaussés de la peau du chameau.

MILLIONNAIRE PENDANT VINGT- QUATRE HEURES

ON NOUS apprend que M. John Jay Mac Dewith, qui a exercé divers métiers — coureur, laitier, bûcheron, policeman, etc — est un des hommes le plus en vogue d'Amérique.

Qu'a donc fait ce gentleman pour attirer l'attention de ses compatriotes? Voici: M. J. M. Dewith s'étant présenté récemment pour être trésorier de son district, il allait être agréé, lorsqu'il accepta de se désister en faveur d'un concurrent, moyennant une indemnité de \$3,000.

Quand il fut en possession de cette somme, le désisté décida de la dépenser d'une façon originale. Voulant ressentir les sensations ignorées qu'éprouvent les millionnaires, il résolut de mener la même existence qu'eux. Mais avec \$3,000. on ne va pas loin dans cette voie. Il estima qu'à raison de \$20.00 la minute on pouvait égaler les rois de la fortune. Son parti fut bientôt pris: il fit chauffer un train spécial de luxe afin de voyager anisi que font les multi-millionnaires. Il était accompagné d'un médecin, d'un secrétaire et d'un valet de chambre, tous les trois engagés pour vingt-quatre heures.

Les New-Yorkais, prévenus par les journaux, attendaient avec impatience l'arrivée de ce roi éphémère de la fortune, qui avait séjourné auparavant dans leur ville, durant plusieurs années, comme débardeur dans les docks et comme homme-sandwich pour le compte d'une entreprise théâtrale.

Depuis le départ d'une petite bourgade de Pensylvanie jusqu'à New-York, il a été fêté tout le long du chemin par un public nombreux qui l'a accompagné jusqu'à son appartement du Waldorf Astoria Hô-

tel. Il a été entouré au restaurant, au théâtre, dans tous les lieux de plaisir et même au temple, où il donna une royale aumône au pasteur. Cela a duré vingt-quatre heures. Le lendemain il s'est réveillé aussi pauvre qu'avant.

— o —

UN CHIEN QUI A DU FLAIR

UN chimiste ayant à faire l'essai de différents poisons, choisit pour victimes de ses expériences, de malheureux chiens. Parmi eux, un caniche fut empoisonné, puis désempoisonné le même jour.

L'opération réussit à merveille.

Le lendemain, le bourreau voulut recommencer, avec un autre toxique, sur le même sujet; mais l'intelligent animal avait sans doute pénétré ses intentions, et ne voulut accepter ni morphine, ni belladone, ni acide prussique, ni aucune autre friandise de ce genre.

On lui offrit ensuite des mets non empoisonnés, du pain et de la viande. Il refusa également, soupçonnant quelque nouveau piège.

A la fin, pour le rassurer, l'engager à manger, son maître eut l'idée de porter à sa bouche un morceau de pain et d'en manger quelques miettes. Il le lui présenta après; le caniche le saisit avec empressement.

Depuis ce jour, le pauvre animal ne consentit à manger que ce que son maître avait préalablement goûté, à boire que l'eau servant de boisson à tout le monde. Ce qui ne l'empêcha pas de revenir affectueux et gai comme auparavant, et, en le voyant courir, gambader, on ne se doutait pas qu'il avait les mêmes préoccupations que le roi Louis XI.

— o —



LA GRANDE FAMILLE DES SERPENTS

SALOMON admettait que le serpent était un être qu'il ne pouvait comprendre.

En effet, les serpents sont pour nous des êtres mystérieux, et mêmes aux savants, ils offrent toujours des faits inexplicables.

Les serpents venimeux peuvent en quelques minutes tuer un homme ou un cheval et, en général, n'importe quel être vivant. On guérit un homme transpercé de balles ou atteint d'une grave maladie ; mais la morsure acérée d'un serpent venimeux défie souvent l'habileté des médecins les plus experts.

On estime qu'il y a environ 2000 espèces différentes, mais ici nous nous contenterons d'étudier ceux qui tuent par le poison.

Parmi les serpents à morsures venimeuses les plus dangereux, sont les cobras et les vipères. Leur morsure est fatale.

Les moeurs de ces terribles reptiles

Le serpent ne pique pas comme la guêpe ; il mord, et son venin jaillit de trous situés sur les crocs qu'il enfonce dans la blessure.

Ce reptile ne s'attaque pas aux boeufs ni aux quadrupèdes de cette taille. Quand il se meut sur le sol, il ne forme pas des

sortes d'arceaux comme on le voit souvent représenté, il glisse à plat, le corps ondulé en zigzags.

L'épine dorsale du serpent est constituée par une longue chaîne d'os articulés les uns aux autres et bout à bout. Ces os articulés se chiffrent à 3 ou 4 cents avec autant de côtes, selon la grosseur du serpent, et se meuvent avec une souplesse extraordinaire, mais seulement de côté.

Leur exploit le plus merveilleux est de grimper aux arbres ; on dirait en les voyant monter, qu'ils ont des pattes.

D'ailleurs, certains serpents portent des vestiges de pattes, semblables à des petits éperons ; d'autres conservent encore, à l'intérieur de leur corps, des restes osseux de membres qui leur servaient autrefois à marcher.

Cependant, si ces sortes d'éperons aident un peu les reptiles qui en sont munis, la plupart des serpents n'utilisent pour grimper que l'effort de leurs côtes.

Où ces reptiles venimeux habitent

Il existe beaucoup d'espèces de serpents, dont le géant boa est probablement le plus gros, si l'on fait exception de l'anaconda, cette terrible bête que l'on rencontre sur-

tout au Brésil et au Pérou.

Ces serpents grimpeurs se rencontrent dans les rivières ou lovés dans des mares ou encore reposant sur des roches, alors qu'ils guettent leur proie.

Hors de l'eau, ils se montrent moins agiles que la plupart des autres serpents, mais sur les arbres, ils sont d'une mobilité effrayante.

Chose curieuse, le serpent qui a beaucoup de dents ne tue pas avec sa morsure;

sentir la présence de sa proie. Ensuite il a une très grande rapidité de mouvement et la facilité d'asséner un coup terrible, avec sa tête.

Il vise à coup sûr et sa morsure est fatale. Au moment de frapper, il redresse la tête en gonflant une sorte de sac qui se trouve derrière.

Sa langue jaillissant d'une ouverture de sa mâchoire, sort d'un tube qui la protège à l'intérieur de la bouche.



L'anaconda du Brésil.

celui qui mord fatalement, n'a presque pas de dents. Le boa tue sa victime en l'enlaçant et la vipère en lui injectant son poison.

Les serpents dérobent les oeufs et mangent les oiseaux dans les nids. Ils se postent dans les branches la tête pendante, pour happer les jeunes daims et les autres animaux qui peuvent passer.

Comment le cobra tue sa victime.

Son odorat très développé lui permet de

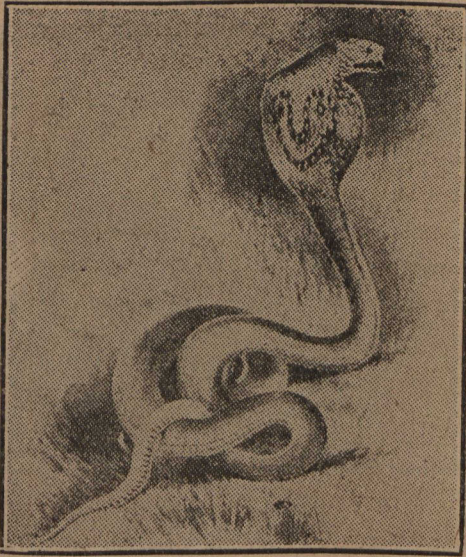
fourcher, la langue rentre et sort sans cesse, elle vibre et s'avance d'une façon menaçante. On croit souvent que c'est elle le dard du serpent, mais il n'en est rien. Tout au plus sert-elle à effrayer la victime et à diminuer ainsi ses moyens de défense.

Alors le poison coule.

En se lançant sur sa proie, le cobra ouvre la bouche. Sa mâchoire supérieure ne

porte que deux dents qui, lorsque la bouche est fermée, s'aplatissent comme les fanons de la baleine; mais, dès que la bouche s'entr'ouvre, elles se redressent. Fixées dans l'os de la mâchoire, elles sont commandées par les mouvements de cette dernière.

Lorsque la bouche s'ouvre, le même jeu qui redresse les dents, tend des muscles qui compriment la glande, renfermant le venin. Celui-ci sort de cette glande et suit le



Le cobra, dont la morsure est fatale.

conduit qui traverse chacune des dents.

De cette façon, quand le cobra mord, le poison entre par les dents dans la plaie ouverte et pénètre dans le sang, se répandant, par suite, dans tout le corps de la victime; il y détermine la paralysie et l'asphyxie; l'agonie et la mort s'en suivent.

Fait curieux, ce poison terrible quand il est absorbé par la voie d'une blessure, reste absolument inoffensif quand on l'avale; à condition cependant de n'avoir pas

d'écorchures sur les lèvres et sur la langue, car, dans ce cas, la mort sera certaine.

Comment un serpent empoisonna un rat.

Pour mieux comprendre les effets du venin du cobra, on a qu'à considérer les deux exemples qui suivent, observés dans de grands jardins zoologiques.

Il y a quelques années, un gardien, qui taquinait sottement un cobra de l'Inde, fut mordu par ce dernier, et le malheureux succomba en une heure.

Le second cas, plus curieux, est celui de cet anglais qui vit un cobra mordre un rat. Celui-ci se retira dans un coin de la cage, les yeux dilatés, la bouche ouverte, s'effondra sur le sol, et fut foudroyé en trois minutes.

A cette vue, le naturaliste se décida à étudier les effets produits sur le petit animal. Ne voyant aucun indice de blessure à l'extérieur, il prit un scalpel et se mit à disséquer l'animal; il aperçut alors dans son flanc deux trous, minuscules comme des piqûres d'épingles.

Il n'y avait pas dix minutes que le rat était mort, que la chair entourant la blessure se corrompait très rapidement.

Le naturaliste grattait l'endroit où il supposait que la dent du serpent avait pénétré et il se servait pour cela de l'ongle de son pouce, lorsqu'il sentit soudain une douleur terrible comme si on lui avait asséné un coup violent sur la tête et la nuque.

En même temps, une souffrance aigue lui brûlait la poitrine, comme si on y enfonçait un fer rouge, tandis qu'un poids écrasait son cœur et ses poumons.

Le savant comprit qu'il était empoisonné et avec l'assistance d'un ami, il se rendit chez un pharmacien, où il se fit pré-

parer une dose d'ammoniaque, qu'il absorba.

Il eut les lèvres et la bouche fortement brûlées, mais sentant que cela le soulageait, il ne se préoccupa guère de cette douleur-là. Le remède le sauva.

Mais, comment avait-il pu s'empoisonner? Il n'avait pas touché au serpent et nous savons que le poison est inoffensif s'il ne pénètre pas dans une blessure de la peau.

Voici les faits: Avant de se rendre au Jardin Zoologique, notre naturaliste, en se curant les ongles, avec une lame aigüe, avait mis à vif, un peu de chair sous l'ongle du pouce, et c'est par cette fente microscopique, qu'en grattant le corps du rat, il avait fait entrer du venin dans son sang et failli se faire mourir. Il avait suffi d'une goutte minuscule rencontrée dans la chair du rat pour manquer de le tuer.

Les victimes des serpents, chaque année.

Il existe plusieurs espèces de cobras. L'Inde en possède deux, Java et Borneo, une autre, l'Afrique, trois ou quatre.

Le cobra de l'Inde

Le cobra géant de l'Inde mesure jusqu'à 6 pieds de longueur; le cobra ordinaire atteint environ 4 pieds, bien que quelques-uns dépassent 7 pieds.

Le Cobra d'Afrique.

Le cobra d'Afrique, aussi redoutable que le cobra de l'Inde, était jadis adoré et on le voit fréquemment représenté sur les monuments de l'Ancienne Egypte.

Rien qu'aux Indes Anglaises, la mortalité causée annuellement par la morsure des serpents, atteint de 18,000 à 22,000 in-

dividus, pour ne pas parler des milliers de têtes de bétail emportées de la même façon.

Et pourtant les Hindous en tuent plus de 600,000 par année, pour toucher la prime que verse l'Etat.

Les serpents corail.

Les gros serpents ne sont pas les seuls venimeux, puisqu'il en existe comme le serpent corail qui est très dangereux.



Le serpent corail.

On les trouve en Amérique, Australie, Asie et Afrique et ils ne sont pas aussi dangereux que l'on a prétendu. Il est de la famille des élaps et se fait remarquer par sa brillante livrée; il est rouge vermillon annelé de noir.

Le serpent marin à anneaux.

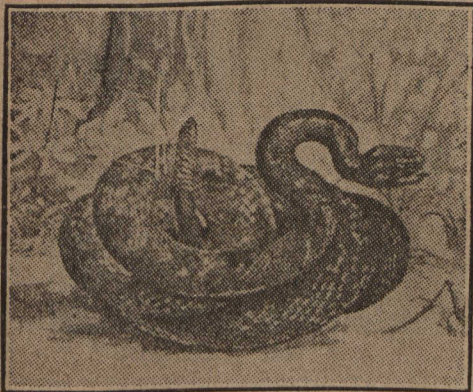
La plus grande partie des serpents vivent dans les rivières, mais il existe une espèce de ces reptiles, qui habitent le bord des côtes et l'embouchure de l'Inde et de la Chine. Il est muni d'une large queue qui lui permet de nager avec rapidité.

Le plus connu est la plature à bandes d'un gris jaunâtre, il peut atteindre 4 pieds de long. Il se nourrit de poissons et ne craint pas d'attaquer l'homme.

La vipère à anneaux de l'Inde

Il existe un serpent assez redoutable, appelé le serpent à longue glande, parce que sa glande venimeuse, dépassant la tête, s'étend de chaque côté du corps, sur un tiers de sa longueur.

Une autre famille de vipères comprend



La vipère à anneaux.

huit variétés différentes, parmi lesquelles la vipère à anneaux de l'Inde. Quoique très dangereuse,—elle tue et dévore un cobra—évite cependant l'homme.

Mais très répandu dans l'Inde, ce serpent cause, après le cobra, le plus de ravages. Il se glisse dans les maisons et inflige une morsure mortelle, si on le dérange.

La couleuvre et la vipère de France

La couleuvre, bien qu'atteignant parfois 4 pieds, est inoffensive. Elle se repait de grenouilles, de souris, de petits ani-

maux et de petits poissons. Elle est excellente nageuse et aime l'eau.

La vipère qu'on reconnaît à sa tête triangulaire, est seul serpent venimeux, en France. Elle aime les terrains secs, les bruyères, les landes incultes où elle se cache sous des pierres ou des buissons.

Elle se nourrit de grenouilles et d'oiseaux. Elle n'attaque jamais l'homme, mais si par malheur on la touche, elle mord avec ses crocs, et la blessure, très douloureuse, enfle et occasionne des troubles graves.

Le serpent à sonnettes.

Le serpent à sonnettes que l'on rencontre en Asie et dans l'Amérique du Nord est très dangereux.

D'une longueur, ne dépassant pas 3½ pieds, sa morsure paralyse l'homme. Sa nourriture consiste en lapins, rats, grenouilles et chiens de prairies.

Ce qu'il y a de plus étranges, c'est le bruit de crécelle qu'il produit, en redressant et en agitant le bout de sa queue que garnit, chez les adultes, une vingtaine d'anneaux cornés.

Les serpents à sonnettes se réunissent en hiver.

A une époque, qui n'est pas encore très éloignée, les serpents à sonnettes pullulaient en certaines régions de l'Amérique; ils se réunissaient en groupes très nombreux et, enroulés les uns dans les autres, dormaient en masse tout l'hiver, venus parfois de 20 à 35 milles pour se rassembler.

○

Après avoir étudié les plus redoutables

des serpents venimeux, on nous demandera comment les charmeuses de serpents de l'Inde opèrent pour se mettre à l'abri de leurs morsures mortelles?

En effet, dans certaines parties du monde, les Indigènes rendent un culte aux

qu'il les ait dégagées, l'Hindou retire brusquement l'étoffe qui casse les crocs du serpent.

○

Au Canada, le serpent venimeux est presque inconnu. Rarement on entend par-



Les serpents se réunissent durant l'hiver.

serpents. Ils arrivent à en faire à peu près ce qu'ils veulent en leur arrachant leurs crocs. Lorsque les Hindous attrapent un cobra, ils jettent sur lui un morceau d'étoffe.

Le reptile y enfonce ses dents et avant

der que la morsure d'une vipère a été fatale. Seule la couleuvre inoffensive semblable à celle que l'on retrouve en France, abonde dans nos buissons.

Malheureusement, nous avons quelques serpents politiques... et des gros.

— o —

“L'arbre de vie” de la Jamaïque continuera à croître pour plusieurs années, après qu'il a été bêché et que sa racine a été exposée au soleil. Leurs feuilles enlevées des branches resteront vertes durant des semaines. Seul, le feu peut détruire cet arbre.

Quand la vitre fut connue et qu'on en fit des fenêtres pour maisons, le locataire qui déménageait avait le droit de les emporter. Lord Coke fit passer une loi qui interdit d'emporter, à l'avenir, les vitres, car, disait-il, c'est abîmer la propriété de la maison dont elles font partie.



AMARANTE IMMORTALITÉ

L'AMARANTE est le dernier présent de l'automne. Les anciens avaient associé cette fleur aux honneurs suprêmes, en en parant le front des dieux. Quelquefois les poètes ont mêlé son éclat au triste et noir cyprès, voulant exprimer ainsi que leurs regrets étaient attachés à d'immortels souvenirs.

Dans une idylle charmante, M. Constant Dubos a chanté cette fleur, dont l'aspect nous console des rigueurs de l'hiver.

La reine Christine de Suède, qui voulut s'immortaliser en renonçant au trône pour cultiver les lettres et la philosophie, institua l'ordre des chevaliers de la marante. La décoration de cet ordre est une médaille d'or enrichie d'une fleur d'amarante en émail, avec ces mots : *Dalce nella memoria* (en sa douce mémoire).

Dans les jeux floraux, à Toulouse, le prix des plus beaux chants lyriques est une amarante d'or. Clémence Isaure en avait fait l'emblème de l'immortalité.

PERSIL FESTIN

Le persil était en grande réputation chez les Grecs. Dans les banquets, ils cou-

ronnaient leurs fronts de ses légers rameaux, qu'ils croyaient propres à exciter la gaieté et l'appétit.

A Rome, dans les jeux isthmiques, les vainqueurs étaient couronnés de persil. On croyait cette plante originaire de la Sardaigne, parce que cette province est représentée sur les médailles anciennes sous la forme d'une femme auprès de laquelle est un vase d'où sort un bouquet de persil. On attribue à Rabelais son introduction en France, et que, s'il faut en croire les érudits, il le rapporta de Rome avec la laitue romaine; si cela est, ce bel esprit aurait bien fait d'attacher son nom à ces modestes présents.

Quoi qu'il en soit, la belle verdure de cette plante révèle la propreté et l'élégance des mets qu'elle environne: elle est le luxe du pot-au-feu; elle contribue à l'agrément des plus beaux dîners. Une branche de laurier et une couronne de persil sont les attributs qui conviendraient au dieu des festins. Ces plantes, le laurier surtout, ont servi à de plus nobles usages; mais, dans le siècle des gastronomes, il ne faut pas rappeler ce qui se faisait au siècle des héros.

UNE PAILLE BRISEE

RUPTURE

L'usage de briser une paille, pour exprimer que tous les serments sont rompus, remonte aux premiers temps de la monarchie; on peut même dire qu'il a une origine presque royale.

Les vieux chroniqueurs racontent qu'en 922 Charles le Simple, se voyant abandonné des principaux seigneurs de sa cour, eut l'imprudence de convoquer l'assemblée du Champ de Mai à Soissons. Il y cherchait des amis, il n'y trouva que des factieux dont sa faiblesse accroissait l'audace. Les uns lui reprochent son indolence, ses prodigalités et sa confiance aveugle dans son ministre Haganon; les autres s'élèvent contre le déshonneur de ses concessions à Raoul, chef des Normands. Environné de leur foule séditieuse, il prie, il promet, il croit leur échapper par de nouvelles faiblesses, mais en vain. Dès qu'ils le voient sans courage, leur audace n'a plus de bornes: ils osent déclarer qu'il a cessé d'être le roi. A ces mots, qu'ils prononcent avec toutes les marques de la violence, et qu'ils accompagnent de menaces, ils s'avancent au pied du trône, brisent des pailles qu'ils tiennent dans leurs mains, les jettent brusquement à terre, et se retirent après avoir exprimé, par cette action, qu'ils rompaient avec lui.

Cet exemple est le plus ancien de ce genre qui nous soit parvenu; mais il prouve que, depuis longtemps, cette manière de rompre un serment devait être en usage, puisque les grands vassaux ne crurent pas nécessaire d'ajouter à leur action une seule parole qui pût servir à l'expliquer: ils étaient donc sûrs d'être entendus, et ils le furent.

Il y a loin de cette scène terrible à la

scène si comique du *Dépit amoureux* de Molière; cependant l'une est l'origine de l'autre: elles prennent au moins leur source dans le même usage populaire; il n'y a que la différence du temps. Ce qui servait jadis à détrôner un roi, à bouleverser une nation, ne peut plus servir qu'à désoler un coeur.

Heureux les amants dont les ruptures se terminent comme les révolutions du bon vieux temps!

UN MONCEAU DE FLEURS

NOUS MOURRONS ENSEMBLE

On sait qu'un amas de fleurs et de fruits décompose l'air, en sorte qu'il n'est plus respirable et donne la mort.

Cette triste propriété a inspiré à un poète une touchante élegie; elle est intitulée: *Vengeance des fleurs*.

Au retour d'une course botanique, deux jeunes filles rentrent à la maison, ferment les fenêtres, se couchent et s'endorment. A leurs pieds, dans une corbeille, on voit les fleurs qu'elles viennent de cueillir. Imprudentes! Où donc est leur mère, et qui les avertira du péril qui les environne?

Déjà l'air se décompose, l'atmosphère de la petite chambre pèse et n'est plus respirable, et les deux jeunes filles, opprimées, se débattent silencieusement sur leur couche. Tout à coup, du sein de la corbeille de fleurs s'élèvent les esprits du narcissé et de la tubéreuse.

Ce sont deux nymphes légères qui dansent en tournoyant et en chantant: "Jeunes filles! jeunes filles! pourquoi nous avoir ôté la vie? La nature ne nous donne qu'un jour, et vous l'avez abrégé! Oh! que la rosée était douce! Que le soleil était radieux! Et cependant il faut mourir! Mais nous serons vengés!.."

Et, en chantant ainsi, les deux nymphes toujours tournoyant, toujours gémissant, s'étaient approchées de la couche des jeunes filles, et elles leur soufflaient au visage leurs parfums empoisonnés. Pauvres enfants! Voyez comme leurs joues sont livides! Comme leurs lèvres sont pâles! Comme leurs bras sont enlacés! Hélas! leur coeur ne bat plus, elles ont cessé de respirer; elles sont mortes ensemble. Les fleurs sont vengées!

— o —

LES GEANTS

Les géants de la Fable sont nés de la Terre, suivant une légende primitive.

Hérode les fait naître du sang que perdit Ouranas blessé.

Quoiqu'il en soit, ces monstres avaient une taille demeurée, une force énorme, cent bras, et des serpents formidables en guise de jambes.

Voulant détériorer Jupiter, le roi des dieux, ils entassèrent le mont Ossa sur le Péléon et le mont Olympe sur le mont Ossa.

Jupiter, lâché par ses co-dieux peurés, dut appeler à son secours le demi-dieu Hercule, et la défaite des géants fut lamentable.

La foudre de Jupiter et la massue d'Hercule précipitèrent au fond du Tartare les géants Encelade, Polybetès, Alcyonie, Porphyriion, les deux Aloïdes, Ephialtes, Othos, Eurytos, Clytios, Tithyos, Pallas, Hippolytos, Agrios, Thaôn et Typhon, le plus redoutable de tous.

À côté de ces géants, la poésie grecque nous cite encore Polyphème et le Cyclope qui n'avaient qu'un oeil—mais quel oeil! —au milieu du front; Cécrops, Ajax, Oreste qui, d'après Hérodote, mesurait 12

pieds passés,—Orion, à qui Pline attribue une taille de 69 pieds,—Antée, haut de 90 pieds d'après Plutarque,—Macrosyris, que Phlégon prétend avoir vécu 5,000ans!

Les rabbins juifs ont prétendu maintes fois que la taille d'Adam atteignait plusieurs centaines de pieds.

Les Hébreux appelaient *géants* les descendants des fils de Dieu et des filles des hommes, c'est-à-dire des familles de *Seth* et de *Cain*.

La Bible mentionne comme géants: Og (roi de Basan), Enoc, Goliath, etc.

Mais tous ces géants ne sont que pygmées auprès des *géants scandinaves*. Ils eurent pour premier ancêtre Ymer, né de la liquéfaction des glaces de Ginnungasap (le Chaos) sous les rayons chauds de Muspellhum. S'étant endormi, Ymer fut pris d'une transpiration abondante et de son bras gauche sortirent un homme et une femme et de son pied un autre géant.

— o —

PAYS ET VILLES ENCLAVES

La république d'Andorre et la principauté de Monaco sont sises en France, mais il y a mieux:

Bien des personnes ignorent qu'une portion du territoire espagnol se trouve *entièrement* enclavée dans un des départements français.

Dans les Pyrénées-Orientales, entre Montlouis (France) et Puigcerda (Espagne), le torrent de Sègre devient espagnol sur 2½ milles de son parcours, en traversant la petite enclave de Livia qui a une superficie de 12,000,000 verges carrées.

Bien que se livrant tous à la contrebande, les habitants de ce village professent le plus profond mépris pour l'Espagne, à laquelle ils appartiennent en vertu des

traités, et même ils verraient avec plaisir le pavillon jaune et rouge disparaître chez eux pour faire place au drapeau tricolore.

On rencontre, sur le côté Ouest des Hautes-Pyrénées, une bizarrerie à peu près semblable. Cette partie du pays possède deux îles dans les Basses-Pyrénées. La plus méridionale renferme les deux villes de Luquet (404 habitants) et de Gardères (659 habitants); l'autre, celles de Séron (433 habitants), d'Escaunets (226 habitants) et de Villenave-sur-Béarn (142 habitants). Ces cinq villages contiennent à eux seuls, près du 1/5^e de la population du canton d'Ossun, auquel ils appartiennent depuis le moment où le Bigorre a formé le département des Hautes-Pyrénées.

LES YEUX QUI S'OUVRENT

Voici comment un journal allemand parle des conséquences de la défaite de l'Allemagne :

“Quelles seraient les conséquences d'une paix imposée à l'Allemagne par nos ennemis? Ils voudraient, tout d'abord, couvrir leurs dépenses de guerre et nous demanderaient deux cent milliards, auxquels il faudrait joindre cent milliards pour ce qu'ils nomment (*sic*) la restauration de la Serbie, de la Roumanie et de la Belgique, du Monténégro et du Nord de la France. Soit un total de trois cents milliards.

Si l'Allemagne était obligée de payer une pareille somme, elle serait réduite à un état bien plus épouvantable que ne l'était notre pays après la guerre de Trente Ans. Nous ne pourrions plus poursuivre la lutte économique qui se déroulera après les hostilités actuelles.

L'Allemagne ne recevrait plus ni vivres ni matières premières. Elle serait en proie à la famine. Nous ne pourrions plus exporter nos produits. Nos entreprises commerciales et notre agriculture seraient frappées d'impôts énormes.”

Il est d'autres conséquences plus graves que ce journal ne dit pas ou ignore peut-être; les Anglais se chargeront de les lui faire connaître dans le cas où les Français auraient trop de mansuétude.

C'EST A TORT QUE L'ON DETRUIT LA CHOUETTE

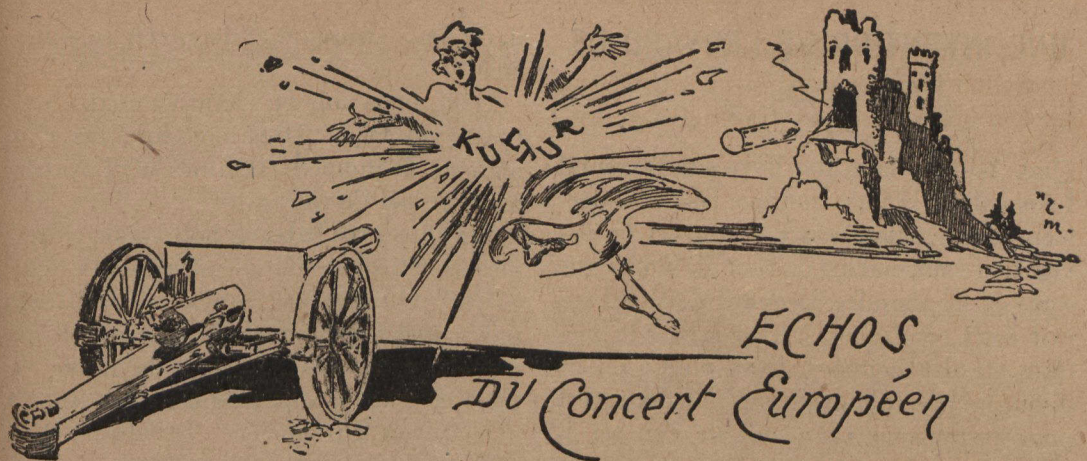
Il est un préjugé très répandu dans les campagnes qui porte les cultivateurs à massacrer la chouette.

Or, on le sait, et il faut le redire, la chouette, non seulement ne fait aucune espèce de mal, mais encore elle détruit quantité de mulots, de campagnols, de souris.

Lorsqu'il a des petits, cet oiseau prend en une nuit autant de ces animaux nuisibles que le meilleur chat en huit jours.

Un observateur rapporte qu'il a, en un jour, compté jusqu'à douze souris et taupes qu'un couple de chouettes avaient déposées, pendant ce laps de temps, auprès de son nid; et à ce nombre il faut ajouter la quantité déjà mangée par leurs trois petits.

Généralement, il y avait, chaque nuit, un certain nombre de ces bestioles mises en réserve dans le voisinage du même nid, à l'époque même où les petits devaient en consommer davantage.



LE SOUS-MARIN EST UNE INVENTION FRANÇAISE



Le sous-marin — ou plutôt le “submersible” est essentiellement une création française. Le *Plongeur*, de Bourgeois et Brun, mis en chantier en 1860 et essayé en 1863, qui fonctionnait à l’air comprimé, fut la première réalisation pratique d’un bateau susceptible de s’immerger complètement: il fut, d’ailleurs, l’inspirateur du plus merveilleux “sous-marin automatique” c’est-à-dire de la torpille Whitehead.

Le premier sous-marin pratique fut le *Gymnote*, de Gustave Zédé, mis à l’eau en 1887; il était actionné, soit en naviguant en surface, soit en plongée, par le même moteur électrique et la même batterie d’accumulateurs, ce qui ne lui permettait de rester sous l’eau que quatre heures, tout en ne lui fournissant en plongée, que la faible vitesse de cinq noeuds et demi. Mais le *Gymnote* eut le mérite de montrer que la solution du problème était trouvée, et cela donne une gloire légitime aux noms des ingénieurs Zédé et Romazotti.

Le véritable engin de guerre fut le *Nerval*, de l’ingénieur Laubeuf, mis en chantier en 1898. Ici, le sous-marin comporte deux moteurs bien distincts: l’un, le moteur “de surface” est un moteur à vapeur ou mieux à combustion interne, genre Diessel; pendant la marche en surface, non seulement ce moteur propulse le bateau, mais encore il entretient la charge de la batterie d’accumulateurs qui actionnera les moteurs électriques destinés à la navigation “en plongée”. Ainsi on a séparé les deux fonctions et, en ce faisant, on a créé le type définitif du “submersible”.

Aujourd’hui, c’est ce type seul qui est en service: il réalise la vitesse de 20 noeuds en naviguant à la surface et de 15 noeuds en plongée, et l’approvisionnement de combustible qu’il peut emporter lui assure un “rayon d’action” de près de 2,000 milles marins, soit 900 milles, avec un déplacement de 1,000 tonnes.

Tel est, réduit à son essentiel, le principe de submersible. Mais pour réaliser cela d’une manière pratique que d’efforts n’a-t-il pas fallu dépenser?

UNE INVENTION DE LEONARD DE VINCI

EUG. Muntz, dans son livre sur le génial Léonard de Vinci, indique assez clairement que l'artiste avait découvert la navigation sous-marine ou tout au moins une sorte de scaphandre. Léonard de Vinci aurait écrit ces lignes: "En égard à la méchanceté des hommes, je ne publie ou ne divulgue pas le moyen que j'ai découvert pour rester sous l'eau, car ils s'en serviraient pour commettre des assassinats au fond de la mer en détruisant les vaisseaux et en les faisant couler à fond eux et ceux qui les montent."

L'humanité n'a rien perdu en horreur pour avoir attendu.

MARINE HOLLANDAISE



A plupart des neutres sont "trop fiers pour se battre" voilà qui est une affaire entendue. Mais certains de ces neutres, très dangereusement placés, comme la Hollande, pourront-ils conserver cette attitude jusqu'à la fin des hostilités? Voilà le mystère.

Cette situation particulière de la Hollande a fait souvent examiner avec intérêt quelle était la puissance de son armée. On s'est moins occupé de sa marine. Voilà pourquoi nous condensons ici une étude parue sur ce sujet dans le *Morning Post*...

"La marine hollandaise se réduit surtout à "des souvenirs" et à des projets. Ces souvenirs sont ceux des temps glorieux où la Hollande était une des premières puissances navales. Ces projets portent sur la construction prochaine, paraît-

il, de deux croiseurs et de quatre sous-marins.

Déjà, on a mis en chantier quatre cuirassés du type "Dreadnought", mais on manque de données certaines sur l'avancement actuel de ces unités.

Les plus gros bateaux hollandais en service constituent une escadre de six "cuirassés". On emploie ce mot par politesse, parce que ces navires ne sont en réalité que des croiseurs cuirassés, de faible vitesse et d'armement médiocre. Ce sont le "De Zeven Provinciën", le "Jacob Van Heemskerck", le "De Ruyter", etc.

La Hollande possède en outre six petits croiseurs. Ils sont tous de construction plus ancienne que les "cuirassés" hollandais, qui ont tous été lancés dans une période s'étendant entre 1902 et 1909.

A ces unités, il convient d'ajouter sept vieux garde-côtes, huit destroyers, trente-huit torpilleurs et au moins sept sous-marins.

"VERDUN" ET GUILLAUME II

EN VTRD, Guillaume II, désireux d'améliorer ses écuries de courses grâce à l'achat de bons reproducteurs français, avait jeté son dévolu sur deux étalons de l'écurie Maurice de Rothschild.

Cependant, comme on est économe chez les Hohenzollern, le kaiser trouva trop élevés les prix demandés par l'écurie; il se résigna donc à n'acheter qu'un des deux chevaux, lequel fut payé à son propriétaire \$100,000.

L'autre, celui que Guillaume II ne put pas avoir, c'était le vainqueur du Grand-Prix de Paris de 1909: il s'appelait *Verdun*, Verdun coûtait trop cher...

Déjà!...

OUVRIERS ALLEMANDS EN RUSSIE



COMME les Russes se battaient héroïquement depuis un an et ne demandaient que des fusils, des canons et des munitions, on s'aperçut que leurs fabriques et usines réduisaient sans cesse leur travail. Ces fabriques et usines étaient mises en oeuvre par des Allemands qui, envoyés en Sibérie au début de la guerre, s'était fait naturaliser Russes. Mais tantôt il manquait de combustible, tantôt les machines exigeaient des réparations. Dans certains établissements, ceci fut dit à la tribune de la Douma, on chômait vingt-deux jours sur trente.

Les Allemands avaient d'ailleurs mis la main sur toutes les branches de la vie économique et sociale de la Russie. M. Pavlovsky écrit à ce propos: "On comprend cette boutade d'un officier russe écrivant du front à Pétrograd: "Nous viendrons à bout des Allemands du dehors. En ferez-vous autant de ceux de l'intérieur?"

— o —

LA RATION DES SOLDATS



MÊME sur le front, les troupes allemandes commencent à se ressentir de la diminution des vivres dans l'Empire. Inutile de dire que le soldat boche est moins bien nourri que les poilus. La comparaison des rations française et allemande sans

supplément aboutit au tableau ci-dessus:

Allemand: viande fraîche ou congelée, $\frac{3}{4}$ livre.

Français: 12 onces au cantonnement; $13\frac{1}{2}$ onces aux tranchées.

Allemand: conserve de viande, $4\frac{1}{2}$ onces; Français, $\frac{3}{4}$ livre; Allemand, vin ou bière, néant; Français, 1 chopine.

— o —

UNE EXPERIENCE

UN roi du Gabon écrivit, un jour, à Paris pour demander des cuirasses.

L'expédition faite, il tint à procéder lui-même à la première expérience, réunit ses ministres, les cuirassa de ses propres mains, les disposa en groupe serré, et fit tirer dans la masse un canon chargé à mitraille.

On devine le résultat.

Le noir monarque furieux, non seulement voulut laisser les cuirasses pour compte à l'expéditeur, mais il réclama le prix de sept ou huit Excellences endommagées par la mitraille.

— o —

LES SOUS-MARINS



BEAUCOUP de personnes se figurent que dès que le commandant d'un sous-marin aperçoit un ennemi, il n'a qu'à donner un ordre et le bateau disparaît presque aussitôt sous les vagues. En réalité, même les plus récents d'entre les submersibles mettent au moins cinq minutes avant d'avoir effectué leur plongée. Les plus anciens ne disparaissaient sous l'eau qu'au bout de dix minutes ou d'un quart d'heure. Pour plonger, on admet de l'eau dans les réservoirs spéciaux d'un sous-marin. Cette opération doit être faite avec prudence, car il y a toujours danger à faire trop d'eau et, dans ce cas, le navire coulerait au fond comme une pierre.

UNE MACHINE INFERNALE AU XVI^e SIECLE

Sous le règne de Henri III, en 1587, un nommé Malabre fabriqua une machine infernale qu'il envoya à Millan d'Allègre, dont il voulait se débarrasser.

La machine se composait d'une caisse contenant trente-six barillets de pistolet; chaque barillet était chargé de deux balles. La caisse était construite de telle façon que la personne qui l'ouvrirait ne pourrait éviter de recevoir la décharge des trente-six barillets, soit soixante-douze coups de pistolet.

Une lettre accompagnait l'envoi. Dans cette lettre Malabre avait imité l'écriture de la soeur de Millan d'Allègre et suppliait celui-ci de recevoir ce cadeau à titre de curiosité et de demander au porteur des explications sur la façon d'ouvrir la caisse. Le porteur n'était autre que le valet de Malabre. Le fabricant de la machine infernale lui avait donné des explications sur la façon d'ouvrir la caisse, mais il s'était bien gardé de lui dire ce qu'elle contenait.

Sans la moindre méfiance, Millan d'Allègre fit ouvrir la caisse en sa présence, et lui et le valet furent blessés très légèrement, malgré l'excellent fonctionnement des barillets. Malabre fut arrêté à quelque temps de là et exécuté à la fin de septembre de l'année 1587.

POUR COULER LES TORPILLES

Les Allemands, chacun sait ça, n'emploient pas de gaité de coeur des torpilles contre les navires de commerce: les torpilles sont en effet, coûteuses, longues à fabriquer et un submersible n'en porte que quelques-unes, huit au maximum, sans

doute pour les plus grands sous-marins.

Ils ont donc, de préférence, recours à leurs canons ou à des bombes qu'ils placent sur le bateau quand ils ont pu l'arrêter. Les torpilles, en outre, manquent souvent leur but.

Or, lorsqu'une torpille manque son but, elle ne fait par conséquent pas explosion. Elle continue sa course jusqu'à l'épuisement de ses moyens de progression et, quand elle s'est enfin arrêtée, finit par flotter à la surface, constituant ainsi un grand danger, non seulement pour les navires Alliés, mais aussi pour les sous-marins boches.

Voilà pourquoi nos ennemis munissent leurs torpilles dernier modèle d'un dispositif nouveau qui les fait couler automatiquement au bout d'un certain temps.

Ce dispositif consiste en une valve qui, après quelque temps d'immersion de la torpille s'ouvre d'elle-même et admet de l'eau dans le compartiment à air. Ce compartiment rempli d'eau, la torpille coule comme un morceau de plomb.

— o —

LES DENTS VERNIES



ON voit actuellement de nombreux Annamites servir en France. Ces petits troupiers sont, pour la plupart, indemnes des maux de dents, si fréquents chez nos soldats, pendant les longs mois d'hiver dans la tranchée. Cette particularité s'explique, au dire de beaucoup d'auteurs, par le *laquage* qui couvre leurs dents d'un vernis protecteur. Ce vernis, appliqué en plusieurs couches consécutives, est fait d'un mélange de miel additionné de noir animal et de poudre de *calembec* (kinam ou bois d'aigle).

CHIENS DEFENSEURS DE LA PATRIE



UTILISANT le flair du chien, on vient de faire une tentative à Bologne, en Italie, pour transformer l'ami de l'homme en sentinelle.

Dans les forts entourés de fossés, c'est le chien qui reste l'oeil aux aguets et fait sa ronde, pendant que les hommes de garde, couchés tout habillés dans un abri, sont prêts à intervenir au premier aboiement de la sentinelle à quatre pattes. L'avantage de ce système est que maintenant trois hommes suffisent où il en fallait neuf auparavant.

Ces braves toutous se montrent zélés dans leur service, car on sait les récompenser avec du sucre et autres douceurs.

Dans les positions à découvert, où la présence du soldat est constamment nécessaire, l'homme est accompagné d'un chien, pour plus de sûreté, et les malfaiteurs qui tentent si souvent de tromper la vigilance des sentinelles, pour pénétrer dans les ouvrages de défenses ou dans les poudrières, verront dorénavant leurs tentatives criminelles déjouées.

LA FORCE DU BRESIL

LA superficie du Brésil est presque aussi étendue que celle de l'Europe. Le Brésil est environ seize fois plus grand que la France et le nombre de ses habitants s'élève à tout près de 15 millions.

Bien qu'il vienne au quatrième rang des grands pays du monde, au point de vue de sa superficie, le Brésil ne possède qu'une armée relativement peu considérable. Elle est pourtant très bien équipée et entraînée.

Chaque citoyen, de vingt-et-un à quarante-quatre ans, est appelé à faire des stages de durée variable dans l'armée brésilienne.

En dehors des forces régulières placées directement sous les ordres du gouvernement, chaque municipalité importante possède sa garde nationale; comme en Suisse, chaque ville a des Sociétés de tir.

L'Etat brésilien fabrique ses armes et ses munitions; mais il s'adresse fréquemment aux grandes puissances, à la France, à l'Angleterre et aux Etats-Unis pour obtenir d'elles certains types de canons et surtout des bateaux de guerre.

On estime généralement que le Brésil pourrait, en cas de conflit, mettre immédiatement sur pied une armée de cent mille hommes.

La marine brésilienne est une imposante force navale. Elle compte quatre superdreadnought du type du *Rio-de-Janiero*, qui n'a pas coûté moins de soixante-quinze millions. Elle compte aussi douze croiseurs, seize torpilleurs et destroyers et un grand nombre de canonnières et de garde-côtes.

MARIAGES EN NOIR

IL a été décidé que pendant l'occupation allemande, toutes les jeunes filles Belges qui se marieraient seraient conduites à l'autel en noir. Les seuls mariages dans lesquels le blanc est porté sont les mariages allemands. Un grand nombre de ces derniers ont été célébrés soit à Bruxelles, soit à Anvers, soit à Bruges.

C'est, paraît-il, le "dernier cri", dans les familles germaniques, de se marier en Belgique, parmi les ruines et les misères infligées à ce pauvre pays conquis.

LA FAMILLE JOFFRE

ON a dit que la famille du maréchal Joffre était originairement noble et que la branche à laquelle appartient notre généralissime avait, un temps, émigré en Espagne, d'où elle était revenue s'établir dans le Roussillon.

Or, les cartulaires de Tulle et d'Uzerches, en France, mentionnent, dès 980, un Geoffre, et d'autre part un vieux recueil héraldique nomme une illustre famille limousine "Jouffre, Joffre, Geoffre de Chabrignac."

Il semble de prime abord que ce serait curiosité pure et, au fond, assez vaine de savoir si le généralissime se rattache à cette famille. Mais là où la recherche est intéressante, c'est lorsqu'on apprend que la devise de Joffre, devise parlante donnée, paraît-il, par Louis XV, est "J'offre tout à la patrie!"

Le vainqueur de 1915 n'aurait pas besoin d'en chercher une autre à graver sur son bâton de maréchal de France.

— o —

LE DRAPEAU LE PLUS HAUT PERCHE

Le drapeau le plus haut perché, de toute l'Amérique est planté sur le sommet du mont Spokane, à une altitude de 6,500

pieds, soit près de 2,200 verges au-dessus du niveau de la mer. Le mât, qui a l'apparence d'un poteau télégraphique, est long de 75 pieds, et le drapeau n'a pas moins le 24 pieds de longueur.

Ce pavillon est si haut perché, et la Spokane Mountain si isolée qu'on l'aperçoit de fort loin. A l'aide d'une longue-vue, les passagers d'un vapeur peuvent le distinguer nettement à une distance de 31 milles!

C'est à l'aide d'une souscription publique que les habitants de la ville de Rossland ont pu élever ce monument rudimentaire.

L'ascension du Spokane a fait reculer plus d'un intrépide alpiniste, et l'on ne saurait s'étonner que les ouvriers engagés pour l'érection de la petite tour qui sert de piédestal au drapeau aient exigé une paie fantastique.

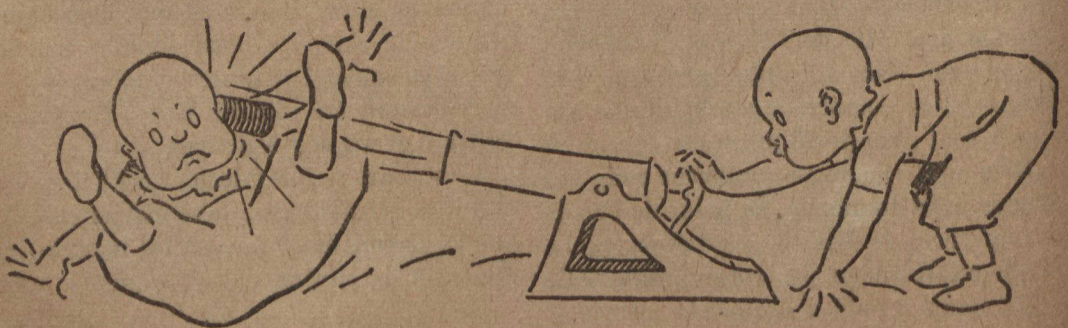
Ainsi, la monture métallique, qui ne coûtait que \$400, est revenue, *toute posée*, à plus de \$4,400.

Les vents sont si violents dans ces parages qu'il faut renouveler le drapeau chaque quinzaine.

L'employé chargé de son entretien reçoit \$20.00 pour chaque ascension.

— o —

L'éléphant aime le gin mais déteste le champagne.





LA LOCOMOTIVE GEANTE



LES Américains viennent de construire la plus puissante locomotive du monde. Elle compte 15 pieds de hauteur, 10 pieds $\frac{1}{2}$ de largeur, 97 pieds de longueur; elle est munie de 28 roues, dont 24 motrices réparties en trois groupes; l'un des groupes est placé sous le tender qui devient une partie active de la locomotive. Le tender transporte 16 tonnes de charbon; le foyer de la chaudière est chargé automatiquement au moyen de jets de vapeur qui y poussent le combustible. Locomotive et tender prêts pour le service, pèsent environ 413 tonnes. Cette machine énorme a été construite pour le compte d'Erie Railroad, elle fait la besogne de trois locomotives ordinaires pour trains de marchandises.

— o —

LES ANIMAUX QUI NE BOIVENT PAS

IL existe des animaux qui ne boivent pas une seule goutte d'eau de leur vie.

Parmi ces derniers on mentionne le lama de la Patagonie et les gazelles de l'est lointain. Un perroquet, dit-on, a vécu 52 ans dans les jardins de la Société Zoologique de Londres, sans boire une goutte d'eau. Certains naturalistes croient que seule la moiteur du corps de certains lapins sau-

vages provient de l'herbe verte chargée d'humidité.

Plusieurs reptiles tels que les serpents, lézards et certains batraciens, demeurent dans des endroits complètement dépourvus d'eau tandis qu'il est admis que le bradype ne boit jamais.

Un district aride de France, est habité par des vaches et des moutons qui ne boivent pas. Cependant de leur lait, on fabrique le fameux fromage Roquefort.

On cite aussi une espèce de mousse qui croît sur les plaines arides de l'ouest de l'Amérique et qui cependant obtient de la verdure bien que privée d'humidité.

— o —

LES MOINEAUX EN AMERIQUE



LES moineaux étaient encore inconnus en Amérique en 1850, époque à laquelle on en importa d'Angleterre huit couples.

Ce premier essai d'acclimatation n'ayant pas réussi, on en fit un second quelques années plus tard. Il paraît que, cette fois, on réussit trop bien, car, au dire des Américains, les moineaux sont devenus le plus grand fléau de leurs récoltes. On n'évalue pas à moins de deux cent soixante-quinze millions la descendance d'un seul couple après une période de dix ans seulement.

— o —

UN RECORD MEXICAIN

EN temps de crise, président et ministre passent vite au Mexique. Mais voici bien le record de la brièveté du pouvoir. Lorsque Madero démissionna, le ministre des Affaires étrangères, Lascorain, devint par le fait même président provisoire, si provisoire que sa magistrature ne dura que vingt minutes, juste le temps de nommer Huerta ministre de l'intérieur et chef de l'Exécutif.

— o —

UN ARBRE MYSTERIEUX



L'ARBRE mystérieux des grands marais de la Floride tire son nom du changement de couleur qu'il prend lorsqu'il pleut.

Aussitôt que des gouttes d'eau trempent ses feuilles, de la nuance verte qu'elles ont, elles deviennent de couleur rose.

Seules quelques feuilles des branches principales et du tronc conservent leur verdure primitive.

Une heure après l'orage, l'arbre reprend sa couleur verte ordinaire. Cependant l'arbre proprement dit ne change pas de couleur, ce ne sont que certains petits insectes qui y ont établi leur demeure. Ces curieux parasites possèdent les vertus des caméléons.

Sous les chauds rayons du soleil, ils sont plus verts que les arbres qui les abritent, mais quand ils sont affectés par la pluie, ils deviennent de nuance rose.

Des millions de ceux-ci, changent l'apparence totale d'un arbre et le rendent de couleur vermeille.

A PROPOS DE JOUETS



Il n'y a guère que pour les jouets en métal, et particulièrement le jouet automatique, que l'industrie française a pu faire concurrence à l'industrie allemande. Depuis la guerre ses fabri-

cants ont pu reprendre leur ancienne supériorité dans la fabrication des soldats de plomb.

Il faudra du temps et des efforts pour battre les Allemands dans l'industrie des poupées. La France était parvenu à créer le *bébé* qui obtint un vif succès, mais les Allemands surent s'insinuer dans les maisons françaises et les fusionner sous la firme Fleischmann et Bløede.

En France, on a beaucoup fabriqué de poupées, mais toutes les parties du jouet venaient d'Allemagne, principalement les têtes en porcelaine. Les yeux venaient de Nuremberg; ils étaient livrés à raison de \$9.00 les 10,000 paires, alors que la France pouvait produire le même article qu'au prix de \$15.00. C'est dire que l'industrie française aura de sérieux efforts à faire pour satisfaire la clientèle des petits Français.

— o —

RAPIDITE DU VOL D'UN OISEAU

CERTAINS genres de pigeons voleront pendant une journée entière, à une moyenne de 60 milles à l'heure.

La vitesse de l'hirondelle atteint facilement 90 milles à l'heure.

L'albatros, le plus gros oiseau de mer, volera à une vélocité de pas moins de 180 milles à l'heure.

— o —

UNE VILLE AVICOLE



PETALUMA, en Californie, se spécialise dans l'aviculture. En une année seulement, cette petite ville a exporté 132 millions d'oeufs et élevés plus d'un million de poulets. Il faut chaque jour 1,200,000 livres d'aliments de toute sorte pour les volailles de Petaluma. Une poule y rapporte en moyenne \$1.00 de profit chaque année. Cette petite ville fournit des oeufs à toute la Californie et vient d'en exporter un plein train au gouvernement anglais. On dira après cela qu'il n'y a pas d'argent à faire dans l'aviculture!

L'ALPHABET JAPONAIS



Nos amis et alliés, les Japonais, qui sont pour le progrès, vont réaliser d'ici peu une petite révolution dans leur alphabet. Actuellement encore, il y a dans l'alphabet des Japonais des signes ou caractères empruntés au dix-septième siècle à leurs voisins les Chinois.

Ces caractères ou signes représentent des mots qui viennent s'ajouter aux 47 citoyens du *Soleil levant*. Ils sont très nombreux et chaque jour, pour ainsi dire, voit croître leur nombre.

Déjà en 1881 une association d'étudiants nippons proposa d'adoption de l'alphabet romaji ou latin dans un désir de simplification. Mais elle n'eut pas un grand succès. Depuis, diverses sociétés savantes de Tokio ont repris la tâche et publient même des magazines composés uniquement avec des caractères latins.

Ces magazines ont de plus en plus la faveur du public et les enfants des écoles, en particulier, leur garantissent le succès dans un avenir prochain.

Un jour viendra donc où les difficultés pour les Occidentaux à apprendre la langue japonaise seront vaincues et ce jour-là marquera pour nous un nouveau rapprochement avec nos sympathiques frères jaunes.

UN EXTRAVAGANT



PARMI les richissimes Américains, dont, si fréquemment, les journaux des Etats-Unis nous révèlent les extravagances, il en est peu qui puisse rivaliser avec John Stelle.

Ce John Stelle, mort il y a quelques années, gaspilla en sept mois une fortune de trente millions. Il se promenait dans les rues avec des vêtements ornés de billets de banque, et qui en étaient doublés. On en voyait qui sortaient de ses chaussures.

Ses amis, et ils étaient nombreux, profitaient de sa prodigalité. Un jour, il acheta à l'un d'eux un hôtel, et le lui rendit aussitôt après gratuitement.

Une fois, à New-York, pour faire une course, il acheta de même la voiture et le cheval d'un cocher qu'il lui laissa ensuite.

Une autre fois, il acheta tout le champagne qui se trouvait dans les caves de l'hôtel où il s'était installé, le fit monter et vider dans une baignoire. Il se baigna après dans ce liquide.

Comme conclusion à ses folies, il se réveilla un beau matin, sans le sou. Brave-ment il accepta la pauvreté et se mit à travailler pour gagner sa vie.

LA PLUS PETITE SECTE RELIGIEUSE DU MONDE

LES Samaritains, qui habitent la petite ville de Nable, dans le nord de la Palestine, composent la plus petite secte religieuse du monde.

Des 12,000 habitants mahométans, on en compte de 100 à 150 qui ont lutté contre les ravages de la guerre, la pauvreté et l'oppression depuis 3,000 ans.

Les Juifs les considèrent comme des hérétiques, parce qu'ils n'acceptent que les doctrines du Pentatengue, dont ils conservent une copie écrite en caractères Phéniciens, caractères en usage avant la captivité de Babylone.

— o —

CE QUE CHANTENT LES ECOLIERS DE CHINE



LE *Hio Hiao tch'ang-ko t'si* est un recueil de chansons pour les écoles, qui pour la plupart, célèbrent les beautés de la nature et des joies innocentes.

Mais il en est aussi, parmi ces chansons, qui ont une portée plus grave; l'une d'elles, notamment, met en garde les jeunes chinois contre l'opium et aussi contre les Européens:

Malade, une nation, tous les citoyens sont malades.

La diabolique fumée, l'opium nous est apporté.

Hélas! c'est la fin de notre race.

Pour quatre cents millions d'hommes, c'est le malheur qui vient.

On nous impose ce poison par la force des armes.

Et encore exige-t-on une indemnité.

— o —

LE MOINS LIBRE DES YANKEES

LE moins libre des Yankees, c'est assurément le président des Etats-Unis. M. Wilson, en effet, de par la constitution américaine, ne peut ni quitter les Etats-Unis, ni mettre les pieds dans une ambassade étrangère — qu'une fiction diplomatique fait considérer comme territoire étranger — ni se lier avec aucun diplomate appartenant à des ambassades, ni même accepter une invitation à dîner dans une maison particulière, quelle qu'elle soit, si elle est habitée par ses proches ou des membres du ministère.

Pauvre M. Wilson!

— o —

UN SAVANT SOUS L'EAU

Sur la côte d'Istrie, le professeur Krumbach s'était fait construire avant la guerre une station zoologique pour étudier la faune et la flore marines. Cette station est dotée d'un submersible dans lequel le professeur prend place et descend à de grandes profondeurs. Le navire est d'acier; au lieu de hublots, il a de larges fenêtres closes par des plaques de cristal; des réflecteurs électriques permettent d'illuminer les eaux à longue distance et de prendre des photographies.

La guerre, paraît-il, n'a pas interrompu les études sous-marines du savant.

— o —

Un capitaine de vaisseau, en retraite, de la compagnie Cunard, a fait 550 fois la traversée de l'Atlantique ayant ainsi parcouru 1,876,000 milles, ou qui dirait, quatre fois la distance de la terre à la lune, aller et retour, ou bien encore, 78 fois le tour du monde par l'équateur!



MUSIQUE CHINOISE

Le Chinois n'est pas seulement buandier ou cuisinier, on dit qu'en ses loisirs, il cultive les beaux-arts.

Mais est-il un excellent artiste? nous en doutons.

En effet, sa peinture est caractérisée par le manque absolu de perspective et des effets de lumière, mais, il faut l'avouer, elle est remarquable par la vivacité et la pureté des couleurs employées.

La sculpture chinoise, représente des Bouddhas et des idoles dont les temples et les pagodes sont remplis. Il faut plutôt admirer l'art des Chinois, dans la petite sculpture. Quand ils travaillent l'or, l'argent, l'ivoire et principalement le jade, leur pierre favorite, ils arrivent à fabriquer des objets d'un luxe inouï et qui fait l'admiration des Européens.

L'architecture a cependant conservé un caractère absolu. Les villes construites avec une symétrie parfaite; presque toutes les maisons sont basses, à un ou deux étages: elles sont remarquables par leur aspect gracieux, leur forme pyramidale et leurs ornements fantastiques.

La musique a toujours été en grande faveur en Chine. On a fait remonter l'invention de cet art à l'empereur Fou-Hi, (3,300 avant Jésus-Christ).

Les instruments favoris des Chinois sont: la flûte, le tambour, le violon, la mandoline, le hautbois, les cymbales, le gong, la cloche de bronze et une foule d'autres qui leur sont particuliers.

Mais leur musique manque de justesse et d'harmonie: elle est essentiellement assourdissante et n'a rien qui puisse charmer.

Cependant, on donne une grande importance à cet art puisque l'on a constitué un Conservatoire de Musique permanent, en Chine.

Ce Conservatoire qui fut fondée, (3,000 avant Jésus-Christ), sous la dynastie des Chum, est encore en existence et a pour programmes de composer de la musique, de fabriquer des instruments et de préparer des représentations.

Si les orientaux n'ont pas obtenu le même résultat musical que les peuples de l'Est, on doit en attribuer la cause, aux différents procédés de développement.

Ce que les peuples de l'Est appellent de la cacophonie, c'est-à-dire l'accoupage des instruments est ce que les Orientaux considèrent de la mélodie, du rythme, enfin de la musique.

L'origine de la musique chinoise n'est que plus ou moins qu'à l'association du bruit et du mouvement.

A travers tous les âges, ils se sont attachés à illustrer cette idée, à l'élaborer et même à dépasser les limites du bon sens.

Le vrai Chinois moderne ne peut se



Un musicien chinois

mouvoir ou accomplir son devoir quotidien, sans l'accompagnement d'un instrument qui fait du bruit. Le navigateur voyage en chantant, accompagné par le frappement de ses rames contre son embarcation.

Le vendeur conduit sa monture, au son d'une clochette qu'il attache devant sa voiture.

S'il ne peut se procurer une voiture qui produira du bruit, le Chinois chantera toujours, soit qu'il travaille ou qu'il marche.

Habitué au bruit, il attachera même des morceaux de fer blanc à la queue des pigeons qui voltigent dans l'atmosphère.

Cependant, on considère que ce Conservatoire ci-dessus mentionné n'a pas contribué à donner à la musique, la vraie position qu'elle doit occuper dans la vie d'une nation.

On aurait cru, que le jour ou le Gouvernement donnerait des dictées religieuses, à ce peuple, que la musique aurait assumé une importante place dans les rites et les exercices du culte, mais tel n'a pas été le résultat. Le seul chant qui approche la vraie musique est "l'hymne à Nos Ancêtres", qui est chanté à l'enterrement d'un fidèle.

Le nombre total de morceaux de musique écrite est très restreint, le Conservatoire ayant été seul autorisé à ce travail. Sur ce point, cette prétendue école de musique n'a pas été très heureuse, elle a mieux réussi dans la fabrication des instruments.

Il y a actuellement, en Chine, 78 différents instruments. Excepté les tambours qui sont de 18 formes différentes, les autres sont presque tous à cordes.

Comme le Chinois ne connaît pas les mérites des cordes à boyau, il la remplace par celles de soie ou de métal, qui ont invariablement un son perçant.

Leur arrangement varie considérablement de celui de nos violons ou guitares, sans doute parce que leur gamme est radicalement différente à la nôtre.

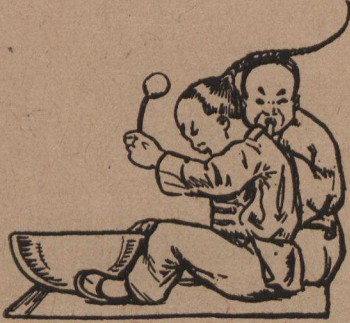
En effet, leur gamme contient 7 cordes. Celle du milieu est la base de l'accordage des autres, telle que la corde A du violon et les deux cordes adjacentes sont accordées à 1 cinquième de la principale.

Chacune des cordes extérieures est accordé à 1 quatrième de ces dernières, de telle sorte, qu'il existe 1 ton majeur, un ton intervalle, moins que le troisième mineur et un ton majeur dans la cinquième.

La gamme chinoise a donc six différents tons subdivisés en quart de tons. Les amateurs de musique peuvent attendre les sons qui se dégageraient d'un instrument ainsi construit.

Quand la musique est essayée, chaque membre de l'orchestre joue la même copie, parce que les musiciens n'ont pas encore eu l'idée de parties.

C'en est assez pour nous donner une idée de la musique chinoise, il ne nous manque



Le Chinois aime e bruit.

plus qu'à visiter ce pays oriental pour en connaître les effets, à moins que notre buandier se décide à nous chanter le chant national de son pays, ou encore mieux que notre colonie chinoise forme un orchestre, qui fera courir les masses.

— o —

“RISUM TENEATIS !”

TENEZ-VOUS les côtes! Athanase Keicher donnait — au dix-huitième siècle — la méthode suivante pour produire des serpents par génération spontanée:

“Prenez autant de serpents que vous voudrez, desséchez-les, coupez-les en morceaux, enterrez-les dans la terre humide, arrosez-les abondamment avec de l'eau de pluie, et laissez faire ensuite le soleil printanier.

Au bout de huit jours, tout sera converti en petits vermisseaux qui, nourris de terre et de lait, se transformeront à la longue en serpents parfaits, capables de se multiplier à l'infini par génération”.

Van Helmont donnait une recette pour faire naître... des puces, d'autres pour produire des souris avec du fromage, des poisons, avec une matière convenable; enfin, jusqu'au dix-huitième siècle, des personnes instruites croyaient encore que les anguilles naissent de la rosée; les moules et les huîtres, de la boue et du sable!

Et cela, malgré les travaux de Redi, Leuwenhœch, Swammerdam, Réamur, Vallisnieri, Spallanzani, Schultze, Van Siebold, Schwann, Leuckart, Van Beneden, etc.

De nos jours encore, malgré les réfutations victorieuses de grands savants comme Pasteur, on ose parler de génération spontanée. Van Helmont, déjà nommé, écrivait:

“Creusez un trou dans une brique, mettez-y de l'herbe de basilic pliée, appliquez une seconde brique contre la première, exposez les deux briques au soleil; au bout de quelques jours, l'odeur de basilic changera l'herbe en véritables scorpions.

Un savant arabe du moyen-âge, Abubacer, raconte comme il suit la naissance de celui qu'il appelle l'homme nature:

— “Il existe, sous l'Equateur, une île où l'homme vient au monde sans père, ni mère. Par génération spontanée, il surgit directement de la terre, sous la forme d'un enfant, tandis que son âme, comme un rayon de soleil, émanée de Dieu, s'unit à ce corps issu d'une masse molle et informe.

— o —

L'heure la plus froide d'une journée est à 5 heures du matin et la plus chaude entre deux à trois de l'après-midi. La chaleur moyenne est entre 8.30 à 9.30 heures du matin. La température la plus froide est durant le mois de décembre et la plus chaude durant le mois de juillet.

PLANTES VENENEUSES

Par simple contact

Les orties causent souvent de désagréables démangeaisons aux gamins qui, en faisant l'école buissonnière, passent trop près des haies où elles poussent.

Ces plantes, si communes le long des chemins et des routes, sont en effet couvertes de poils unicellulaires dont la base renferme un liquide irritant (acide formique) et dont la pointe, en se brisant au contact de la peau de leurs mollets ou de leurs mains, y déverse le fluide urticant.

Ce liquide en s'insinuant dans la plaie y excite une cuisante brûlure et de douloureuses ampoules.

Au Bengale existe une autre espèce d'ortie l'*Urtica, crenulata*, aux poils très courts, très faibles et éminemment vénéneux.

Leau fraîche avive les souffrances des personnes qui ont eu le malheur de se frotter à ce dangereux végétal et qui en ressentent parfois les effets pendant huit à neuf jours.

De même l'*Urtica stimulans* partage à Java avec l'*Urtica urentissima* le nom d'*herbe du diable* à cause de la gravité de ses piqûres.

Mais tout autre apparaît l'action exercée par quelques Primulacées et en particulier par la Primevère obconique (*Primula obconica* Hance) et plusieurs de ses variétés cultivées.

Ici encore ce sont les poils qui produisent et appliquent la substance irritante,

mais ils sont trop mous pour pénétrer dans l'épiderme.

Ces organes se terminent par des glandes globulaires d'où exsude le liquide urticant qui agit si lentement que plusieurs jours s'écoulent souvent avant l'apparition des symptômes inflammatoires.

La peau se recouvre alors d'ampoules provoquant des démangeaisons douloureuses, surtout la nuit.

Quelquefois un simple contact avec les plantes suffit pour provoquer une cuisante irritation qui dure deux ou trois semaines.

La maladie peut se propager indéfiniment, soit par une infection répétée, soit en portant les mains à une partie du corps.

Un professeur, qui avait gardé de ces Primevères dans sa chambre à coucher, ressentit longtemps des tortures dont il ne suspectait pas l'origine.

Sa face et ses mains le démangeaient tellement, qu'il ne pouvait dormir, passant la moitié de sa nuit à baigner ses mains dans l'eau froide en les frottant jusqu'au sang.

Au bout de quelque temps, il fut obligé de cesser ses occupations, tandis que divers médecins et dermatologistes en renom perdaient leur latin à le traiter.

Finalement il reconnut l'action pernicieuse des primevères, et les bannissant de ses appartements, ses souffrances s'apaisèrent.

Une longue série d'expériences directes convainquirent un savant que personne ne possédait une immunité complète vis-à-vis du poison des primevères.

Ainsi, le cas de plusieurs jardiniers gravement intoxiqués après avoir cultivés des milliers de ces plantes durant plusieurs années au cours desquelles ils n'avaient pas ressenti le plus léger inconvénient.

Les Primevères de Chine (*P. sinensis*)



Primevère obconique.

produisent des effets analogues, mais seulement sur certaines gens.

Une autre Primulacée, la Cortuse de Mathiote (*Cortusa Mathioli*, Lin), jolie plante des rochers est également vénéneuse.

Dès 1609, le médecin et botaniste Charles de l'Écluse avait déjà constaté que les feuilles fraîches de Cortuse, posées un ins-

tant sur les joues d'une dame, déterminent une certaine rougeur, mais non suivie d'autres conséquences nocives pour l'épiderme.

Afin de vérifier cette ancienne observation, quelqu'un s'appliqua une feuille fraîche de Cortuse durant deux heures sur le poignet gauche.

Non seulement il vit sa peau rougir à l'endroit touché, mais le jour suivant, 33 heures environ après l'application du végétal vénéneux, une affection eczémateuse se déclara et dura 17 jours.

Les symptômes ressemblaient à ceux que provoquaient les primevères avec formation d'ampoules, fortes démangeaisons, abondant écoulement de sérosité et enflure de tout l'avant-bras et de la main.

Entre temps le même sujet frota doucement une partie de son bras droit avec une autre feuille de Cortuse en prenant soin de ne pas la lacérer.

L'inflammation qui apparut alors, deux jours plus tard, ressembla à celle du poignet gauche mais s'étendit moins.

D'ailleurs on a étudié l'action exercée par l'attouchement des feuilles et le transport involontaire de l'infection sur les autres parties du corps: les paupières des yeux, les extrémités des oreilles, le cou et les doigts.

De ces expériences on conclut que le poison de la Cortuse réside à la surface des feuilles et non dans leur intérieur.

Comme, d'autre part, ces effets ne se manifestent pas immédiatement, de nombreux savants ont pu les ressentir sans s'en douter.

Ainsi s'expliquent les divergences d'opinions des auteurs.

Notons qu'au cours de ces dernières années, les revues scientifiques ont relaté de nombreux cas d'irritation de la peau par plusieurs sortes de bois exotiques.

Un anglais a constaté que le bois de ro-

se de Bornéo, si en vogue pour confectionner des jouets et autres objets ornementaux à cause de sa magnifique couleur, provoquait l'inflammation des mains, des bras et des yeux des indigènes qui le travaillaient,

On a trouvé aussi des propriétés vénéneuses similaires chez d'autres espèces li-



Cortuse de Mathiote, plante des rochers.

gneuses, et en particulier, chez le bois satiné des Indes; toutefois certaines personnes paraissent immunisées contre eux.

De même la peau du savant se montra insensible vis-à-vis du bois de *Chloroxylon Suvietenia*, arbre qu'on considère comme dangereux, sous ce rapport, à Ceylan et aux Indes.

Au contraire il a toujours pu mettre en évidence les propriétés irritantes du *Cocobolo* qui croît dans l'Amérique tropicale.

Une petite quantité de sciure de ce bois,

humectée et placée sur une partie sensible de la peau humaine pendant quelques heures, y détermine une inflammation comparable à celle des primevères.

En définitive, les jardiniers doivent désormais profiter de ces observations et remplacer, dans leurs massifs, ces Primulacées urticantes par des représentants plus aimables de cette famille végétale.

Qu'ils cultivent par exemple les Cyclamens dont les horticulteurs sovent obtenir aujourd'hui d'innombrables et jolies variétés.

— o —

UNE ILE PEU CONFORTABLE

LA terre habitée qui se trouve à la plus grande distance d'un bureau de poste est sans doute la terre de Herschel. C'est une île située à l'extrême nord-ouest du Canada.

Les Esquimaux qui l'habitent n'ont jamais franchi les 2,000 milles qui les séparent du dernier bureau de poste canadien. Des missionnaires sont allés jusqu'à eux et vivent dans l'île. Ils ont fondé des écoles, que les Esquimaux sont très heureux de fréquenter.

Le climat est des plus durs. Pendant deux mois, l'hiver, le soleil ne paraît pas au-dessus de l'horizon, il ne règne pourtant qu'une demi-obscurité, à cause de l'éclat de la neige ou des glaces.

Dans toute l'île il n'y a pas un arbre. Les habitants se nourrissent de poisson à l'ordinaire, et, dans les grandes circonstances, de chien ou de renne.

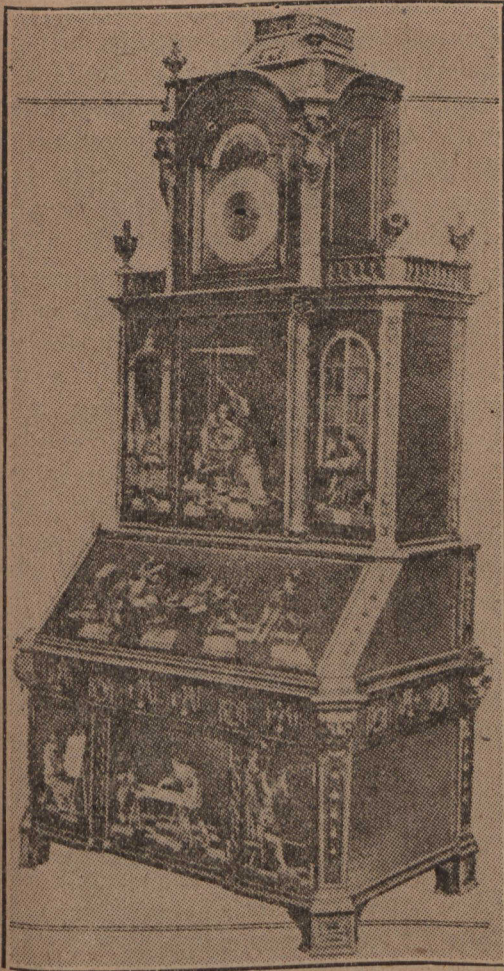
— o —

Lorsque les habitants de Quito, capitale de la République de l'Equateur voient un éclair, ils se découvrent respectueusement.

UN PUPITRE, STYLE LOUIS XVI

DEUX artistes, après quatre années de travail, viennent de terminer un pupitre en bois sculpté, évalué à \$5,000.

De style Louis XVI, ce curieux meu-



Un pupitre Louis XVI

ble est la propriété du Musée National Autrichien, de Vienne.

Copié sur un fameux pupitre du 18^e siècle, fabriqué par un artiste du nom de David Rontgen, l'imitation est assez par-

faite, sauf que l'original est fait en noyer italien décoré de bronze tandis que celui que nous illustrons ci-contre, est entièrement en acajou, sauf les petits morceaux qui sont de bois incrusté.

Composé de 4 parties, les trois inférieures sont à panneaux en bois incrusté tandis que la supérieure sert à installer une horloge.

Le pupitre a 9 pieds de hauteur par 4 pieds $\frac{1}{2}$ de largeur. La peinture, l'architecture, la sculpture et la musique sont représentées dans l'incrustation, ce qui a dû coûter un travail extraordinaire.

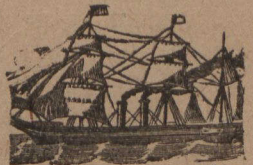
Plus de 40 différentes espèces de bois, collectionnées pendant nombre d'années ont été employées pour produire les couleurs désirées.

On compte trois sortes de bois de rose pour obtenir les nuances rouges; de l'ébène pour les noires; la primevère, l'érable à œil d'oiseau, l'érable blanche pour les jaunes et les vertes; le chêne blanc et le houx pour les blanches et le noyer noir italien pour les foncées.

— o —

LES NAVIRES QUI NE CRAIGNENT PAS LA FOUDRE

RAREMENT on entend parler d'un navire qui a été détruit par la foudre.



La raison est que de nos jours, on fait un usage presque exclusif de fer dans la construction des navires; de fait la carcasse d'un navire est construite totalement de fer ou d'acier.

De cette sorte, le vaisseau forme un conducteur constant et excellent, qui conduit l'électricité dans l'océan, sans faire aucun dommage au navire.

— o —

LES ENTERRES VIVANTS

Zénon, empereur d'Orient, sujet à l'épilepsie était surtout frappé par cette maladie, lorsqu'il se plongeait dans l'ivresse, ce qui lui arrivait souvent. La nuit du 29 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une syncope si violente que ses serviteurs après l'avoir déshabillé, le crurent mort, et le laissèrent étendu sur une planche.

Au point du jour, on lui jeta un linceul sur le corps et sa femme Ariadne, le fit porter promptement, et sans grande pompe, à la sépulture des Empereurs, où le tombeau fut fermé avec défense, sous peine de mort d'ouvrir le tombeau quoiqu'il pût arriver.

Les serviteurs obéirent et malgré les cris lamentables de Zénon, qui sortit quelques heures après de sa léthargie, ils n'osèrent lui donner aucun secours.

Au bout de plusieurs jours, quand on ouvrit le tombeau, on trouva que le malheureux prince était mort après s'être déchiré les bras avec les dents.

Hamadani, poète arabe du IX^e siècle, fut frappé d'apoplexie en 1007. On le crut mort, et on l'enterra. Les cris qu'il poussa lorsqu'il reprit connaissance furent entendus, et on le retira de son tombeau ; mais la terreur qu'il avait éprouvée le fit mourir pour tout de bon.

Le tombeau de Jean Scot, surnommé le Docteur subtil, ayant été ouvert au bout de quelques mois, on trouva le cadavre déplacé et retourné, ce qui fit conjecturer que le malheureux avait été enterré vivant.

Louis Gongora, poète espagnol du XVI^e siècle, avait quarante-cinq ans, lorsqu'à la suite d'une maladie, il tomba en léthargie.

On le crut mort pendant trois jours.

Enfin il eut le bonheur de se réveiller au moment où on le mettait dans la bière.

Il vécut alors vingt-cinq ans après cet événement.

GASPILLAGE DE MINERAIS

Les pertes qu'ont subies certains pays par manque d'attention et d'économie dans les exploitations minières sont énormes. Ainsi le Dr Douglas calcule qu'aux mines de Rio Tinto, en Espagne, on a perdu, pendant une période d'environ trente années, par suite d'un traitement défectueux du minerai, environ 7,000,000 de tonnes de soufre, évaluées à \$70,000,000. Grâce aux méthodes modernes perfectionnées du traitement on peut éviter annuellement la perte de 1,000,000 de tonnes de soufre qui autrement seraient brûlées et ne serviraient qu'à vicier l'air. Le même auteur fait remarquer que l'on ne retirait qu'environ soixante pour cent des centaines de millions de dollars que produisait le filon de Comstock, lors de l'exploitation et, l'on abandonnait les rebus énormément riches, tant les mineurs avaient hâte de vider les merveilleux gisements qui auraient fait du Nevada un pays prospère pendant des générations, si l'on n'avait lancé la région dans une fièvre de spéculation inconcevable.

La capitalisation à l'excès est la première cause d'une grande part des pertes dans les entreprises minières. C'est elle qui nécessite une grande production à sacrifice pour le paiement de dividendes sur le total. La capitalisation à l'excès exige une production excessive qui, à son tour, entraîne invariablement des pertes de métal du producteur au consommateur.

LA QUININE DETRONEE

UN médecin de Moscou, à la suite d'expériences minutieuses, a reconnu que l'héliotrope, cette plante d'une odeur si suave, qui fait l'ornement de nos jardins, possédait les propriétés fébrifuges de la quinine, sans en avoir les inconvénients.

La quinine, on le sait, est extraite de l'écorce d'un arbre d'Amérique, appelé quinquina, et dont le prix est très élevé.

L'usage de l'héliotrope est, paraît-il, déjà répandu en Russie, en Turquie et en Perse, où l'on en fait macérer les feuilles et les tiges dans de l'eau-de-vie pour en préparer une sorte de teinture employée contre les fièvres.

— o —

UN NOUVEAU MOYEN DE VOYAGER

A la suite de son maître, qui avait entrepris une longue course à travers les montagnes, une mère du chien épagneul a fait le voyage, transportant de chaque côté de son dos, ses petits chiens.



Comme notre illustration l'indique, l'appareil, tout à fait curieux et inédit consistait en une pièce de toile, qui avait été adaptée en forme de poche, disposée de manière à tenir le corps des petits animaux solidement à l'intérieur du sac, tout en permettant à leurs têtes de respirer le grand air.

On rapporte, qu'après avoir parcouru 100 milles, à travers les forêts et les ro-

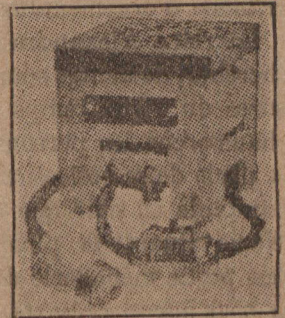
chers des montagnes de l'Etat de Washington, le curieux cortège arriva à destination sans difficulté.

— o —

POUR REMPLACER LE SYSTEME EN USAGE

LA stéatite (*silicate hydraté de magnésie et d'alumine*) et l'asbestos forment une composition matérielle en usage dans la construction d'un nouveau modèle de poêle électrique, pour les besoins domestiques.

Cette préparation remplace l'ordinaire plaque dinaire qui est une unité qui est aussi agréable qu'efficace.



On peut l'employer également pour faire la cuisine aussi bien que pour réchauffer un appartement, durant les froids de l'hiver.

Ce nouveau système de chauffage est très facile à mettre en opération, il ne s'agit que de communiquer votre poêle à un courant électrique ordinaire, et vous aurez entière satisfaction dans la cuisson des aliments, et dans l'expansion de la chaleur nécessaire à tempérer votre chambre.

— o —

Le sol de Cuba est le plus fertile du monde. Les choux pesant 20 livres sont communs. Après 14 ou 18 jours, de leur plantation, on peut manger des radis, des laitues après 5 semaines, tandis que l'on fait 3 récoltes de blé-d'Inde, par année.

LES SOUVERAINS ANGLAIS COL- LECTIONNEURS

S. M. la reine Victoria collectionnait les perruques : chaque fois qu'un nouveau spécimen venait enrichir son musée, elle faisait réciter une prière pour qu'elle ne lui portât pas malheur.

Edouard VII collectionnait les timbres rares et les cannes ; il ne se servait que de cannes fabriquées avec du bois provenant d'un vieux pont de Londres démoli il y a quelques années ; quant aux autres cannes de sa collection, on admire surtout ses cannes hindoues en ivoire sculpté, d'une richesse d'ornementation fantastique.

La reine Alexandra a la manie de rechercher, de mettre sous vitrines les chaussures du vieux temps et les souliers que chaussèrent les personnages historiques ; la perle de sa collection est une mignonne pantoufle en cuir que taquina le pied de Marie Stuart ; de plus, elle possède toute une petite ménagerie dont elle ne se sépare sous aucun prétexte.

Qu'elle voyage sur terre ou sur mer, qu'elle soit à Londres, à l'île de Wight ou à Windsor, ses animaux favoris ne la quittent jamais, toujours à portée de sa main, couchant à côté d'elles dans les somptueuses chambres à coucher des châteaux ou dans la cabine du yacht royal ; mais hâtons-nous de dire, cependant, que de tous ces animaux, un seul, un magnifique angora blanc que la reine affectionne tout particulièrement, est un animal vivant ; quant au reste de la ménagerie, il se compose d'une délicieuse collection d'animaux en porcelaine.

La reine a une véritable passion pour ce genre de bibelots et il ne se passe jamais bien longtemps sans qu'elle ajoute de nouveaux sujets à sa collection déjà

fort nombreuse.

Les membres de la cour d'Angleterre affirment qu'il n'est point de cadeau qui puisse faire plus de plaisir à la reine qu'un tigre, un serpent, ou simplement un petit oiseau en porcelaine ou en verre filé.

— o —

L'ORIGINE DES "ILLUSTRATIONS"

L'illustration du livre est de tous les temps. Elle existait bien avant la découverte de l'imprimerie, puisque les enluminures des missels nous ont laissé des merveilles et que les Egyptiens la pratiquaient à leur manière, et ce n'est pas d'hier !

Mais, cependant, le livre illustré tel que nous le connaissons bien,—et tel que nous l'aimons,—ne remonte pas beaucoup au-delà du XVIII^e siècle. C'est le siècle aimable par excellence qui nous a donné les grands vignettistes. De lui datent de beaux livres remplis de belles images, ou, si l'on préfère, de gravures chargées de reproduire les "illustrations" que des éditeurs avisés demandaient aux grands artistes de leur temps.

Lorsque Dupuis, en 1719, publia le *Recueil de fables*, de Houdart de La Motte, il eut l'ingénieuse pensée de réclamer des illustrations à Claude Gillot, à Coypell et à Massé, et cela fit quelque bruit.

Mais le véritable initiateur de la belle lignée des vignettistes du XVIII^e siècle, c'est Cochin, dont la délicate imagination se dépensa dans le livre. Il mit à la mode les lettres ornées, les fleurettes, les festons, les rubans, toutes ces aimables fantaisies où excella à son tour Gravelot.

Après Gravelot, ce fut Eins, Moreau et Dorat, et Fiquet, et toute l'illustre génération qui suivit...

CHACUN A SA MANIERE . . .

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements, depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est: intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

INDICATION des BOUEES COLOREES

LE TRESOR DE BANI-BAKAOLI

Si vous examinez les bouées, en entrant dans n'importe quel hâvre du monde, vous constaterez que celles qui sont installées à votre droite, sont peinturées en rouge et celles de votre gauche, en noir.

Si vous en voyiez une en rouge entourée de bandes noires, vous devriez y conduire votre embarcation le plus près possible, parce qu'elle indique le centre d'un canal étroit.

Les bouées peinturées de raies verticales rouges et noires marquent toujours la fin d'une langue de terre, ou les extrémités intérieures ou extérieures des ris, entourés par un canal.

S'il y a deux abstractions semblables, et un canal entre elles, la bouée du côté droit sera marquée de rouge et de blanc, et celle du côté gauche, de noir et blanc.

Quand un naufrage abstrue le canal, une bouée verte est placée du côté de la mer portant le mot "Naufrage" écrit lisiblement en lettres blanches, si le canal est libre tout autour; autrement un nombre pair est imprimé au-dessus du mot "Naufrage" quand la bouée est placée sur le côté droit du canal et un nombre impair quand elle est installée du côté gauche.

Ces indications très faciles à comprendre devraient être connues de tous ceux qui aiment la navigation. De cette manière, on éviterait un grand nombre d'accidents.

— o —

L'île de Madagascar est l'endroit où l'on rencontre la plus grosse espèce d'araignée. C'est celle appelée "l'araignée chien" dont le corps pèse pas moins d'une livre; chacune de ses huit pattes a la longueur et la grosseur d'un crayon.

Le *Pioneer*, journal important de l'Inde, publia dernièrement, un article assez étrange et signé d'un nom très respecté, M. H. R. Ahmad, un Anglo-Italien, qui fut le précepteur de l'héritier présomptif de Bhopal. Le voici succinctement résumé:

"Dans les montagnes d'Amkantak (provinces centrales), non loin des sources du Narbada, se dresse une antique forteresse appelée Rani-Bakaoli. D'après les légendes locales, jadis les radjahs hindous du pays y cachèrent, lors de l'invasion musulmane, d'énormes quantités de bijoux et de pierres précieuses et pour mieux défendre ces trésors contre la rapacité des conquérants, ils imaginèrent de faire détruire les travaux de drainage établis par leurs prédécesseurs, si bien que les vallées avoisinantes se transformèrent rapidement en lacs de boue gluante. L'accès du fort fut dès lors impossible. Au cours des siècles qui suivirent, des aventuriers tentèrent vainement d'y pénétrer: plusieurs expéditions se perdirent corps et biens en voulant franchir la large ceinture de boue mouvante. Sir Richard Temple, gouverneur du Bengale, tenta lui-même, il y a quelques années, d'atteindre le Rani-Bakaoli; il en fut pour ses frais et l'éléphant qui le portait faillit disparaître avec lui dans l'océan de boue."

Grâce aux progrès tout récents de l'aviation, on pourra peut être bientôt surmonter les dernières difficultés, car il se forma à Calcuta une compagnie qui se propose d'acquérir un ballon dirigeable, grâce auquel il deviendra possible de franchir les lacs de boue gluante et de descendre à l'intérieur du fort, qu'il serait alors facile d'explorer en tous sens.

— o —

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est chauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches — partie du squelette qui forme la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force —

Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu —

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour —

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force —

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration —

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fermement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
Box 2140, St-Louis, M., U.S.A.

Pour un essai gratuit du Plapao et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

DE QUOI EST MORT NAPOLEON Ier

CE FUT à proprement parler une hépatite qui coûta la vie à Napoléon Ier, et à ce sujet, M. Frédéric Masson, le grand historien de l'empereur, nous fournit les détails les plus précis.

Hudson Lowe, le géolier de Napoléon Ier et son bourreau en même temps, se défiait étrangement de tous ceux qui approchaient l'impérial prisonnier, et des médecins plus que tout autre. Il réussit à compromettre et à faire écarter O'Meara. Puis il prétendit désigner un docteur à son goût, sur qui il pensait pouvoir compter entièrement. Napoléon le refusa. Cependant, sa santé s'altérait de plus en plus; il était pris à tout instant de terribles crises. Hudson Lowe, qui en fut informé, craignit d'encourir une bien lourde responsabilité s'il laissait ainsi trépasser, sans secours médical, l'homme sur qui le monde entier avait les yeux tournés.

Que faire? Napoléon, qui avait eu l'occasion de parler une fois ou deux à un chirurgien de la marine britannique, du nom de Stokes, le fit réclamer par le général Bertrand pour recevoir ses soins. Stokes ne le vit guère qu'une fois: il diagnostiqua l'hépatite. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la fureur du gouverneur et le rendre impossible à tout jamais.

Hudson Lowe et le gouvernement anglais ne voulurent d'aucune manière admettre que Napoléon "Buonaparte" comme ils l'appelaient, souffrît de l'hépatite. Ils étaient convaincus que leur prisonnier feignait d'être malade, afin d'émouvoir l'opinion publique, ou peut-être même de s'évader si la surveillance se relâchait. Il faut dire que les racontars mensongers de Gourgaud avaient, pour une bonne part, contribué à répandre cette opinion.

Ils avaient décidé, à part eux, que Na-

poléon n'avait point de maladie grave, et surtout pas d'hépatite. Stokes ne tint pas suffisamment compte de pareille défense: il fut donc cassé aux gages, purement et simplement.

Le mal, cependant, fit de rapides progrès et quelques semaines plus tard, le monde apprenait la mort de Napoléon.

— o —

SI METZ AVAIT TENU UN JOUR DE PLUS....

ON vient de publier en Allemagne la correspondance et le journal intime du vainqueur de Metz, le prince Frédéric-Charles celui qui, pendant la guerre, avait été surnommé en France le prince Rouge, tant en raison de la tenue écarlate des hussards de la Garde dont il portait habituellement l'uniforme, qu'à cause de la réputation de brutalité qui lui avait été faite.

Il faut retenir pour l'Histoire ce témoignage capital qui atteste que si Metz avait tenu quelque temps encore, les Allemands étaient contraints par l'armée de la Loire de lever le siège de Paris.

Voici ce passage daté du 5 décembre 1870:

"Il ne fallait pas qu Metz tardât un jour de plus à capituler, ni la seconde armée à aborder la forêt d'Orléans, sinon nous nous trouvions forcés de lever le siège de Paris. Ce fait est très évident et il est impossible d'en nier l'exactitude."

Quelle leçon pour ceux qui proclamaient inutile l'effort tenté en vue de débloquent Paris.

Si Metz avait tenu un jour de plus... Cet aveu des vainqueurs est le plus écrasant des verdicts contre ce Bazaine qui se plaignit d'être poussé par l'armée et la population à résister encore.

— o —

UNE BOITE PRECIEUSE

Le général Lafayette avait rapporté en France, au retour de son voyage aux Etats-Unis, une boîte formée de plusieurs pièces de bois, précieuses par les souvenirs qu'elles réveillent.

Le corps de la boîte est fait d'un morceau de noyer noir, qui, autrefois, couvrait le sol de Philadelphie, et qui, en 1818, élevait encore ses rameaux en face de la salle où fut déclarée l'indépendance.

Le couvercle se compose de quatre pièces différentes :

La première est façonnée d'une branche d'un arbre forestier, dernier survivant de ceux qui virent creuser les premières fondations de Philadelphie.

La seconde est faite d'un morceau de chêne, débris du premier pont construit, en 1683, sur la petite rivière du Canard. Ce morceau a été retrouvé, en 1823, à environ six pieds au-dessous du sol actuel.

La troisième est tirée de l'orme célèbre sous lequel Penn fit son premier traité avec Shachamaxum, 1834. Il tomba de vétusté en 1810; mais un de ses rejetons s'élève aujourd'hui, plein de vigueur, dans le jardin de l'hôpital de Philadelphie.

Le quatrième rappelle des souvenirs plus anciens encore. C'est un fragment de la première maison élevée par des mains européennes sur le sol américain: c'est un morceau d'acajou de l'habitation construite et occupée, en 1496, par Christophe Colomb.

— : o : —

Les Siamois habitant la partie Nord du Siam ont une curieuse façon de juger les procès. Les deux adversaires sont placés sous des douches froides et celui des deux qui peut y rester le plus longtemps a gagné le procès.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages
à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

UNE AMAZONE MODERNE

UNE fête militaire réunissait ces jours derniers, à Moscou, les chevaliers de Saint-Georges.

Parmi les légionnaires, on remarquait beaucoup une jeune fille modestement vêtue, portant sur la poitrine la croix militaire de Saint-Georges et la médaille de la guerre russo-japonaise.

L'histoire de cette admirable jeune fille vaut d'être contée.

Heina Wassilewna Kritzky—c'est son nom—n'avait que dix-sept ans quand, enthousiasmé par ce qu'elle entendait raconter de la guerre russo-japonaise qui venait d'éclater, elle s'enfuit de la maison paternelle et trouva moyen de se rendre en Mandchourie, après s'être coupé les cheveux et avoir revêtu des habits d'homme.

A l'assaut de Poutilow, où les Russes réussirent à culbuter les Japonais, la jeune fille fut blessée à la tête et aux jambes. Dès qu'elle fut guérie, elle retourna combattre et assista, le 9 août 1905, à la bataille de Kholitow. Dans cette journée elle se signala encore par sa bravoure et sauva, au milieu d'une grêle de balles nippones, son sous-lieutenant et le médecin-major du régiment. C'est pour cette double action d'éclat qu'elle fut décorée. Personne ne soupçonnait son sexe. Au 209^e régiment d'infanterie, elle était inscrite sous le nom de Constantin Kritzky et rien dans ses allures ne trahit son secret.

UNE FEMME BOURREAU

ON SAIT que le métier d'exécuteur des hautes oeuvres est un métier rémunérateur mais quelle dure tâche, il comporte!

Légalement parlant, le shérif doit exécuter le meurtrier, qui après avoir été

trouvé coupable du meurtre de son semblable ou du crime de haute trahison doit payer de son sang, la dette qu'il a contractée envers l'humanité. Mais, rarement l'employé du gouvernement remplit cette partie de ses fonctions, et la tâche est confiée à un bourreau, qui moyennant rémunération fait la triste besogne.

Le mot "bourreau" d'origine inconnue, mais qui signifie "homme rude", est un mot repoussant. Il se dit d'une personne cruelle, d'une personne qui tourmente, d'une personne qui cause des souffrances ou la destruction, d'une personne qui tue; enfin il est synonyme de la mort. Un homme peut être bourreau, parce qu'il peut faire taire sa sensibilité, mais est-ce qu'une femme peut le remplacer dans ce triste métier? On prétend à l'affirmative.

Il exista une dame "Lady Betty" d'âge moyen, de corpulence robuste, aux yeux noirs, au teint noirâtre, qui exerça le métier de bourreau en Irlande.

Elle remplissait les fonctions d'exécutrice des hautes oeuvres sans se couvrir la figure et sans se déguiser, durant nombre d'années. Elle ne craignait même pas de châtier dans la rue, le criminel qu'elle reconnaissait. Elle était extrêmement sévère, particulièrement pour les personnes de son sexe.

— c —

La plus belle collection de poupées au monde, était la propriété de la princesse Clémentine de Belgique, la plus jeune fille du roi, Léopold. Au nombre de celles-ci, on compte des poupées provenant des mines de Babylone, des poupées en os du Groënland, une en bois du Pérou, une de papier de l'Inde, des poupées Grecques, des garde-robes, moisonnettes de poupées ainsi que des meubliers et ustensiles de cuisine.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

LE PAPIER ELECTRIQUE

ON peut produire de l'électricité, sans aucun appareil, en employant simplement une feuille de papier ordinaire, qu'on fait chauffer et qu'on étend sur une substance isolante, telle qu'un carreau de vitre, un gâteau de résine, etc. On frotte ensuite cette feuille avec la paume de la main pendant quelques instants, et le papier se charge d'électricité; pour s'en convaincre, il suffit de détacher la feuille de son support.

On sent alors une résistance très appréciable: la feuille semble attachée au verre par un réseau invisible qui se brise avec un crépitement sec. Si l'on fait glisser le papier jusqu'au bord de la table, il y restera suspendu, n'y adhérerait-il que par l'un de ses angles.

Si on applique la feuille contre une porte et qu'on la frotte vivement, elle restera attachée au panneau; si l'on opère sur deux feuilles, on pourra les faire glisser l'une sur l'autre sans qu'elles se séparent; si on les abandonne alors brusquement, on pourra constater un mouvement de recul marqué tendant à ramener la parfaite juxtaposition des deux feuilles.

On peut même produire une véritable étincelle. Il suffit de faire chauffer une feuille de papier ordinaire devant un bon feu, auprès d'une cheminée, d'une fournaise, ou simplement au-dessus d'une lampe. En se plaçant ensuite dans l'obscurité et en approchant du papier, qu'on tient de la main gauche, la jointure de l'index droit plié, on fera jaillir une étincelle très visible, avec un léger crépitement.

Voici enfin une troisième expérience du même genre:

Prenez deux feuilles de papier ordinaire et intercalez entre elles une feuille d'or,

après les avoir électrisés par le frottement. Si vous passez en zig-zag une pointe de crayon à leur surface, vous y déterminerez l'apparition d'un éclair lumineux d'assez grande intensité.

— o —

UNE DEDICACE SAVOUREUSE

LES savants nous en content parfois des superbes. Il est vrai que cela ne tire pas à conséquence. Chacun en prend ce qu'il lui plaît.

Depuis qu'il y a des savants, il y a eu des erreurs, et des bourdes. A telle enseigne qu'un écrivain, M. Eugène Nees, a pu dédier un de ses ouvrages. (Choses de l'autre monde):

Aux mânes des savants,
 Brevetés, patentés,
 Palmés, décorés et enterrés,
 Qui ont repoussé,
 La rotation de la terre,
 Les météorites,
 Le galvanisme,
 La circulation du sang,
 La vaccine,
 L'ondulation de la lumière,
 Le paratonnerre,
 Le daguerréotype,
 La vapeur,
 L'hélice
 Les paquebots,
 Les chemins de fer,
 L'éclairage au gaz,
 Le magnétisme
 Et le reste,
 A ceux vivants et à naître qui font de
 même
 Dans le présent
 Et feront de même dans l'avenir.

— o —

Ne contient pas d'Alun



POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA
**CELEBRE POUDRE
A PATE**

**COOK'S
FRIEND**

NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

Vendue maintenant en Boîtes de
Fer-blanc de forme oblongue.

Fabriquée à
Montréal par

W. D. McLAREN, LIMITEE

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

Absolument Pure

Ne contient pas
de substances
nuisibles à
l'estomac.

**LEVE LA PATE
ET LA REND
POREUSE,
LEGERE,
DIGESTIVE
ET DELICIEUSE**

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Ed'iteurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvel
les sentimentales et humoristiques choi-
sies avec soin.

A chaque fois, également, un beau ro-
man complet et qu'il serait souvent diffi-
cile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie,
est illustré de nombreuses et superbes
gravures.

L'abonnement pour un an est le plus
avantageux pour vous; il vous fait ga-
gner deux numéros puisque pour 1 dollar
vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le
coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00
pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Mont-
réal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Po-
pulaire*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

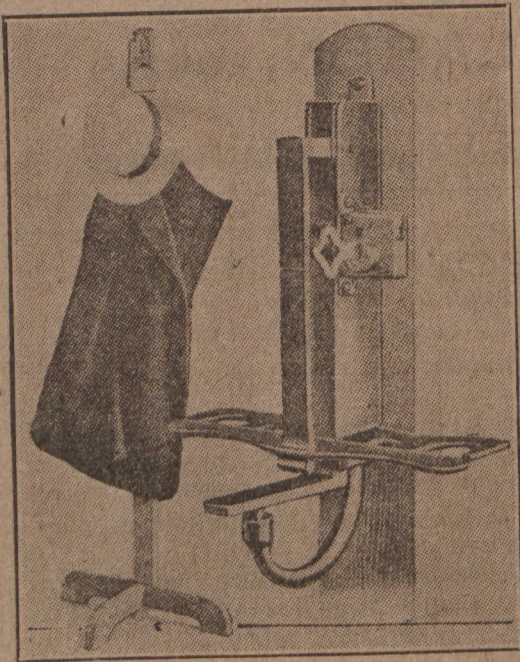
Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette
et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

UN MOYEN DE NE PAS ETRE VOLÉ

Il vous est peut-être arrivé parfois de recevoir un visiteur qui soit par inadvertance ou volontairement, s'est emparé de votre chapeau et l'a remplacé par un autre de moins de valeur. N'est-il pas vrai que souvent : "les bons s'en vont et les méchants restent?"

Or voici un moyen d'éviter ces inconvé-



Un porte-chapeaux nouveau

nients, imaginé tout dernièrement, probablement par une victime de l'infidélité de son chapeau, de son pardessus ou de son parapluie.

La gravure ci-contre vous représente le nouveau porte-chapeaux, pardessus et pa-

rapluies combiné, qui est muni d'un mécanisme spécial vous permettant de garder en sûreté, ce qui vous appartient.

Très utile dans les résidences privées, il ne l'est pas moins pour les boutiques de barbiers, les restaurants, les auberges et autres endroits analogues.

En l'employant, le mécanisme est ouvert et l'arrangement est tel que la clef ne peut être enlevée avant que le mécanisme soit fermé.

Le pardessus est placé sur un crochet, le parapluie est installé horizontalement, et le chapeau sur une autre petite pièce en métal.

Quand la serrure est fermée, les articles ainsi disposés ne peuvent être enlevés des endroits où ils sont, à moins d'avoir recours à la clef spéciale à cette fin.

— o —

L'ENDROIT ACTUELLEMENT CONNU POUR ETRE LE PLUS PROFOND DE LA MER

L'OBSERVATOIRE maritime du port de Hambourg, (France), vient de recevoir un rapport du bateau, allemand *Planet*, qui a pu déterminer l'endroit où la mer a une profondeur qui dépasse tout ce que les explorateurs de l'Océan ont trouvé jusqu'à ce jour. Il se trouve dans l'Océan Pacifique, à l'est du groupe des îles Philippines. La mer y a une profondeur de 9,780 verges.

— o —

L'ALMANACH DU SAMEDI

— Pour 1918 —

SERA BIENTOT EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS

Q Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur ce petit livre qui contient une énorme quantité de renseignements utiles.

Q A l'encontre de certains almanachs qui n'offrent au lecteur que des pages de peu d'intérêt et bien vite lues,

L'ALMANACH DU SAMEDI

ne contient pas une ligne inutile. L'édition de 1918 est divisée en grands départements qui permettent la recherche plus facile du renseignement dont on a besoin.

Q On y trouve des recettes économiques, des procédés spéciaux pour les mille travaux que l'on a toujours à faire dans une maison; conseils pratiques, recettes pratiques, recettes industrielles, méthodes de fabrications diverses, suggestions pour le bien-être, etc., on y trouve un peu de tout et bien souvent une seule recette vaudra, pour l'acheteur, bien plus que les **Dix cents** que **se vend l'Almanach**

Q Nous avertissons toutefois nos lecteurs que le **tirage en est limité** et qu'il ne sera pas procédé à une deuxième édition. Comme tous les ans, la vente sera très rapide et, en conséquence, ceux qui veulent être certains de posséder cet intéressant petit livre, doivent le

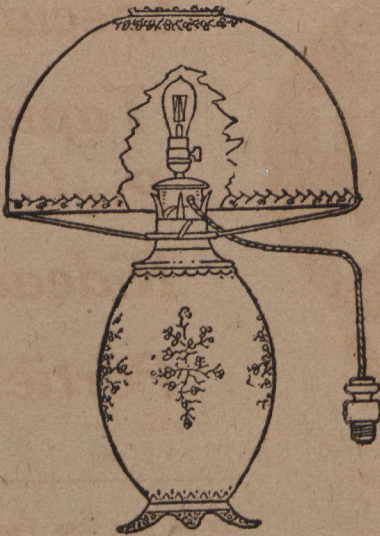
RETENIR DES MAINTENANT CHEZ LEUR DEPOSITAIRE.

== : == **QU'ON SE LE DISE !** == : ==

MODERNISEZ VOTRE LAMPE A PETROLE

NE mettez pas votre lampe à pétrole de côté, lorsque vous installez un système électrique, dans votre maison. Elle peut facilement être convertie en lampe électrique, si vous y ajoutez un simple attachement, tel que décrit dans cet article.

Cet attachement peut contenir de une à quatre bobèches à clef ordinaire ou opé-



Une lampe moderne.

rées au moyen d'une chaîne. Ce dernier moyen est préférable.

Si votre abat-jour est petit, faites usage d'ampoules rondes, d'une même force que les ordinaires.

L'attachement est fixé sur le bec de lampe et détachable, de telle sorte qu'en cas d'urgence, vous pourrez avoir recours à votre lampe à pétrole, sans difficulté.

Pour préparer cet appareil, procurez-

vous une bobèche de bonne qualité, que vous fixerez dans une pièce de cuivre, plate ou à demi-arrondie. Sur cette dernière, soudez un tube en cuivre de 1½ pouce de hauteur, s'adaptant avec solidité au bec de lampe.

Pratiquez une ouverture à travers le tube, pour conduire le fil jusqu'à la bobèche.

Si vous désirez avoir un fil assorti à votre lampe, enveloppez-le de soie ou de coton de la couleur désirée.

— o —

LA FORTUNE DU PRINCE DE GALLES

SAIT-ON que le prince de Galles est le plus riche héritier du trône, aussi bien en Europe que dans les autres continents?

Les revenus que lui procure le Duché de Cornouailles s'élèvent à environ \$700,000 par an, et la totalité de ses disponibilités financières ont augmenté de \$250,000 depuis l'adolescence du roi Edouard VII.

Le Prince de Galles doit cette fortune à son arrière-grand-père, le prince consort, qui était un homme d'affaires remarquable, et qui sut judicieusement administrer le duché de Cornouailles, qu'il fit fructifier d'une façon inespérée.

Ce duché est la propriété particulière du prince de Galles depuis Edouard, le Prince Noir. Cela, on le voit, ne date pas d'hier.

— o —

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats d'Automne ;
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

Et de plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5.000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

ETUDIANTS, GARÇONS DE CAFE

ON SAIT qu'en Allemagne, en Autriche et en Russie, les étudiants, souvent fort pauvres, sont obligés de se livrer à certaines besognes, à entreprendre certains travaux, afin de pouvoir subsister et continuer leurs études.

C'est ainsi que quatorze étudiants des hautes écoles hongroises se sont engagés comme garçons dans un restaurant de Ketzthely, pour la durée des vacances.

Le restaurateur, persuadé que la clientèle ne se nourrit pas seulement de bonne cuisine, mais qu'elle goûte aussi l'agrément d'une conversation distinguée autant qu'académique, avait publié une annonce faisant appel aux étudiants. Les réponses lui sont venues par centaines: d'Autriche, d'Allemagne, du Danemark et de Suède, car il se trouve dans ces pays une foule de jeunes gens qui estiment avec raison qu'il n'est pas de sot métier et qu'il est plus avantageux de verser des bocks que de serrer la ceinture pendant les vacances, ou de courir les leçons à 50 pfennigs (12 cents).

En bon patriote, le restaurateur a donné la préférence à ses concitoyens; il a, pour servir ses clients, des juristes, des médecins et des philosophes. C'est un médecin qui, le premier, a pris le tablier. Dès le premier jour, il a fait merveille et la clientèle, satisfaite, a su se montrer généreuse envers lui.

Cependant, un lecteur du *Munchner* écrit qu'en Norvège, où les étudiants pauvres acceptent aussi de modestes emplois, il a trouvé à cet usage quelque inconvénient. Il faisait, en voiture, une excursion, quand son cocher le versa dans la boue, au milieu d'une route. Le mal réparé, il lui fit quelques reproches. "Mais songez, monsieur, que vous auriez pu vous casser un

bras et vous êtes indemne!" lui répondit l'automédon qui était un étudiant en philosophie.

UN VEHICULE NOUVEAU MODELE

UN commerçant du Colorado vient d'imaginer un véhicule se conduisant au moyen d'un volant d'automobile. Muni d'un siège de 3 pieds de largeur, ce curieux tricycle est construit de quelques parties du bicyclette ordinaire et de trois roues de ce dernier genre de voiture.

Les deux roues de derrière sont éloignées l'une de l'autre de 4 pieds, et entre elles est installée une roue motrice qui peut donner à la voiture une vitesse de 7 milles à l'heure.

La partie de devant est attaché à une charpente de bicyclette de femme et une roue remplace les poignées ordinaires de ce dernier.



Véhicule nouveau modèle

Un levier à main est lié à une roue de derrière pourvue d'un frein au moyen d'une chaîne.

Le siège est fini avec des coussins de motocelette.

Ce nouveau véhicule peut être mis en opération à peu de frais.

UNE COLLECTION D'ORNITHOLOGIE

LA ville de Philadelphie possède la plus complète collection ornithologique qui soit au monde, avec près de cinquante mille spécimens. Plusieurs sont si rares que la direction de l'«*Academy of Sciences*» refuse de les exhiber dans les galeries publiques.

On les garde dans des pièces hermétiquement closes, loin de la poussière et de la lumière, les principaux éléments de destruction pour une collection d'histoire naturelle.

Parmi les oiseaux rares du musée de Philadelphie, on cite une cigogne dite à dos en forme de selle, remarquable pour la coloration pie de son plumage et par la forme de son bec, plus massif que celui de la cigogne commune, et qui doit constituer une arme d'une puissance efficace...

Le jardin zoologique anglais possède depuis peu un fauve que lui envieront toutes les grandes collections d'Europe. Le *lynx isabellina* est un carnassier qui vit dans le nord du continent asiatique; sa belle fourrure l'a désigné dès longtemps à l'attention des trappeurs, et l'espèce est devenue rare. Depuis dix ans, aucun membre de cette famille n'avait été capturé vivant.

— : o : —

Le baya, ou tisserin des Indes, a l'habitude de fixer des mouches à feu, au moyen de glaise humide, à l'extérieur de son nid. Par une soirée obscure, sa demeure imite très bien une petite lampe électrique.

— o —

Quand des lions ou des tigres naissent en captivité, on doit pour plusieurs jours les garder dans l'obscurité, et dans un endroit solitaire; autrement leurs mères les font disparaître.



Mesdames,

Notre stock de Gants d'automne est au complet.

CAPE LAVABLE

CHAMOISSETTE

KID FRANÇAIS

SUEDE.

Dans tous les prix et nuances. Ainsi que nos rayons de *Bas et Corsets*.

Cravates de fantaisie reçues chaque semaine.

Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341



MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADA

Les examens annuels pour l'admission des cadets de marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus en mai de chaque année aux divers centres d'examen désignés par la Commission du Service Civil. Les candidats heureux font leur entrée au collège le ou vers le 1er août qui suit l'examen.

Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les formules de demande d'admission nécessaires.

Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er juillet qui suit l'examen.

Pour plus amples renseignements on peut s'adresser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval, }
Ottawa, le 11 mai 1917. }

Le département ne paiera rien pour la publication non autorisée de cette annonce.

DEUX RECORDS

La petite église du mont Thabor détient peut-être deux records à la fois: celui de l'altitude, car elle est située à 10,886 pieds, et celui du peu d'élévation, car elle n'a guère que 7 pieds de haut. Pour s'y rendre on part de Bardonnèche, près du mont Cenis, en suivant la vallée; on arrive au plateau de la Planche, puis aux Rocs Sauvours, et de là, on grimpe jusqu'à la cime du Thabor.

La petite église est pendants des mois presque ensevelie sous la neige; mais tous les ans, le 25 août, les habitants de la vallée, y font un pèlerinage.

L'ILE AIMANT

DANS les *Mille et une Nuits*, il est question d'une montagne de diamant située dans des pays fabuleux que visite Sindbad le marin. Cette montagne causait le naufrage de tous les navires passant dans son voisinage; elle en aspirait pour ainsi dire toutes les ferrures et tous les clous.

Or cette île existe: c'est l'île Bornholm, au milieu de la Baltique. D'une surface de 400 milles carrés, elle a cette particularité, non pas d'attirer les vaisseaux et de les "déferrer"; mais du moins de perturber leurs compas et boussoles, et ainsi de leur faire perdre le "nord".



EXAMEN DES YEUX

res *Toric*, nouveau style A ORDRE, ou de PRÉS, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.

A L'INSTITUT 144 RUE STE-CATHERINE EST

D'OPTIQUE

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération sans douleur. Nos "Ver-



VOIR de LOIN

LE SPECIALISTE BEAUMIER

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal.

DECHAUX FRERES,

EXPERTS NETTOYEURS

FRANÇAIS

ATELIERS : 661, RUE MONTCALM, MONTREAL

L'HOMME D'AFFAIRES

apprécie la valeur que donne l'apparence du bon vêtement. Il sait que l'apparence personnelle compte pour beaucoup dans ces temps modernes.



Vous ne pouvez permettre de négliger, même pour quelques jours, l'apparence de vos habits.

Notre service prolonge la durée de vos vêtements.

C'est une vraie économie.

VOTRE ROBE DE SOIREE

pour paraître de son mieux toutes les fois que vous la portez, a besoin d'un minutieux nettoyage à sec et d'un habile pressage à de fréquentes intervalles.

Nos prix sont des plus raisonnables et un service toujours prompt.



SUCCUR SALES :
 197 STE-CATHERINE EST — 710 STE-CATHERINE EST
 TELEPHONES : EST 51 — EST 52 — EST 301

Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"
Lait Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal